

4e Année - No 5

Mai 1911

NOTRE ROMAN COMPLET

# LE CRIME DE L'AIEUL

Par ROGER DOMBRE.

# La Revue Populaire 10<sup>c</sup>

MAGAZINE  
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ  
MENSUEL.



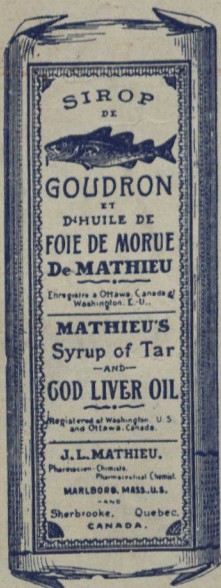
Les ressemblances étranges (Voir intérieur)

**Sommaire:** D'Argenson: Variations sur mai; Mistigris: Les ressemblances étranges; F. de Verneuil: Une idylle des anciens jours; P. Voyer: La "couette" des Chinois; Le Chercheur: Du minéral au rail; Le Liseur: Petit musée (choses rares et choses originales); Dr Bon-Sens: Il faut dormir; Chateaubriand: Ma première communion; Un drame terrible (illustré); La veine du journaliste; Prose printanière; Canadorama; Poésies spéciales; Faits et anecdotes, etc.

POIRIER, BESSETTE & Co,  
Edit.-Props.  
200 Bd. St-Laurent, Montréal.

# Toux REBELLES

Le plus léger Rhume, lorsque vous le négligez, favorise le développement de la Consommation; à plus forte raison, convient-il de soigner sérieusement une Toux Rebelle aux remèdes simplement calmants et de faire prendre régulièrement aux malades



## LE Sirop Mathieu

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et

autres Extraits Médicinaux, qui soulage immédiatement, soutient, remonte l'organisme et hâte la guérison de toutes les Maladies de Poitrine.

EN VENTE PARTOUT

**GUERISSEZ** votre MAL DE TÊTE, MIGRAINE. NEVRALGIE avec les **POUDRES NERVINES DE MATHIEU**, exemptes d'Opium, de Chloral et autres Drogues dangereuses.

25 cts la Boîte de 18 Poudres Nervines

CIE J. L. MATHIEU, PROPRIÉTAIRE  
SHERBROOKE, P.Q.



Un Buste Bien Dessiné

fait valoir la beauté, la grâce de la Taille

## Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de Téhéran, Perse,

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

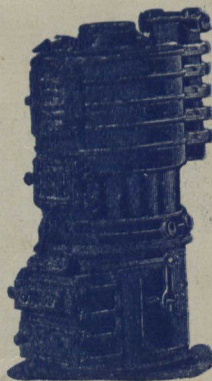
Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ des PRODUITS PERSANS  
Boîte Postale 1031,  
Dépt. A., Montréal.

## Raoul Lebœuf

ENTREPRENEUR PLOMBIER



Poseur d'Appareils à Gaz et Eau Chaude

Réparations de toutes sortes une spécialité.

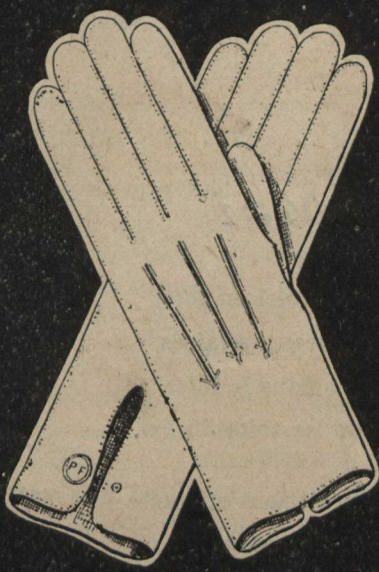
Brûleurs et Mantoux à Gaz à bas prix.




NO 442,  
RUE RACHEL EST,

(Entre St-André et St-Hubert)

K-77-5



# GANTS PERRIN



FIL . SOIE . CHEVREAU  
GLACÉ OU SUÈDE

QUALITÉ ET COUPE GARANTIES

EN VENTE  
PARTOUT

## The Canadian Advertising Ltd.

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

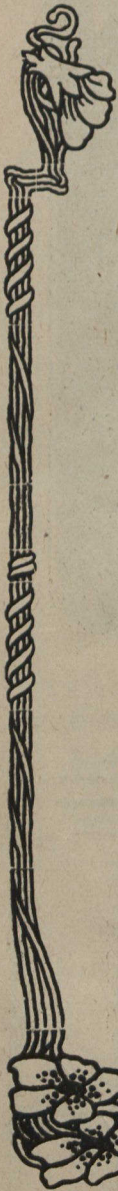
Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

Références: La Banque Nationale, Montréal.

Avant de placer vos ordres d'annonces,  
écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

ROYAL TRUST BUILDING, 107, rue St-Jacques, MONTREAL, Canada



## *Pensée de Mai*

En ce jour de printemps qui met le ciel en fête,  
Je contemple dans l'air maints oiseaux affairés,  
Qui s'en vont, empressés, furetant dans le faite  
Des arbres bourgeonnants et sur les toits dorés.

A leur fiévreuse allure on sent qu'ils sont en quête  
De quelque coin ombreux, couples enamorés,  
Pour y bâtir leur nid et vivre, en tête-à-tête,  
Toute la floraison des beaux jours espérés.

Et portant dans leur bec agile, plume et soie,  
Ils ont vite achevé l'alcôve où, pleins de joie,  
Ils pourront s'entr'aimer, demain, avec ardeur.

Ainsi que les oiseaux, enfin lassés d'attendre,  
Ne devrions-nous pas nous hâter de suspendre...  
Le nid de notre amour aux branches du bonheur?

R. CHEVRIER.

# La Revue Populaire

**PARAIT TOUS LES MOIS**

**ABONNEMENT:**

**Canada et Etats-Unis:**

**Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts**

**Montréal et Etranger:**

**Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts**

**Par Poste - - - - - le No 15 cts**

**POIRIER, BESSETTE & Cie**

**Editeurs-Propriétaires,**

**200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL**

**Tél. Bell Main 2680**

**Vol. 4, No 5, Montréal, Mai, 1911.**

## Variations sur Mai

**M**AI a beau nous tromper trois années sur cinq, être plus souvent qu'il n'est raisonnable, par-ci maussade comme mars, par-là capricieux comme avril, il ne perd pas sa belle renommée. Et les poètes le chantent toujours avec le même enthousiasme. Mai, c'est un mot qui semble exprimer tout ce qui est lumière, douceur, vie nouvelle. Des enfants connaîtront ce nom de mois, avec celui de ajnvier, presque aussitôt après avoir appris à dire papa et maman.

Et pourtant l'origine de ce nom est horriblement prosaïque. Quand j'étais jeune, comme tous les jeunes, je croyais y retrouver le nom de Marie plus ou moins "contracté", comme disent les grammairiens. Or ça venait du mot latin "maiores", ce qui veut dire, ô ironie! "les vieux, les plus vieux". En effet, Romulus en réformant l'année qui, avant lui, datait du solstice d'été, consacra le premier mois à Mars, dieu de la guerre, et le troisième aux "maiores" ou anciens. C'était le mois de la

vieillesse, et il était défendu de se marier pendant sa durée. Cela n'empêcha pas mai de devenir le mois favori. Ainsi, à Rome jadis, dès minuit le 1er mai, les jeunes gens allaient en grande pompe, dans les champs et les bois du voisinage, chercher des branches d'arbres et des bouquets qu'ils suspendaient ensuite, en guirlandes, aux portes des maisons. Les jeunes filles faisaient des rondes autour d'un grand "mai" fleuri. Cette coutume traversa les siècles, et on la retrouve en France, au moyen âge, complètement ancrée dans les moeurs. Le 1er mai, on allait "esmayer", c'est-à-dire manifester avec des fleurs devant la demeure des personnes que l'on voulait honorer. Cette coutume eut sa vogue au Canada.

Toute une poésie spéciale est née de ces coutumes, faite de chansons souvent fort originales. Célèbre est la chanson de mai que chantaient, dans les Vosges, les jeunes filles des villages, en allant, de maison en maison, demander une obole pour parer l'autel de la Vierge. Elles commençaient ainsi:

Quand le mai vient à la ville,

Oh! le mai, le mai, le joli mai;

Il y vient pain et farine.

O trémoussement! le joli mois de mai!

Quand on ne donnait pas, elles ajoutaient:

J'ons ben chanté, j' déchantons,

J' déchantons et je souhaitons,

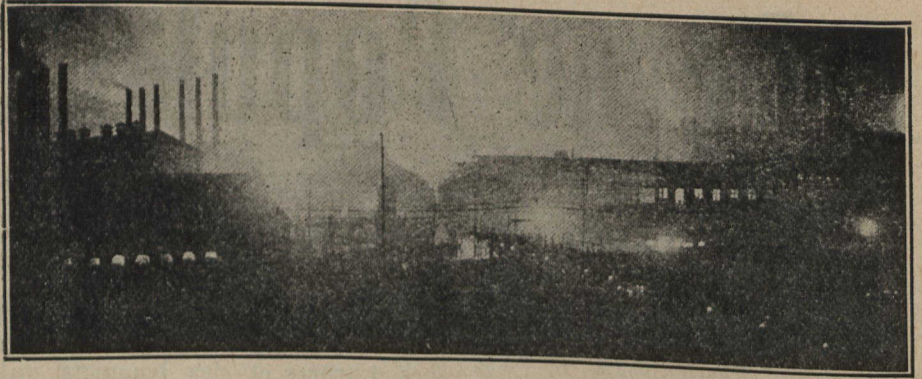
Dans la maison autant d'enfants

Que d' nids d' pierrots dans les champs,

Ni pain ni pâte à leur bailler!

O le mai, le joli mois de mai!...

**D'Argenson.**



Intéressante évolution

## DU MINERAI AU RAIL

Par Le Chercheur

L'enclume retentit, mystérieux clairon,  
 Dans l'usine qui vibre aux brises des champs  
 Et les métaux domptés croulent comme un  
 Sous le heurt des marteaux qui tonnent sur  
 leur front.

(Les forgerons.) A. de BUSSIERES.

**L** Y A près de trois siècles, le voyageur qui aurait remonté la James River, sur le continent américain, se serait arrêté, étonné et aurait prêté l'oreille à des bruits tout nouveaux dans ces contrées où retentissait souvent le cri de guerre des Indiens Peaux-Rouges.

La note claire et brutale du fer martelé éveillait les échos et, dans le crépuscule, se mariant aux feux du soleil couchant, une lueur rougeoyait, comme le reflet de quelque incendie, mais ce n'était pas la destruction qui accomplissait son oeuvre, c'était au contraire la vie qui s'affirmait; c'était l'humble point de départ d'une industrie qui devait transformer le monde dans sa gigantesque évolution: le voyageur était en présence des forges du capitaine John Smith.

Le hardi pionnier anglais avait réuni là quelques compagnons courageux et travailleurs et, mettant à profit les richesses naturelles du sol, il avait entrepris la fabrication d'armes, d'outils et d'instruments agricoles. Dans son rêve il entrevoyait la possibilité de fonder un établissement important, mais la fatalité vient souvent réduire à néant les plus beaux projets. Le travailleur acharné, l'industriel de génie comme le penseur lui-même ne récoltent pas toujours le fruit de leurs travaux; ils préparent les voies et succombent à la peine.

C'est ce qui devait arriver au laborieux John Smith; il voyait en 1622, trois ans après l'installation de sa forge, celle-ci dévastée par les Indiens; dans une opiniâtre résistance il trouva la mort et ses compagnons se dispersèrent.

Le nom de John Smith, presque oublié aujourd'hui, mériterait d'être mieux connu; sa tentative marque une phase dans l'histoire de la métallurgie. Il avait eu la vision, incomplète peut-

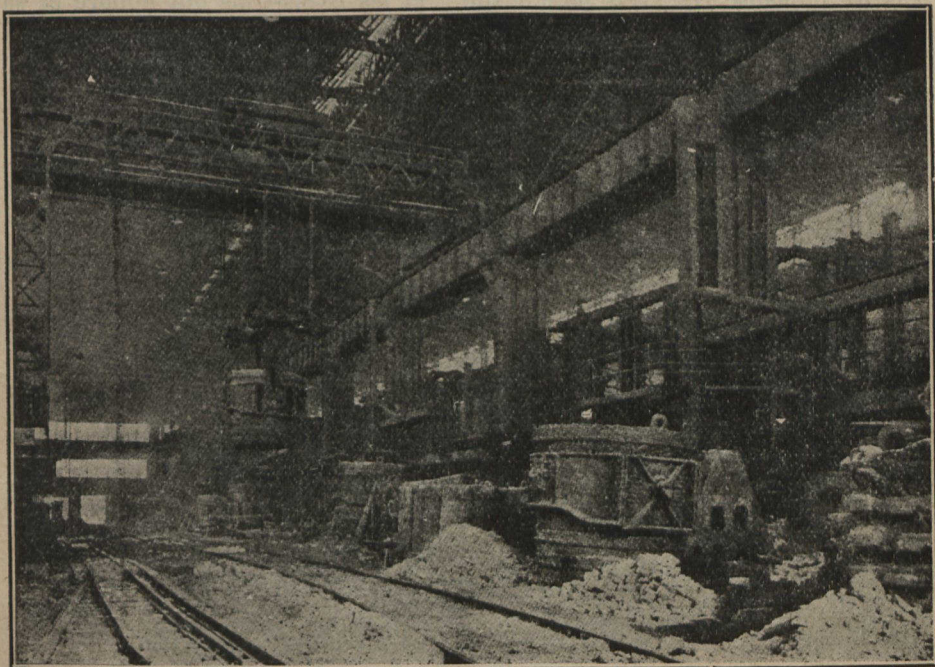
### Du minéral au rail

être, mais nette, cependant, d'usines immenses centralisant les différentes branches de travail du fer et il faut parcourir trente siècles dans l'histoire du monde pour relever un semblable effort.

La connaissance du fer remonte, en effet, à une haute antiquité ainsi que le prouvent certains passages de la Genèse, du Deutéronome et des poèmes d'Homère, mais l'utilisation de ce métal n'était faite que par certains spé-

ciés, au milieu du fracas assourdissant des machines-outils et des ronflements des fourneaux, il pourrait se croire transporté en pleine féerie, ou plutôt dans la mythologique forge de Vulcain que les anciens plaçaient au sein d'un volcan.

L'aspect nocturne de grands établissements comme ceux de Krupp en Allemagne, du Creusot en France ou de la Steel Corporation à Chicago sur notre continent, est impressionnant.



Les fours en activité. Au milieu, supporté par une ferme métallique, le réservoir mobile destiné à transporter le métal en fusion aux moules.

cialistes qui produisirent, c'est indéniable, des travaux admirables comme art, mais limités comme dimensions. John Smith, lui, suivant un mot célèbre, rêvait de "faire grand".

S'il lui était donné cependant de revenir sur cette terre et de voir les progrès accomplis depuis sa primitive installation, il aurait peine à en croire ses yeux et, devant le saisissant spectacle qu'offrent de grandes forges en activi-

La lueur intense des fours et des convertisseurs empourpre l'horizon, éclairant dans ses moindres détails, comme en plein jour, les vastes cours et hangars où s'agitent des milliers et des milliers de travailleurs.

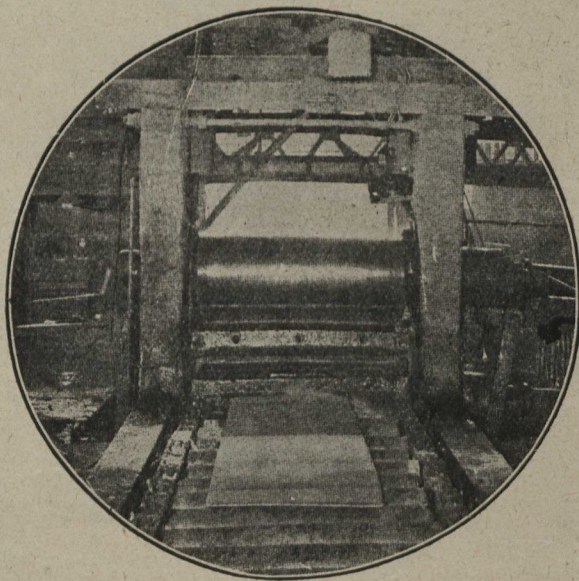
D'un côté, ce sont les hauts-fourneaux qui reçoivent le minéral arraché des entrailles du sol, pour procéder à la première épuration. Ce minéral ressemble fort peu, tout d'abord, au métal

compact et résistant dont sont faits rails, locomotives ou cuirasses de navires. C'est une matière terne, oxydée, de densité relativement faible et d'aspect terreux.

Entassé dans les fourneaux, il est soumis à une chaleur énorme, activée sans cesse par de violents et constants courants d'air; il se liquéfie et rejette ses impuretés. Lorsque toute la masse est en fusion, un ouvrier lui donne issue et elle se précipite en torrent de feu, au milieu d'une gerbe d'étincelles, dans un immense réservoir mobile qui

fabrication par les systèmes Bessemer et Martin. La supériorité de l'acier est évidente encore pour les essieux de locomotive; ceux en fer étaient hors de service après un parcours de 30,000 milles; ceux en acier fournissent 180,000 milles et plus.

C'est à l'anglais Henry Bessemer que l'on doit le procédé de fabrication universellement employé. Né à Hertford en 1813, il mourut à Londres en 1898. Sa découverte a donné un regain de prospérité à l'industrie métallurgique et les Etats-Unis ont honoré ce savant



Le laminoir.

la transporte dans des moules où elle se refroidit lentement.

Le métal ainsi obtenu serait impropre à certains travaux. Sec et cassant à cause de la grande quantité de carbone qu'il contient, on le désigne sous le nom de fonte et n'est employé que pour le moulage d'objets n'ayant pas à redouter les chocs.

Purifié il donne le fer qui a été longtemps employé pour les rails de chemin de fer, mais celui-ci est maintenant remplacé par l'acier, beaucoup plus résistant et d'un prix moindre depuis sa

d'une manière toute particulière en donnant son nom à plusieurs localités importantes pour leurs aciéries, (notamment dans les états d'Alabama, de Colorado et de Michigan).

Le procédé de Bessemer est celui de la "décarburation". La masse de métal en fusion est amenée dans des récipients spéciaux où elle subit un mélange de "spiegel", c'est-à-dire de fonte comportant 70 pour cent de manganèse, puis le métal est transporté aux convertisseurs. Là, un courant d'air puissant est envoyé au sein du métal

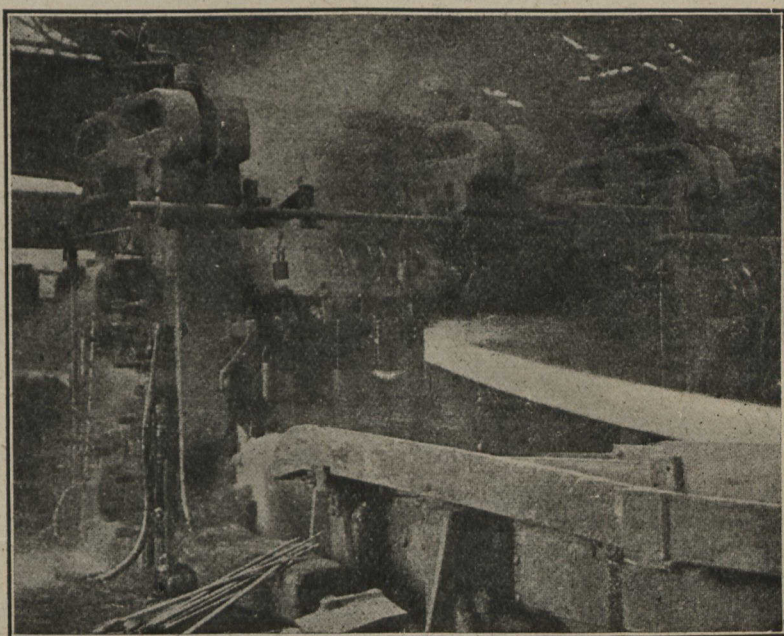


### Du minerai au rail

liquide; le carbone et le silicium en excédent brûlent rapidement en développant une chaleur extrême, la masse bouillonne comme la lave dans le cratère d'un volcan, la lumière qui s'en dégage est aveuglante. Dix minutes seulement de cet infernal travail suffisent; le métal impur sorti des fourneaux est transformé maintenant en résistant acier prêt à subir les diverses opérations qui doivent en faire les pesants rails utilisés par les grandes compagnies de chemins de fer.

Les lingots obtenus mesurent dix-huit pouces sur vingt pour une longueur de quatre pieds et huit pouces. Ces énormes blocs sont, après refroidissement, chauffés à nouveau jusqu'au rouge, puis trempés; ils sont prêts maintenant pour le laminoir.

Ce nouvel appareil composé de trois rouleaux pesant chacun de huit à dix tonnes, saisit le lingot d'acier, le comprime fortement, le diminue peu à peu d'épaisseur en l'allongeant comme une pâte molle travaillée à la main, puis

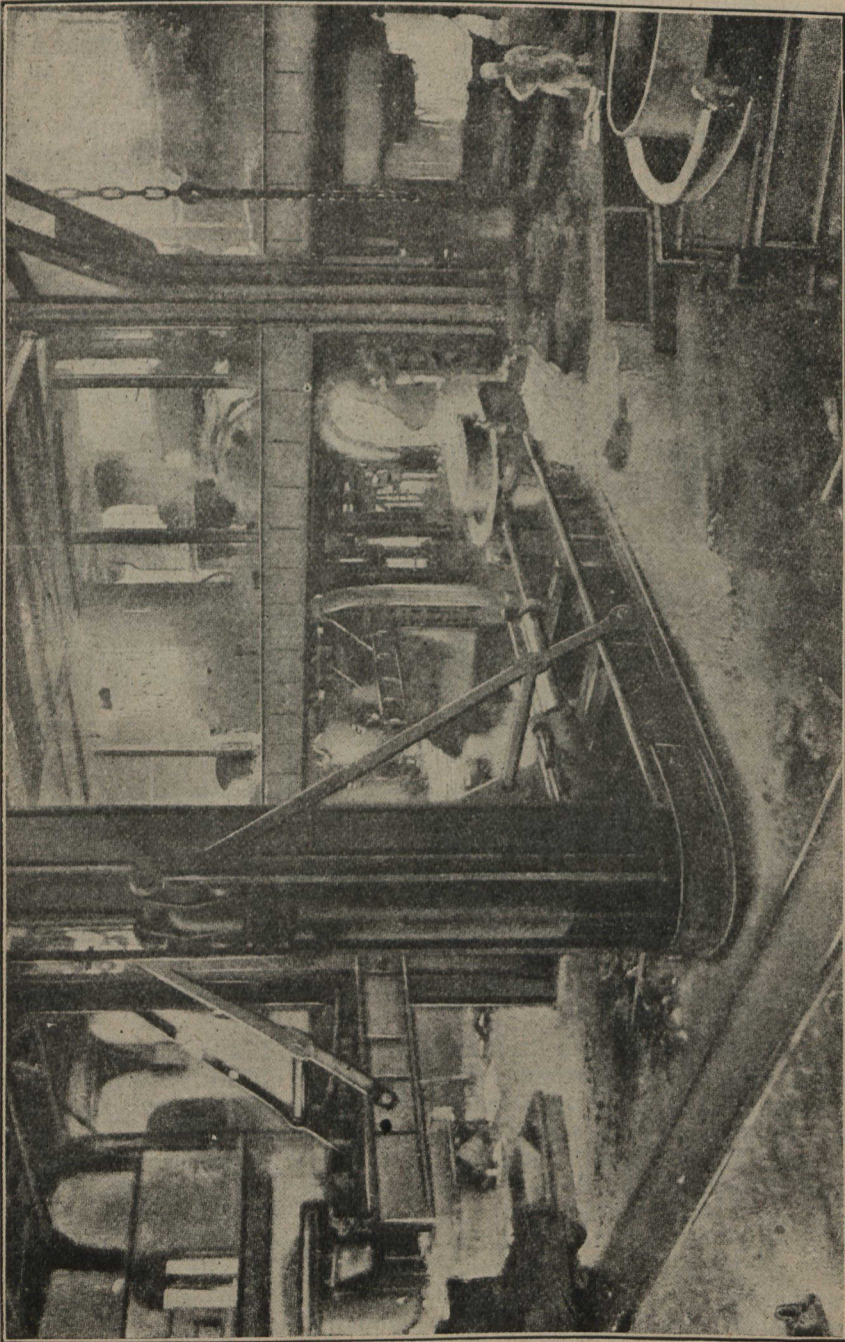


La fabrication des rails. Les derniers laminages.

Il s'agit tout d'abord de mettre en lingots cette masse de feu liquide. De solides grues enlèvent les chaudières et les placent au-dessus de nouveaux moules; alors un ouvrier expérimenté ouvre une fermeture située au fond des récipients et l'acier crépitant fait irruption. Une grande habileté et beaucoup de sang-froid sont requis pour cette manoeuvre car les éclaboussures occasionneraient des blessures toujours terribles sinon mortelles.

Enfin, le lingot est finalement transformé en une longue barre qu'il n'y a plus qu'à couper en fragments de trente pieds. Dix-huit laminages successifs sont nécessaires par lingot et trois minutes seulement suffisent pour ce travail.

En somme, l'opération a été rapide; en quelques heures, la masse informe et grisâtre du minerai est devenue une barre souple et résistante d'acier sur laquelle rouleront à toute allure les



Les convertisseurs Bessemer. Cette photographie, très rare, est une des meilleures du genre, au dire des experts.

trains de voyageurs et de marchandises.

Nous sommes loin des manipulations athlétiques de jadis. Certes une grande force musculaire est toujours nécessaire chez les travailleurs du fer, mais la machine-outil économise bien du travail et supprime bien des accidents lorsqu'elle est sagement conduite.

Marchant de pair avec le laminage, le martelage en est une preuve... frappante, dirions-nous, sans mauvais jeu de mots.

Jadis, quand il fallait pour forger une minime pièce de métal, deux solides gaillards maniant avec énergie le "marteau à frapper devant", il suffit aujourd'hui d'un mécanicien intelligemment secondé pour marteler en quelques instants un épais blindage de navire cuirassé ou une solide bielle de locomotive au moyen du marteau à vapeur.

Mis à l'état de projet dès 1830 par l'ingénieur Nasmyth, de Patricoft près de Manchester, cet appareil ne fut construit, pour la première fois, qu'en 1842 par les frères Schneider, au Creusot.

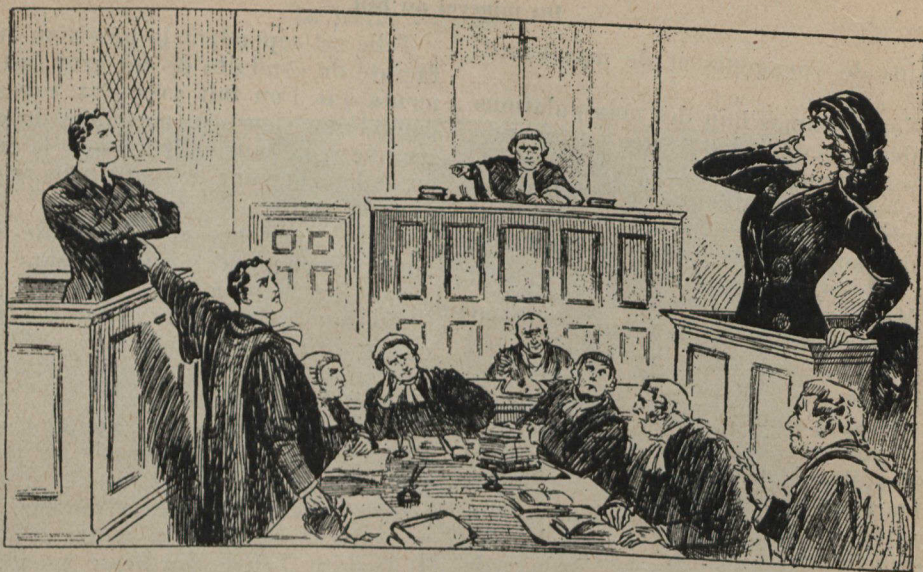
Les petits modèles actuels ont de six à huit pouces de parcours pour un choc — comme poids tombant — d'environ 110 livres; ce choc se répète environ cinq cents fois par minute. Les grands marteaux, les géants de l'espèce, ont un parcours de seize pieds et leur poids tombant se chiffre par cent vingt-cinq tonnes!

Telle est cependant la précision et la facilité de conduite de ces gros instruments que l'on fait avec eux couramment l'expérience bien connue de caser une noix sans endommager le fruit ou de boucher une bouteille sans risque pour le verre.

Cette expérience m'en rappelle une autre, recommandée aux lecteurs qui auront eu la patience de me lire jusqu'au bout. Quand, au sortir des fourneaux, le métal en fusion se précipite en véritable torrent de feu et dégage une chaleur intolérable, il est facile "d'épater les amis" en coupant avec la main le jet brûlant. Il suffit de mouiller légèrement cette main et de la passer vivement — très vivement, cela va sans dire — dans la coulée liquide. Il faut un peu de hardiesse mais c'est tout; il n'y a aucun danger, je puis le garantir pleinement, ayant réussi moi-même la chose lors d'une visite à une des importantes fonderies de notre époque.

Pour terminer cette brève étude, un mot qui donnera une idée de la formidable extension prise par les chemins de fer depuis les progrès réalisés dans l'art du forgeron. On a calculé que les rails en service actuellement, dans toutes les compagnies, mis bout à bout sur une ligne à simple voie, auraient plus de 640,000 milles de longueur et pourraient par conséquent aller jusqu'à la lune, en revenir et faire encore six fois le tour du globe terrestre à l'équateur.





## Les Ressemblances Etranges

Par Mistigris

“L’avocat de la défense, d’un geste tragique, arracha la perruque qui lui couvrait la tête, et, fixant l’accusatrice, lui dit d’une voix vibrante de sarcasme et d’émotion: “Regardez-moi bien d’abord, puis regardez bien celui que vous accusez et sur l’identité duquel vous jurez être certaine. Dites ensuite quelle figure, de la sienne ou de la mienne, ressemble le plus à celle que vous avez vue au moment du crime et qui est restée dans votre mémoire.” La femme ayant vu les deux figures, porta la main à son menton, eut comme un passage de folie dans le regard et resta comme pétrifiée.”

Ceci explique la gravure ci-dessus et cette gravure vient d’un roman intitulé “His Living Image”, publié il y a quelques mois dans un de ces “weeklies” anglais qui font une spécialité des “histoires à détectives”. Pareil concours de circonstances et de ressemblances ne saurait être possible, je le confesse, que dans les romans. L’au-

teur de celui-ci assure, cependant, que le sien est assis sur des faits authentiques et qu’il n’y a ajouté que ce qu’il fallait pour former un tout logique et dérouter la curiosité des lecteurs.

Nous savons tous que les ressemblances frappantes, étranges, existent. Qui de nous n’en a pas vu? Et l’histoire anecdotique, quelquefois même l’histoire proprement dite, font mention de cas remarquables. Tout le mystère encore insoluble du “Courrier de Lyon” repose sur une ressemblance étrange, incroyable entre Lesurques et Dubosc, ressemblance qui allait jusqu’à la présence sur ces deux hommes de cicatrices à peu près semblables.

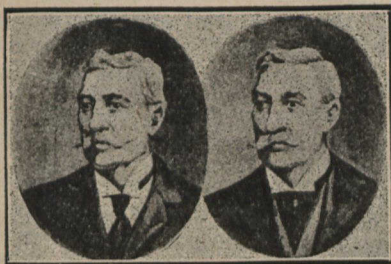
Puis, il y a l’aventure d’Adolphe Beck sur laquelle on a écrit des articles et un livre, mais qui est peu connue ici, pas du tout peut-être. Je vais vous la faire connaître brièvement.

\*

Un soir de décembre 1896, Adolph

### Les ressemblances étranges

Beck, ingénieur, se promenait dans un quartier de Londres, lorsqu'une jeune dame s'arrêta devant lui, le dévisagea attentivement, et s'écria : "Je vous reconnais !" Beck ne pouvait en dire autant, et, sans répondre, il hâta le pas. Mais elle s'entêtait, le suivant de près, en répétant son énervant : "I know



Adolph Beck. William Thomas.

you!" Bref, l'ingénieur perdit patience, et, apercevant enfin un policeman, le pria de le débarrasser de sa persécutrice. Mais les rôles furent aussitôt renversés : la jeune femme l'accusait formellement de lui avoir dérobé deux montres d'or et une bague. Beck fut arrêté séance tenante, malgré ses protestations indignées. Le lendemain, après avoir lu le fait dans les journaux, des douzaines de femmes se firent montrer le prisonnier et déclarèrent avoir été également ses victimes. Sa manière de voler était toujours la même, paraît-il. Après avoir fait connaissance d'une dame et s'être donné comme noble, il constatait qu'il avait oublié chez lui son porte-monnaie. Et alors l'emprunt se faisait habilement. Quelquefois après avoir promis le mariage, il obtenait des bijoux pour servir de modèles à ceux qu'il offrirait à sa future.

Beck commença sa défense en affirmant qu'il n'avait jamais eu de démêlés avec la justice ; or, un officier de police jura l'avoir arrêté autrefois. C'en était trop. Beck faillit devenir fou. Il protestait de son innocence avec une telle véhémence que les juges sentirent leur conviction ébranlée. Le pré-

sident du tribunal fit rappeler l'officier de police, et, solennellement, lui demanda de réfléchir :

—Vous êtes un vieillard, et vous devez souhaiter de mourir avec l'entier repos de votre conscience. Je vous adjure de dire en toute sincérité si cet homme est bien celui dont vous venez de parler.

—Sans l'ombre d'un doute, déclara le vieil agent en étendant la main sur la bible, cet homme est bien le même que j'ai arrêté il y a vingt ans !

Enfin, on compara les écritures de Smith et de Beck, et on les jugea identiques : elles émanaient de la même main. C'est en vain que Beck voulut prouver un alibi. En 1877, il était au Pérou, à l'époque où, d'après le vieux policeman, il eût dû subir sa peine. Il s'offrait de prouver en outre qu'il se trouvait en Norvège au moment où se commettaient les vols dont on l'accusait maintenant. Tout fut inutile : Beck se vit condamner à sept ans de servitude pénale.

\*

L'affaire avait, on s'en doute bien, fait grand bruit. Puis un journaliste, George Sims, s'était juré d'arriver à prouver l'innocence de Beck. En attendant, il s'appliqua à adoucir sa captivité, laquelle cependant dura les sept années.



Profil de Beck. Profil de Thomas.

Rendu à la liberté, Beck se transforma en détective et se mit à la recherche du mystérieux individu qui lui ressemblait tant. Or, un événement incroyable se produisit presque aussitôt : un

soir, c'était en avril, une femme fait arrêter Beck dans la rue, le dénonce formellement comme lui ayant volé, "ces jours-ci", sa montre et sa chaîne!

Alors, la plupart des personnes qui avaient cru à l'innocence de Beck se détournèrent de lui; c'était trop. On se trompe une fois, deux fois; mais toujours?...

Indompté, le malheureux n'en continua pas moins de protester. Il le fit avec une telle ardeur que le juge Grant-ham ajourna sa comparution à la session suivante, aux fins d'enquête.

Mais voici que l'heure de la vengeance va sonner... Trois mois plus tard, un certain William Thomas, se disant journaliste, comparaisait sous l'accusation d'avoir frauduleusement obtenu de deux femmes des bijoux et de l'argent. Il avait employé "exactement" les procédés reprochés à Beck. Mais ce qui frappa surtout les assistants, c'est qu'il ressemblait "exactement" au condamné: c'était son "double", comme disent les Anglais. Mêmes cheveux gris, abondants, et même coupe; même moustache grise d'ancien militaire; même menton; même nuance et même regard dans les yeux. La seule différence n'était perceptible qu'en comparant les deux profils: alors, on remarquait que les lignes des deux nez différaient notablement.

Dès lors l'erreur devenait éclatante. Ce Thomas n'était autre que le Smith pris par le vieux policeman pour Beck. Il ne voulut d'ailleurs, donner aucun renseignement sur son passé, sur son

mode d'existence.

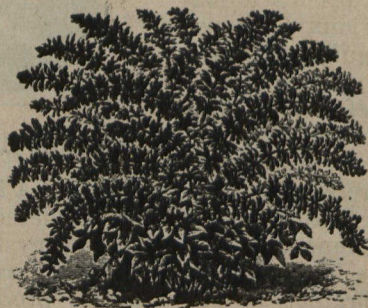
Presque aussitôt, Beck avait été mis en liberté et il repoussait les dix mille dollars offerts "discrètement" par la justice anglaise qui était honteuse de son erreur et voulait, par cette compensation, le détourner de sa demande d'une réhabilitation pleine, entière et éclatante.

Comme il était affreusement pauvre, le journaliste Sims ouvrit une souscription dont le produit fut abondant.

\*

Comme vous l'avez vu, lecteur, il n'y a pas une différence énorme entre le fait imaginé par le romancier et l'aventure réelle d'Adolph Beck, Shakespeare a pu dire fort bien que la vérité était souvent plus étrange que la fiction. Truth is often stranger than fiction.

Je parlais tantôt des "sosies" dont l'histoire proprement dite a fait mention. Les historiens de demain ne manqueront pas de noter la ressemblance frappante entre le czar de la Russie et notre roi Georges V. Tout le monde la connaît celle-là. Il nous arrive à nous, journalistes, de prendre l'un pour l'autre quand nous avons à choisir le portrait de l'un ou de l'autre pour nos vignettes. Mais, j'y reviens en guise de mot de la fin, que dire de cette ressemblance qui persiste pendant "vingt-sept ans" entre le faux Smith et M. Beck, entre le bandit et l'honnête homme?



## La "Couette" des Chinois

Par P. Voyer

LES dépêches nous ont appris, et des écrits, de nature pour le moins semi-officielle, ont confirmé l'étonnante nouvelle que la natte des Chinois—la couette comme disent nos gens—allait disparaître. Le sénat du Céleste Empire a décidé la chose; il faudra un peu de temps avant que la dernière tombe, si jamais cela arrive. En effet, il paraît que cette innovation menace de mettre en état de rébellion quelques provinces du dit Empire. Quoiqu'il advienne, le temps est on ne peut mieux approprié pour se renseigner sur l'origine, sur le "pourquoi" de cette natte que nos Chinois d'ici dissimulent avec plus ou moins de soin, mais qui là-bas s'arbore comme un drapeau, tout au moins aussi naturellement que c'est le cas, par exemple, pour ma moustache ou votre barbe.

\*  
\* \*

Enregistrons d'abord ces deux faits assez piquants: la natte n'est pas de création chinoise; elle fut d'abord un symbole d'asservissement.

C'est au commencement du dix-septième siècle que les Mandchous, conquérants de la Chine, imposèrent cette mode singulière où s'affirmait leur victoire. Il fallait porter la natte sous peine de mort. C'était la façon la plus visible de manifester son loyalisme. Il y eut des Chinois qui résistèrent et, dans la province du Fokien, notamment, il y eut de vrais massacres d'"antinattistes". Finalement, tout le

monde se soumit et la coutume devint nationale.

Le cours des événements devait amener les Chinois à se demander si cette natte est actuellement bien utile. "J'ai connu, dit Jean Frollo, des Chinois sans natte. L'un d'eux, élève fort brillant de notre école des sciences politiques et, depuis lors, diplomate, avait l'air d'un Japonais quand il dînait dans les maisons amies heureuses de l'accueillir, avec son habit noir du meilleur coupeur et les lunettes d'or qui adoucissaient son regard." Cependant la règle, jusqu'ici, était de porter la natte.

\*  
\* \*

On s'entendait peu à voir les Américains dans cette affaire de suppression d'une natte. Or, ils y attachent une grande importance. Un ex-consul ne nous dit-il pas que si la natte était définitivement et généralement abandonnée, la robe aux vives couleurs la suivrait de près. Et alors, quelle aubaine pour les importateurs américains, canadiens et européens!

Comme jadis au Japon, on verrait les confections de toutes sortes envahir les marchés locaux. On verrait les chaussures, les vestons, les chemises, les pantalons,—the best in the world—arriver par grosses caisses à toutes les douanes du Céleste-Empire. Ce serait l'enrichissement des étrangers, mais, ne l'oublions pas, la ruine de l'industrie chinoise, et par là s'explique la

passion qui se manifeste en cette affaire. Le porte-monnaie est en jeu autant que la tradition. "Business is business."

L'attachement des fabricants de robes de soie à leur fabrication s'explique par une très simple raison d'intérêt. Mais, à un point de vue moins particulier, il faut considérer aussi le rôle du sentiment. On ne peut préjuger, à cet égard, celui de la masse chinoise. On note pourtant ce fait que, au Japon même, singulièrement plus avancé que la Chine, le costume national a gardé ses partisans.

\*  
\*\*

Quoiqu'il en soit le sénat chinois a voté, par 103 contre 28, la suppression de la natte à sa séance du 15 décembre dernier. Voici quelques détails sur cette séance.

Le sénateur Yi Tsong Kouei, dont les sympathies vont aux idées nouvelles, a exposé les diverses solutions du problème et s'est prononcé pour la pratique européenne en concluant: "Les animaux seuls ont des queues derrière le dos, et, en les imitant, les Chinois se couvrent de ridicule. Ils s'attirent les moqueries des étrangers, qui les railent en disant qu'ils portent des queues de cochon." Il est exact, en effet, que les Anglais n'appellent pas autrement —pig tail—la natte des Célestes. Le défenseur de la tradition, Gang Si Tien, fut accueilli par des éclats de rire.

On discuta ensuite les détails de la réforme. On proposa d'abord de la limiter aux militaires, aux agents de police et aux étudiants. On controversa ensuite sur le point de savoir s'il ne conviendrait pas de prier l'empereur de donner l'exemple en qualité de chef suprême des armées de terre et de mer. Mais quelqu'un observa que ce serait là une initiative imprudente, car si l'empereur refusait, le débat devien-

drait sans objet. Or les assemblées, n'est-il pas vrai, sont faites pour discuter.

Au surplus, l'ennemi de la natte déjà cité plus haut, fit une remarque judicieuse qui rallia tous les suffrages: "On a demandé, dit-il, à l'empereur de donner l'exemple en se coupant la natte. Mais il ne peut se la couper que s'il la porte. Or, l'empereur est un enfant de cinq ans qui a encore les cheveux noués sur le côté de la tête. Ce n'est donc pas à lui qu'il faut demander de donner l'exemple, mais au prince régent."

Un pareil raisonnement devait l'emporter, ce qui arriva en effet. Les traditionalistes ne voulurent pas céder de suite. Ils se raccrochèrent à tout. Ainsi, ils déclarèrent que "vu la gravité de la question", la proposition adoptée aurait dû être signée par les deux tiers des membres. Néanmoins le scrutin demeura acquis.

\*  
\*\*

Pour les esprits superficiels, la disparition de la natte chinoise ou le droit des femmes du Céleste Empire à laisser leurs jolis pieds grossir très librement, tout cela est matière sans importance. Et pourtant, ces innovations en revêtent une grande là-bas. Il se peut que le gouvernement et la masse ignorante s'y opposent avec énergie, pour des raisons religieuses et nationales.

Comme les choses vont drôlement en ce bas monde! Au dix-septième siècle, des Chinois préférèrent la mort que de porter la natte, et voici qu'au vingtième, des Chinois vont préférer mourir que de cesser de la porter...

Des esprits craintifs vont jusqu'à craindre un bouleversement affreux, général, des plus sanglants.

Ce qui fait que je puis dire, sans blaguer, qu'en ce moment le sort de la Chine tient peut-être, non à un fil, mais à une natte.



Notre Santé

# IL FAUT DORMIR !

Par le Docteur Bon-Sens

**N**OUS sabotons tout aujourd'hui ! Autrefois, Adam avait un sommeil si profond que pendant qu'il reposait, Dieu put lui retirer une côte et créer ainsi notre mère commune. La Belle au Bois dormant dormit cent ans sans se réveiller. Dans les temps plus anciens encore, la Walkyrie resta vingt ans plongée dans le sommeil. Et maintenant, quand nous avons une pauvre petite nuit de huit heures nous nous estimons bien heureux. Tout dégénère !

\*  
\* \*

Quel délice lorsque la fin du jour est venu, et que la lampe éteinte, on s'étend dans son lit, on ferme les yeux, en attendant doucement la venue du bienfaisant sommeil qui doit nous apporter le calme et le repos ! Les membres s'engourdissent délicieusement, la respiration prend un rythme régulier, tout différent de celui de l'état de veille, et toute conscience disparaît, avec l'oubli des soucis et des misères de notre pauvre vie.

Dieu d'oubli, viens fermer mes yeux, ô  
[Dieu de paix !  
Sommeil, viens, fallut-il les fermer  
[pour jamais !

Mais aussi quelle déception lorsque notre attente et notre espoir restent vains ! La tête sur l'oreiller nous fait entendre le sourd battement rythmique et régulier de nos artères bondis-

santes ; nous changeons de position en passant tour à tour sur le côté droit, puis sur le côté gauche ; nous rallumons notre lampe, nous lisons un article soporifique, des faits divers, le dernier roman ; nous ouvrons, puis fermons nos fenêtres... Peine perdue ! nos idées demeurent de plus en plus nettes, et Morphée reste rebelle à notre ardente prière ! C'est l'insomnie, la terrible et atroce insomnie.

\*  
\* \*

Sans chercher plus loin, neuf fois sur dix, on recourt alors aux stupéfiants. Déplorable procédé, qui ne doit être employé qu'exceptionnellement, car s'il donne une satisfaction immédiate, il ne s'attaque pas directement à la cause de l'insomnie. Il faut chercher plus haut : lorsque nous ne dormons pas, c'est qu'un des éléments de notre machine humaine ne fonctionne pas bien, car "le paisible sommeil est certainement la meilleure pierre de touche de la bonne santé".

La plupart du temps, c'est l'intoxication générale de l'organisme qu'il faut accuser : intoxication intestinale surtout, ou rénale souvent aussi. La nécessité de surveiller le bon fonctionnement de l'intestin et du rein, en recourant à la purgation ou au régime lacté, se déduit de cette observation. La pureté bien connue du sommeil de l'enfant est moins due à la tranquillité de sa conscience qu'à ce fait qu'il n'est pas intoxiqué. Mais l'insomnie

est surtout fonction de la fatigue nerveuse; les excès de travaux intellectuels, les veilles trop prolongées, les préoccupations morales, les chagrins empêchent le sommeil, et c'est à cette cause qu'il faut attribuer un des cercles vicieux les plus fréquents. Moins on dort, plus on est nerveux et irritable: et plus l'excitabilité est grande, moins le sommeil est facile, de telle façon qu'une des meilleures manières de faire dormir les gens nerveux est de faire reposer leur esprit, de les isoler et de les mettre au lit.

D'autres causes banales entretiennent l'insomnie, telles que la douleur, le manque d'air et d'exercice; puis l'abus de certains excitants pris en trop grande quantité: tels le café, le thé, le vin, le tabac, etc. La déduction de ces observations est la nécessité d'une bonne hygiène générale. L'aération de l'organisme par la marche ou par les bonnes et saines promenades en automobile découverte seront souvent à recommander.

\*  
\* \*

Faut-il rappeler les préceptes anti-ques destinés à nous faire bien dormir? Peu manger le soir; après le repas du soir, une petite promenade hygiénique à pied d'une demi-heure ou de trois-quarts d'heure; puis aération complète de la chambre à coucher, dont l'air doit être frais et jamais trop chaud; suivant l'état de la température et la susceptibilité particulière, garder ou non les fenêtres grand ouvertes pendant toute la nuit; pas d'appareil de chauffage dans les chambres, surtout pas au gaz; un grand bain tiède si possible de trois quarts d'heure nous

préparera ensuite magnifiquement au sommeil, se coucher enfin, en se mettant principalement sur le côté droit de façon que

...Au matin, quand le dieu du repos Verse au mol oreiller de plus légers pa-  
[vots...

nous nous retrouvions délicieusement dans la même position où nous nous sommes endormis. Le séjour habituel au lit doit être de sept à huit heures.

Indispensable à la vie, le sommeil est un acte nécessaire; il est la période de réparation, pendant laquelle les cellules cérébrales endormies récupèrent les matières de leur activité éteinte. "Qui dort dîne", dit le vieux proverbe, indiquant ainsi fort bien que le sommeil peut dans une certaine mesure, par l'action réparatrice qu'il amène, suppléer jusqu'à un certain point l'alimentation.

\*  
\* \*

Aux malades qui viendront nous demander conseil contre l'insomnie, écrivait un médecin parisien, point de narcotics intoxicants. Enquérons-nous simplement de leur profession et conseillons-leur: aux sénateurs, une calme séance du Sénat; aux médecins, un cours bien officiel de la faculté; aux ecclésiastiques, le sermon interminable et onctueux; aux abonnés de l'Opéra, un opéra sans ballet. Quant aux gens de robe, Léandre a posé pour nous la question dans "les Plaideurs":

—Mais où dormirez-vous, mon père?  
Et Dandin de répondre:

—A l'audience.



Roman Complet:

# *Le Crime de l'Aieul*

Par Roger Dombre

## PREMIERE PARTIE

### I

La mer était haute, elle arrivait au Port Vieux de Biarritz jusqu'aux premières marches de l'escalier des bains. Les bébés, le pantalon retroussé ou la robe relevée plus haut que le ceinture, les pieds nus dans le sable frais, la pelle à la main, regardaient par-dessous leurs grands chapeaux, la place où ils construisaient une digue, à présent complètement submergée; les rochers où grimpaient les aînés ou les intrépides étaient environnés d'eau, le haut du plongeur émergeait à peine des flots, et la corde où les nageurs repren-

ment haleine, paraissait très loin de la grève.

Cependant, au large, sous le soleil scintillait parfois un point rouge ou blanc: quelque nageur intrépide en béret et en costume éclatant qui accomplissait des prouesses. Un des baigneurs, Paul, conduisait sa barque, où les jeunes filles, enveloppées de leurs longs peignoirs, attendaient le moment de se jeter par-dessus le bord pour apprendre à plonger.

Les périssaires, légères comme des joujoux d'enfants, glissaient sur l'eau; les professeurs de natation enseignaient les mouvements aux fillettes timides; des mamans trempaient inexorable-

ment de malheureux lutins qui poussaient des cris déchirants; et Maxime, le baigneur si aimé des babies, arrivait lentement sur la plage portant sur chaque épaule un bambin triomphant.

Sur le bord, mouillant la fine semelle de leurs chaussures, des parents appelaient en vain une bande de gamins en costume bariolé, qui, trouvant le bain exquis, faisaient la sourde oreille et nageaient comme des marsouins.

La mer moutonnait légèrement, le ciel se voilait à peine de petits nuages floconneux; le plus possible à l'ombre ou abrités sous les ombrelles blanches ou rouges, des groupes causeurs étaient assis; quelques dames tiraient l'aiguille, d'autres lisaient; la majorité, inactive, babillait et peut-être médissait.

Les messieurs, vêtus de flanelle blanche, en souliers de plage, fumaient, lisaient un journal et, plus souvent, jassaient avec les jolies femmes.

Sur un fond plus sérieux, on voyait par-ci par-là une toilette extravagante, une beauté contestée par les uns, admirée par les autres.

De tous côtés le français, l'anglais, le russe, l'espagnol surtout, jetaient leurs phrases douces ou dures à l'oreille; sur la galerie, protégées du soleil, les élégantes lorgnaient moins l'horizon admirable que la foule bigarrée.

Au-dessous, vautrés dans le sable gris, d'innombrables babies vêtus de blanc, piaillaient, riant, têtant, pleurant, ou jouant à élever de lilliputiennes monta-

gues qui croulaient au premier souffle; les mollets blancs ou bruns, les petits pieds roses trépignaient; les menottes hâlées travaillaient avec le plus grand sérieux; les minois étaient graves sous les profondes capotes roses d'où débordaient les cheveux d'or ou de jais.

Les nounous, chez lesquelles dominait le costume espagnol si peu gacieux avec la double natte dans le dos et le carré de dentelle sur le sommet de la tête, bavardaient assises à terre, méditant de leurs maîtres, et distribuant tour à tour une tape ou une caresse aux marmots bruyants

Et, à travers les groupes, passaient et repassaient les gamins en blouse sale la boîte à oublies sur l'épaule, criant : "Au plaisir" et faisant grincer l'aiguille du tourniquet, accueillis ici, renvoyés là avec une rebuffade. Puis, les fillettes, mal vêtues, têtes nues, offraient leurs paniers pleins de fleurs, vendant très cher aux messieurs quelques roses, quelques oeillets sans parfum, ou des tubéreuses trop odorantes.

Un marchand de journaux, avec sa casquette titrée, présentait le Figaro, le Gil blas, la Gazette de France, le Courrier de la Gironde, etc., tandis que la loueuse de chaises, revêche et rapace, se précipitait, la main tendue vers toute personne qui prenait un siège ou s'appuyait sur un dossier rustique.

Le vendeur de sucre d'orge attirait l'attention des gourmands avec un boniment plein de rimes riches.

Sucre d'orge!... à la vanille pour les jeunes filles; au citron pour les garçons, au chocolat pour les papas, au jus de réglisse pour les nourrices, au café pour les bébés, etc., etc.

"Fernand, dit tout à coup un jeune homme penché négligemment sur la balustrade de bois des cabines, quelle est donc la jolie femme avec laquelle tu causais tout à l'heure?"

—Une adorable brune? Mlle Suarez.

—Non, parbleu, je la connais; je veux dire une blonde un peu forte, tiens, là, en rouge.

—C'est la comtesse Olga Morloff.

—Quelle jolie femme!

—Plus que jolie, belle, mon cher; elle a pris un peu d'embonpoint depuis deux ans et cela la désespère, mais elle est encore fort admirée à Pétersbourg, Paris et autres lieux.

—Est-elle aimable?

—Tout ce qu'il y a de plus aimable pourvu qu'on la flatte et qu'on l'amuse. Veux-tu que je te présente?

—Certes, mais je ne suis guère en tenue; tiens, cette après-midi au Casino, c'est jour de concert. Qui est son mari?

—Son mari qui est déjà le deuxième...

—Ah! bah?

—Eh! oui, la comtesse a épousé en premières noces... attends!...—du diable si je m'en souviens, c'était un moscovite immensément riche.

—Je ne te demande pas si elle est russe.

—Tu as tort, car elle est polonaise.

—C'est tout comme. Et coquette, dis-tu?

—Horriblement; c'est-à-dire, un peu blasée à présent sur les hommages; elle ne les recherche plus, mais respirer de l'encens, c'est sa vie.

—Et elle a des enfants?

—Une fillette seulement qui serait adorable si elle était bien portante.

—Malade, infirme?

—On ne sait pas, anémie, langueur, consomption; tu la verras tout à l'heure elle va se baigner. C'est une enfant très gâtée sur laquelle repose toute la fortune des Morloff et celle du premier mari.

—Ah!

—Si elle peut arriver à vivre, ce sera un joli parti.

—Mais dis-moi donc ne trouves-tu pas que ce petit bonhomme ne joue pas mal du tout? Rapprochons-nous, veux-tu pour mieux l'entendre.

Les deux amis s'avancèrent vers un groupe compact, au milieu duquel deux enfants faisaient de la musique: une fillette de sept à huit ans et un garçonnet d'une douzaine d'années.

La fillette était blonde, pâle et maigre, avec de grands yeux vagues qui

regardaient devant elle sans aucune expression ; sa main fluette pinçait gentiment les cordes d'une petite harpe.

Le garçonnet était d'une beauté frappante. Il avait les cheveux bruns tout bouclés, le teint mat avec de délicates couleurs aux joues, la bouche mignonne et sérieuse, rouge comme une grenade bien mûre, un nez d'un dessin parfait ; mais ce qu'on admirait surtout en lui, c'étaient ses yeux ; des yeux splendides, largement fendus, dont la prunelle d'un bleu foncé et profond comme l'azur de la mer, s'abritait sous des paupières bistrées aux longs cils noirs.

Il était svelte et d'une aisance noble sans rien perdre du gracieux naturel de son âge. Il était plein d'attentions touchantes pour sa jeune soeur aveugle.

Il tenait son petit violon sous son fin menton, et l'archet volait sur les cordes que tourmentaient ses doigts bruns doués d'une étonnante agilité.

Il jouait une valse chantante, un peu lente et si expressive que bien des dilettanti fort difficiles en fait de musique, arrêtés auprès du groupe enfantin prêtaient l'oreille avec ravissement.

On fit cercle autour d'eux ; des bébés, le nez en l'air, la bouche ouverte, abandonnaient leurs jeux pour écouter.

Mais, le petit garçon au violon ne semblait pas s'enorgueillir de l'intérêt qu'il soulevait ; il regardait autour de lui avec une attention profonde, comme s'il eût cherché quelqu'un dans la foule multicolore.

Enfin las et découragé, il cessa de jouer, prit sur son épaule la harpe de sa soeur à laquelle il murmura tout bas :

— Elle n'est pas ici, j'ai regardé tout le monde, Gemma, elle n'y est pas.

— Ce sera peut-être pour demain, Fidelio, répondit la fillette dans la même langue étrangère très douce dans leurs petites bouches.

Ils firent quelques pas dans le sable où leurs chaussures s'emplirent de grains dorés, et allèrent plus près de la mer, dont la vague montante léchait

les jambes nues des bébés rieurs.

A ce moment presque tous les regards se dirigèrent vers Maxime le baigneur : il portait dans ses bras aussi légèrement qu'il eût porté un petit enfant, une fillette d'une dizaine d'années enveloppée d'un peignoir rose, ce peignoir ne laissait passer de ce corps fluet que deux petits pieds blancs comme l'albâtre et une tête ravissante ; mais une tête d'ange souffrant, pâle, avec de grands yeux bruns pleins de langueur, avec un nez mince et blanc, pincé aux narines, une bouche parfaite de lignes, mais décolorée, une peau satinée et pareille à la pulpe immaculée du narcisse ou du gardénia, laissant voir çà et là un réseau bleu.

— C'est la petite princesse Morloff, murmurait-on dans les groupes curieux.

C'était elle en effet, et sa mère, dont venaient de parler peu révérencieusement peut-être mais fort justement les deux promeneurs de la plage, s'était levée, et ne trouvant pas suffisante la garde de la gouvernante qui abritait l'enfant de son ombrelle, elle la suivait, couvant des yeux avec un amour infini, cette fillette languissante et frêle, seule tendresse de ce coeur frivole et égoïste.

Arrivée tout près de l'eau, la petite princesse comme on l'appelait, fut délivrée de son peignoir et apparut blanche comme un cygne dans son costume bleu ; on posa un béret blanc sur ses soyeux cheveux blonds ; mais ses jambes trop faibles ne la soutenaient pas, et le baigneur l'enleva de nouveau dans ses bras robustes et la plongea tout entière dans l'eau ; puis il la fit nager.

Après cinq minutes de cet exercice il la remporta un peu plus pâle et un peu plus grelottante.

Comme elle passait, couchée sur ses bras hâlés, elle appela sa mère, d'un regard :

— Petite mère, dit-elle du ton d'un enfant gâtée à laquelle on ne résiste jamais, je voudrais entendre jouer le petit garçon au violon.

— Eh bien, tu l'entendras, mignonne chérie ; va vite te faire habiller et ne prend pas froid, miss Adda, veillez à ce

que le bain de pieds soit très chaud, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en se tournant vers la gouvernante.

—Mais il s'en va ? cria la fillette qui suivait son idée.

—Le petit musicien ? Il ne s'en ira pas : on va lui dire de rester, je te le promets.

Une femme de chambre et la gouvernante anglaise suivirent la petite princesse dans la cabine spéciale qui s'ouvre à gauche de la plage, et elles firent leur office.

Lorsque Xénie Morloff reparut, vêtue de laine blanche et enveloppée de châles de même nuance qui la rendaient semblable à un cygne éblouissant, on l'étendit au soleil, et ses longs cheveux d'or ruisselants sur ses épaules séchèrent rapidement.

Le petit musicien ne jouait plus. Debout, droit et fier au milieu de ses admirateurs, il répondait froidement aux questions qu'on lui adressait en toutes langues : cet enfant était merveilleux, car il parlait correctement le français, l'anglais, le russe, l'allemand, l'italien et l'espagnol. Aussi était-on plus surpris encore de cette érudition que de son talent vraiment peu ordinaire sur le violon.

—Qui donc a fait ton éducation, petit ? demanda un bellâtre en frisant les poils roux de sa moustache parfumée.

Le garçonnet le regarda avec dédain et répondit laconiquement :

—Mon grand-père.

—Il était peut-être professeur de linguistique, ton grand-père ? reprit le gommeux toujours sur le même ton.

L'enfant le toisa avec hauteur :

—Pourquoi me tutoyez-vous, dit-il ? Je ne le permets qu'à grand-père et à ma soeur Gemma.

—Peste ! il n'est pas peu fier, le petit, grommela le parisien vexé.

—Il a le droit de l'être autant que bien d'autres, riposta quelqu'un dans la foule.

A ce moment la gouvernante de la petite princesse Morloff s'approcha du garçonnet :

—Mon enfant, lui dit-elle, vous plai-

rait-il de venir faire un peu de musique auprès d'une petite demoiselle malade ?

Fidelio se retourna : à quelques pas de là était la jeune Russe dont les grands yeux ardents semblait le supplier de loin.

—Je veux bien, répondit-il.

Il s'avança vers la fillette et, après avoir accordé son violon et la harpe de sa soeur il entonna une mélodie italienne.

La comtesse Olga était rentrée à l'hôtel où elle avait à s'habiller, confiant sa fille à la gouvernante anglaise et à quelques amis.

Et tandis qu'il jouait moëlleusement, rêveusement, le petit étranger fixait ses yeux profonds, ses yeux pleins de génie naissant, sur la jolie créature, frêle comme une fleur de serre, couchée devant lui et l'écoutant de toute la puissance de ses mignonnes oreilles.

Lorsqu'il eut fini, le jeune musicien, s'inclina devant la petite princesse avec la grâce d'un chevalier accompli, et il ne prit pas le bras de Gemma pour recevoir, comme à l'ordinaire, le prix de son travail ; la gouvernante anglaise lui présenta une pièce d'or ; mais, sans même regarder le louis tout rutilant au soleil, Fidelio fit un geste de refus.

—J'ai joué pour faire plaisir à la petite fille malade, dit-il, et non pour être payé.

Il allait se retirer, aussi paisible qu'un prince du sang, sous les regards curieux des habitués du Port-Vieux, lorsque la fillette aux lèvres pâles dit quelque mot à l'oreille de miss Adda.

L'Anglaise arrêta au passage le petit violoniste :

—Enfant, lui dit-elle, cette jeune fille malade a pris pour la première fois aujourd'hui plaisir à quelque chose ; pour la première fois depuis bien longtemps elle a souri, et cela grâce à vous ; elle demande que vous veniez lui faire de la musique pour elle seule, à l'hôtel d'Angleterre où nous logeons pour la saison. Vous serez largement rétribué.

Fidelio fit un mouvement hautain :

—Je ne veux pas qu'on me parle de

salaire, dit-il, j'irai jouer chez la petite demoiselle malade, si grand-père le permet.

—En ce cas venez l'après-midi et demandez la comtesse Morloff.

—C'est bien."

Le jeune violoniste jeta un dernier regard sur la blanche fillette qui la suivait un oeil anxieux. Elle lui sourit et Fidelio emporta ce sourire dans son coeur.

—Je voudrais la voir guérie, pensa-t-il.

Il prit la main de la petite aveugle et se dirigea du côté de la plage des Fous: midi sonnait à toutes les horloges et bien des cloches d'hôtels annonçaient le déjeuner.

Fidelio fit encore un peu de musique le long des vérandas peuplées d'étrangers et y recueillit quelque argent ; mais il ne scrutait plus chaque visage avec une minutieuse attention, il négligeait sa tâche principale; après tout, ce n'était qu'un petit garçon de douze ans, et, dans sa tête déjà trop pensive pour son âge, résonnait encore la voix musicale de la petite princesse Xénie Morloff.

Lorsque une heure sonna, les enfants retournèrent sur leurs pas et allèrent à la côte des Basques, Fidelio demeurait silencieux et Gemma respectant sa rêverie, se disait :

—Il regarde sans doute les flots battre la grève ; moi je ne les vois pas, mais je les entends. Il vaut mieux, poursuivit-elle en étouffant un soupir, il vaut mieux que ne soit moi qui ne voie pas, car Fidelio sera un grand artiste, lui, grand-père l'a dit.

Non, Fidelio ne regardait pas les flots battre la grève ; il pensait à la petite malade qu'il avait fait sourire pour la première fois depuis bien des jours.

A cette même heure, cette malade redevenue languissante, remontait dans la voiture qui la ramenait à l'hôtel. La foule ondoyante au soleil de midi avait déserté le Port-Vieux pour se disperser dans la ville ; les marchands aubulants rentraient chez eux pour prendre leur frugal repas, les baigneurs et les bai-

gneuses fermaient les cabines et faisaient sécher les peignoirs sur le sable gris.

Le calme (un calme relatif) retombait pour un instant sur Biarritz ; seul l'Océan, de sa grande voix sévère, tonnait sous les rochers percés et n'arrêtait pas son mouvement éternel.

C'était au haut de la côte des Basques, en plein soleil et en plein vent que le vieux Maritski, le grand-père de Fidelio et de Gemma avait loué une maisonnette composée de trois pièces pour le temps qu'ils devaient passer à Biarritz.

En ce moment, debout sur le seuil, ses longs cheveux agités par la brise de mer, il abritait ses yeux de sa main pour voir venir ses petits enfants.

Ils arrivaient, bien las sous le soleil ardent qui faisait poudroyer la poussière de la route ; ils embrassèrent l'aïeul, puis Fidelio fit asseoir l'aveugle après avoir essuyé son front mouillé de sueur, et vida sur la table le contenu de sa petite escarcelle.

Le vieux Polonais regarda la recette d'un oeil distrait, et, se tournant vers son petit-fils :

—Et puis? demanda-t-il avec une sourde impatience.

—Rien encore, répondit l'enfant.

L'aïeul soupira :

—Ce sera peut-être pour demain, conclut-il.

Tandis qu'ils prenaient ensemble leur modeste repas, Fidelio raconta sa rencontre avec la petite fille malade, et demanda l'autorisation de se rendre l'après-midi à l'hôtel d'Angleterre.

Le vieillard fronça d'abord le sourcil, puis, après avoir réfléchi :

—Au fait... l'hôtel d'Angleterre regorge d'étrangers ces jours-ci: "elle" sera peut-être parmi eux et tu pourras mieux chercher là qu'au dehors et dans le tumulte de la rue.

—Alors, j'irai?

—Oui, mais sans Gemma. Je garderai ta soeur.

Fidelio ne put contenir sa joie, et ses lèvres rouges effleurèrent la main ridée que Maritski appuyait sur la table.

L'aïeul le considéra avec étonnement :

—Cela t'amuse donc beaucoup d'aller là-bas ?

—Grand-père, elle est si jolie ! blanche comme du lait avec des cheveux d'or et des yeux foncés !

Maritski tressaillit, et pressant fortement le bras du petit garçon :

—Enfant, garde-toi des femmes blondes, blanches et fières avec de grands yeux foncés : ce sont des serpents sous la forme d'un ange : garde-toi d'elles.

Effrayé, Fidelio regarda son grand-père ; il ne comprenait pas.

Mais l'aïeul était retombé dans une profonde rêverie. Alors il prit son petit violon et s'en alla chercher un coin ombreux derrière les roches énormes ; Gemma faisait la sieste ; le vieux Polonais qui ne pouvait marcher longtemps depuis une blessure qu'il s'était faite à la jambe dans une chute récente, s'assit sur le seuil de sa petite maison, et continua ses réflexions en tirant de longues bouffées de sa pipe noireie.

—Il faudra bien que je finisse par tenir ma vengeance, murmurait-il, farouche ; il faudra bien que tant de peines soient récompensées et que je découvre cette femme, cette Olga Zarkine ! elle n'est pourtant pas difficile à trouver dans un lieu comme Biarritz ; elle fait assez de bruit, la coquette, pour ne point passer inaperçue. Ah ! sans ma maudite jambe j'aurais peut-être déjà mis la main sur elle !

Quelle était donc cette femme, cette princesse Olga Zurkine que devait absolument découvrir le vieux Polonais Maritzki ? et quelle faute avait-elle commise pour s'attirer une haine aussi implacable ?

## II

Il est environ cinq heures du soir ; la belle comtesse Morloff, après avoir couvert de baisers passionnés sa fillette malade, est allée s'habiller pour souper en brillante compagnie à la villa Sua-

rez, et en recommandant aux domestiques de laisser entrer chez Mlle Xénie, le petit violoniste qu'elle attend.

Xénie, elle, est très agitée ; couchée sur sa chaise longue et enveloppée d'un vêtement de mousseline bleue, elle regarde la pendule avec impatience.

—Il ne viendra pas, miss Adda, je vous dis qu'il ne viendra pas, répète-t-elle pour la centième fois à la gouvernante anglaise qui se demande avec épouvante ce qu'elle fera de la fillette rageuse et volontaire si "ce petit vagabond" s'avise de ne pas paraître.

Mais la voilà rassurée, car un valet annonce le garçonnet tant attendu, et Xénie pousse un cri de joie.

—J'avais si peur qu'on ne te permît pas de venir ! s'écrie-t-elle en tendant à l'arrivant sa petite main transparente où s'accusent les veines bleues gonflées par la fièvre.

Fidelio, cette fois, ne se formalise pas du tutoiement qui, au contraire, lui paraît très doux dans la jolie bouche de Xénie Morloff.

Il prend la main qu'elle lui tend, et, d'un geste de gracieuse courtoisie, il la porte à ses lèvres.

C'était une chaude après-midi de septembre et les fenêtres demeuraient grandes ouvertes derrière les lourds rideaux ; au delà du balcon sculpté on apercevait les promeneurs élégants allant et venant par couples, le long de la terrasse, puis la mer, bleue comme le ciel dans lequel allait se lever bientôt le croissant d'argent avec la première étoile.

L'appartement de la petite princesse était somptueux, autant du moins que peuvent l'être ces appartements de passage ; elle-même était ravissante dans ce cadre harmonieux, et Fidelio, artiste du fond de sa toute jeune âme, ne se lassait pas de la contempler.

—Comment t'appelles-tu ? demanda la fillette au musicien aux yeux bleus.

—Fidelio.

—Je le sais bien, fit l'enfant gâtée avec un geste d'impatience. Mais ton autre nom ?

Fidelio hésita : son grand-père lui



avait recommandé de se taire quand on lui adresserait cette question. Mais pourquoi, puisque ce nom était célèbre en Pologne et dans les pays slaves et qu'il pouvait en être fier?

—Ton autre nom? répéta la fillette étonnée de ce silence.

Fidelio désobéit pour la première fois de sa vie.

—Maritzki! murmura-t-il très bas, se sentant fautif.

—Tu es Polonais?

—Je suis né en France comme ma mère, mais mon père était Polonais.

—Ah! mais... Maritzki!... c'est le nom d'un grand poète. Oh! je le sais bien, va, on m'a fait apprendre de ses vers, ils étaient jolis.

—Oui, répondit le petit garçon dont un éclair d'orgueil illumina l'oeil bleu.

—Attends, poursuivit la fillette qui réfléchissait; ton papa est mort en Sibérie, en exil, pour avoir désobéi au czar notre père, pour avoir écrit contre lui...

Elle se tut subitement, presque effrayée: le petit joueur de violon se dressait devant elle, menaçant.

—Taisez-vous, cria-t-il, les lèvres frémissantes, je vous défends de parler de lui.

—Oh! oh! mon petit homme, dit la gouvernante, interrompant à cette brève apostrophe la lecture d'un roman de Currier Bell, vous allez passer la porte si vous vous permettez de parler ainsi à la princesse Xénie.

Mais Xénie elle-même imposa silence à miss Adda, et, s'adressant au garçonnet redevenu possesseur de son sang-froid.

—N'écoute pas cette folle de miss Adda, dit-elle en russe, en haussant ses frêles épaules, elle ne sait pas ce qu'elle fait. Je ne savais pas te causer de la peine en te parlant de cela, mais je ne recommencerai plus, je te le promets; veux-tu me jouer quelque chose?

—Volontiers, répondit Fidelio en prenant son violon qu'il accorda, tandis que la gouvernante rouvrait son roman tout en se disant:

—Cette méchante petite Xénie se

laisse ainsi traiter par un va-nu-pieds, et reçoit tranquillement ses leçons, tandis qu'elle eût trépigné si je lui avais dit le quart de ce qu'a osé lui dire ce gamin. Elle est despote, fière et arrogante avec tout le monde et elle accueille celui-ci comme un égal, mieux qu'un égal même! Bah! c'est l'affaire d'un jour ou deux, et ensuite elle aura une nouvelle fantaisie.

Fidelio joua longtemps; il ne jouait que pour la petite malade et pour lui-même, mais il était tellement charmé par cette beauté enfantine qu'il eût passé la nuit ainsi, plus heureux que s'il eût reçu les applaudissements d'une foule entière. Quand la nuit vint tout à fait, il serra soigneusement l'archet et le violon dans leur étui et se prépara à partir.

—Reviendras-tu? demanda la fillette qui avait un peu de rose aux joues par extraordinaire.

Fidelio songea aux dures paroles de la gouvernante:

—Non, répondit-il brièvement, malgré le regret qui lui serrait le cœur.

Mais il se repentit aussitôt de sa réponse: la petite princesse ne répliquait pas; seulement sa tête blonde s'était renversée sur le dossier de velours de la chaise longue: elle était évanouie; pâle comme une vierge de marbre dans son vêtement bleu clair, et enveloppée de sa magnifique chevelure d'or, elle impressionna douloureusement le petit musicien qui n'avait jamais vu de syncope.

—Est-ce qu'elle va mourir? s'écria-t-il avec angoisse, tandis que la gouvernante mouillait d'eau fraîche le front décoloré de la fillette.

—Eh! non, répondit miss Adda, mais, petit imbécile, tu ne sais donc pas qu'il ne faut jamais lui résister? cela lui fait le plus grand mal.

—Je l'ignorais, dit le pauvre garçon, si terrifié qu'il oubliait de se froisser des paroles peu aimables de l'Anglaise.

Enfin, grâce aux sels énergiques et aux lotions d'eau froide, la petite princesse rouvrit les yeux.

—Je reviendrai, dit aussitôt Fidelio

qui avait envie de s'agenouiller devant ce pâle et adorable visage que la faiblesse rendait plus touchant encore.

—Demain, n'est-ce pas ?

—Oui, demain.

Et le jeune musicien partit tandis qu'on mettait au lit la petite Xénie.

En cheminant, Fidelio qui voulait pourtant se hâter à cause de l'heure tardive pour ne pas inquiéter son grand-père, s'arrêta quelques minutes pour contempler l'Océan aux teintes vert-sombre qui tonnait sous le pont du Diable.

—Comme elle est jolie ! murmurait-il.

Mais il ne parlait pas de la mer.

### III

La comtesse Morloff revenait du Casino où elle avait joué aux petits-chevaux, dansé, coqueté, et perdu une somme assez ronde au baccarat ; mais que lui importait ? Son immense fortune pouvait résister à toutes les folies.

Elle s'était amusée, elle avait respiré l'encens à pleines bouffées, car ses admirateurs étaient aussi nombreux ici qu'ailleurs, et, à quarante ans, la comtesse avait conservé toute sa beauté. Elle rentrait souriante, mais ce n'était pas à ses succès de tout à l'heure qu'elle pensait, et avant même d'enlever sa robe de foulard mauve et ses longs gants, elle se dirigea vers la chambre de sa fille.

Xénie dormait, elle que la nuit trouvait trop souvent éveillée ; elle dormait, moins pâle qu'à l'ordinaire, avec un sourire sur sa jolie bouche que ne contractait plus la souffrance.

Au frôlement d'une robe soyeuse contre les couvertures, la fillette ouvrit ses grands yeux et, tendant ses bras fluets à sa mère :

—Tu sais, maman, il est venu.

—Qui, il ?

—Le petit musicien.

—Ah ! je l'avais déjà oublié.

—Moi pas ; et il reviendra demain, et

il m'a fait de la musique pour moi toute seule.

—Cela ne t'a pas fatiguée ?

—Oh ! maman, c'était si joli ! J'étais si heureuse qu'avant de me coucher j'ai mangé un gâteau avec du thé, moi qui n'ai jamais faim. Aussi, tu vois, je me suis endormie vite, et sans chloral encore.

—Tant mieux, oh ! alors tant mieux, ma chérie, dit la princesse en couvrant de baisers les cheveux d'or de son enfant et en bénissant intérieurement le petit musicien qui avait opéré le miracle. Mais je t'ai réveillée, mignonne, il faut te rendormir.

—Oui maman, oui, j'ai très sommeil, et je t'aime bien, et je ne souffre pas du tout ce soir. Ah ! tu sais, maman, il s'appelle Maritzki le petit violoniste.

—Tu dis ?...

—Maritzki, oui Maritzki... maman tu sais bien, le poète dont j'ai appris les vers... et... et... c'était son père.

Les lèvres de l'enfant demeurèrent closes, elle s'était rendormie.

Lorsque la comtesse Morloff releva la tête, elle était méconnaissable : livide sous son fard avec une teinte violette autour de la bouche et un cercle noir sous les yeux, elle redressa avec effort sa taille encore souple malgré l'inévitable embonpoint des quarante ans, et se dirigea vers sa chambre.

Ses femmes l'attendaient dans son cabinet de toilette.

—Madame la comtesse a l'air souffrant, dit l'une d'elle, observant avec une curiosité malveillante ce beau visage bouleversé.

—Un peu de migraine, en effet, répondit brièvement la comtesse. Faites-moi servir du thé, passez-moi un peignoir, celui que vous voudrez, et laissez-moi seule.

Lorsque les caméristes se furent retirées, Olga Morloff tomba sur une chauffeuse et appuya son menton sur ses mains froides, dans l'attitude d'une rêverie douloureuse.

Un coup léger frappé à sa porte la fit tressaillir.

—Olga, on me dit que vous êtes souff-

frante, prononça une voix mâle et anxieuse. Est-ce vrai?

Elle eut un mouvement d'impatience.

—Je vous remercie, Serge, je suis seulement un peu lasse.

—Alors, passez une bonne nuit, Olga, et à demain.

Rassuré, le comte Serge se retira.

Olga Wenderska avait épousé Wladimir Zurkine, son premier mari, pour poser sur ses cheveux blonds la couronne de princesse, et aussi pour avoir des chevaux et des diamants. Après son veuvage allégrement porté, elle consentit à descendre en grade; elle avait eu un prince, à présent elle voulait un comte, mais un comte richissime qui quadruplerait la fortune laissée à la petite Xénie par le premier mari.

Olga ne rendait malheureux son second époux pas plus qu'elle n'avait fait souffrir le premier; sa vie appartenait au monde et à sa fille; les autres avaient le reste, et tant qu'on ne contrariait pas ses désirs, elle se montrait aimable.

Elle songeait donc dans la solitude de cette nuit paisible.

Un mot, un nom jeté par la bouche innocente de son enfant à demi endormie avait porté le trouble et peut-être les remords dans cette âme froide.

Maritzki!... elle le revoyait ce poète, ce héros, ce charmeur qu'elle avait aimé et surtout qui l'avait aimée jusqu'au jour où il avait découvert que l'ambition était chez elle plus forte que la tendresse. Et puis, elle l'avait trahi pour satisfaire sa cupidité, elle lui avait brisé le coeur froidement, sans pitié, et elle l'avait haï ensuite parce qu'il pouvait se venger et lui nuire, et qu'il l'avait méprisée. Alors... oh! ce qu'elle avait fait là!... A cette seule pensée le rouge montait à son front d'ivoire et il lui semblait que toute sa vie ne pourrait suffire pour expier son crime.

Olga frissonna; elle avait ordonné qu'on laissât les fenêtres entr'ouvertes, et le vent de la nuit, glissant sous le store, avait soufflé sur son cou nu et

fait vaciller la flamme des bougies.

La comtesse trembla: elle n'était pas Slave pour rien; il lui sembla que l'âme de sa victime était entrée dans la chambre avec la brise nocturne et qu'un fantôme blanc allait surgir derrière elle.

Mais, secouant cette impression d'effroi, elle alla fermer les fenêtres, et revenant à son lit, elle prit sur la table un flacon contenant une liqueur dorée dont elle but quelques gouttes.

Le sang revint à ses joues et à ses lèvres, l'audace à son coeur; le grand miroir placé en face d'elle réfléchit sa beauté. Un éclair d'orgueil passa dans sa prunelle:

—Bah! des remords? pourquoi faire! Je suis belle, riche, heureuse, enviée; ce pauvre poète Maritzki ne m'eût pas donné tant de joies. Avec une cuillerée de mon elixir je suis sûre de dormir et de me réveiller aussi fraîche demain.

Un sourire attendri erra soudain sur ses lèvres.

—Xénie, ma Xénie, murmura-t-elle; elle était mieux ce soir; elle a mangé et dormi; qui sait? elle va peut-être guérir. Ah! tant mieux, car j'ai toujours peur; on dit que Dieu punit dans les enfants les fautes des parents...

Elle frissonna et porta à son front ses bras étincelants dans leur blancheur laiteuse. La comtesse les considéra dans le miroir qui lui faisait vis-à-vis, mais cette fois avec froideur.

—Ma beauté c'est ma vie, murmura-t-elle, eh bien! je donnerais toute ma beauté pour conserver mon enfant.

Cependant le sommeil venait: Olga Morloff dont les paupières s'alourdisaient, bâilla, étira ses fins poignets, secoua sur le tapis ses mules de satin d'où sortirent ses pieds nus, puis elle s'étendit sur son lit et ne pensa plus à rien.

#### IV

Il y avait plusieurs jours que Fideo Maritzki, le petit violoniste, venait

passer l'après-midi auprès de la petite princesse Xénie ; et celle-ci qui ne s'ennuyait plus ne se plaignait pas de trouver le temps long ; elle était moins pâle et elle avait pu essayer quelques pas au bord de la mer ; sa maladie, d'ailleurs, n'était ni dans le sang ni dans les os, c'était une langueur, une faiblesse dont n'avait pu se rendre maître aucun médecin.

Ce jour-là, Fidelio arrivait, heureux et souriant comme toujours quand il voyait sa petite amie ; il avait libre entrée aux appartements des Morloff, il était connu maintenant.

En arrivant chez Xénie il entendit les éclats d'une voix stridente quoique jeune et adorablement harmonieuse à l'ordinaire ; cette voix s'élevait menaçante, furieuse.

Xénie était à demi levée sur sa chaise longue, et, une petite cravache à la main, elle fouaillait sans pitié un joli caniche noir frisé ; la pauvre bête hurlait lamentablement ; son crime n'était pas grand pourtant : elle avait réveillé en sursaut la fillette assoupie, en manifestant trop vivement sa joie de la revoir.

Ce n'était pas tout ; Mlle Morloff parlait impérieusement au domestique maladroit qui avait laissé entrer l'animal.

—Je vous ferai chasser dès ce soir, criait-elle en colère, aussitôt que maman sera rentrée, on règlera votre compte, parce que vous êtes négligent et paresseux.

Le pauvre homme était atterré car il savait que de la menace à l'exécution il n'y avait qu'un pas et la petite princesse tenait toujours ses promesses. C'était un vieux serviteur des Morloff que le comte emmenait souvent avec lui en voyage.

Fidelio, nous le savons, comprenait le russe.

Tout à coup Xénie leva les yeux et rougit en le voyant sur le seuil de la porte, debout, l'air froid et dédaigneux.

—Pourquoi n'entres-tu pas ? lui dit-elle, en jetant vivement sa cravache et

en congédiant d'un geste royal le domestique qui emporta le chien.

Fidelio s'avança, mais sans prendre ni baiser la main que lui tendait Xénie.

—Tu m'en veux ? lui dit celle-ci, confuse.

—Oui, je ne vous aurais jamais crue ainsi.

—Comment, ainsi ?

—Oui, dure, cruelle même. Ah ! que vous êtes bien de votre race.

La gouvernante leva les yeux, s'attendant au moins de la part de Xénie, à une crise de nerfs succédant à un accès de colère.

Mais non. Comment, ce petit homme sorti on ne savait d'où, lui parlait ainsi ? Où prenait-il le courage de lui dire cela ? Et elle ne le chassait pas, lui aussi ? Ah ! c'était trop curieux, par exemple !

—Miss Xénie, dit-elle à la fillette, discharge this boy ; he is impolite with you.

(Miss Xénie, chassez ce garçon, il est malhonnête avec vous.)

—I know what I must do, miss Adda, répondit sèchement l'enfant.

(Je sais ce que je dois faire, miss Adda.)

Fidelio, sans écouter cet aparté qu'il eût d'ailleurs parfaitement compris murmurait à mi-voix :

—Comment peut-on être si méchante et si jolie ?... Oh ! je voudrais la détester, mais je ne le peux pas.

—Alors, tu ne m'aimes plus, Fidelio ? reprit Xénie en enveloppant le garçonnet d'un regard suppliant.

—Si jolie et si cruelle ! répétait toujours Fidelio. Comment l'aimer encore !

La petite princesse se tourna vers sa gouvernante...

—Miss Adda, veuillez sonner Piotre, vous lui direz que je lui pardonne et, une fois de retour à Pétersbourg, je donnerai dix roubles à ses petits enfants ; dites-le lui. Ah !... qu'on donne aussi des gâteaux à mon caniche Gype, on me l'amènera ce soir et nous ferons la paix.

En grommelant, miss Adda fit ce que

désirait l'enfant gâtée, mais elle se disait, un mauvais sourire sur ses longues dents jaunes :

—Vraiment, je crois que cette petite fille s'éprend de ce petit bohémien ; ce serait ma foi ! un roman plus curieux que celui que je lis.

Justement ce jour-là Olga Morloff rentra de meilleure heure que de coutume ; elle revenait de la plage des Fous où la musique avait joué et où elle avait étalé la plus délicieuse toilette qui fût jamais sortie de la maison Worth. Les Parisiennes séchaient de jalousie en se voyant éclipsées par cette grande femme du nord, blanche et froide comme la neige de son pays, et les brunes Espagnoles la déclaraient fade.

Il est à croire que les gentlemen de Biarritz n'étaient pas du même avis, car ils formaient une cour assidue autour de la belle Polonaise.

Elle rentrait donc et, comme toujours, son premier baiser fut pour sa fille.

Xénie montrait des images à Fidelio qui se leva aussitôt en voyant la chambre envahie par un flot de soie et de dentelles, en sentant l'atmosphère imprégnée soudain d'un parfum subtil.

—Eh bien ! mes enfants, dit la comtesse de sa voix veloutée qui n'était pas le moindre de ses charmes, je vois que vous vous entendez à merveille. Avez-vous fait de la musique à ma fille ? ajouta-t-elle en se tournant vers Fidelio.

Fidelio leva les yeux sur elle ; c'était la première fois qu'il voyait de près la comtesse Olga Morloff.

Il demeura bouche bée, comme pétrifié.

Grande, blanche, blonde, avec des yeux bien fendus, au regard un peu croisé... le nez légèrement busqué, la bouche petite et rouge, les dents faites comme des perles, et un signe noir à la joue gauche—C'est bien cela, pensait-il sans détourner ses prunelles du beau visage de la comtesse. Et cependant... cependant, ce n'est pas la femme que je cherche puisque celle-ci ne s'appelle pas la comtesse Zurkine.

Rassuré, le petit garçon détourna d'elle son clair regard.

—Comme il a les yeux de son père ! pensait en même temps la comtesse.

Elle s'éloigna après avoir caressé sa fille, et s'informa si le petit garçon recevait un salaire après chacune de ses visites.

—Il n'en veut pas, madame, monsieur fait le grand seigneur, répondit mielleusement la gouvernante.

—Il est le digne fils de son père, un chevalier et un artiste, pensa encore la comtesse : aussi fier que lui, on dirait un jeune lionceau, comme Maritzki le poète ressemblait à un lion magnifique.

Elle haussa les épaules, et dit à la gouvernante en se dirigeant vers son appartement :

—Tant mieux, cela prouve qu'il est un noble enfant et digne de jouer avec ma fille ; mais nous saurons le dédommager du temps qu'il perd ici ; quand Xénie en sera lasse, nous le congédions avec un beau présent.

Xénie n'avait pas du tout l'air de se lasser de son favori, car elle s'attachait à lui chaque jour davantage ; elle s'attristait lorsqu'il s'éloignait le soir, et s'ennuyait jusqu'au moment du lendemain qui le lui ramenait.

A cet instant, elle l'avait là, et lui montrait les photographies d'un album richement armorié, orné de deux initiales entrelacées : X. Z. Fidelio en fit la remarque : que signifiaient ces lettres ?

—Mais ce sont celles de mon nom, répondit Xénie en souriant ; tout le monde m'appelle du nom de mon beau-père : Morloff. Maman s'est remariée il n'y a pas très longtemps, mais elle était la princesse Zurkine comme je me nomme, moi, en réalité.

—Ah !... dit Fidelio qui pâlisait horriblement, la princesse... la princesse Zurkine, vous avez dit : Zurkine ?

—Eh ! oui ; qu'as-tu donc Fidelio ? est-ce que tu es malade ?

Ce qu'il avait, il n'en savait rien, le pauvre mignon, mais il lui semblait que la chambre tournait tout à coup devant ses yeux, et ses lèvres soudain sé-

chées se refusèrent à répondre.

A ce moment la comtesse rentrait après avoir changé de vêtements pour le dîner.

—Cet enfant est fatigué, dit-elle, miss Adda faites-lui boire quelque chose, et toi Xénie, laisse-le s'en aller; il reviendra demain.

Fidelio fit un effort violent, se leva brusquement et refusa le verre de liqueur qu'on lui présentait.

—Tu reviendras demain plus tôt qu'aujourd'hui? demanda Xénie.

Fidelio jeta les yeux sur elle: elle était plus jolie que jamais; rosée aux joues, avec ses grands yeux veloutés qui suppliaient; il n'eut pas le courage de répondre: non.

—Je ne sais pas, balbutia-t-il.

La fillette prit cette réponse vague pour un acquiescement, et, l'attirant à elle, elle jeta ses bras autour du cou d'un petit garçon, et l'embrassa violemment.

L'enfant trembla sous son baiser et se dégagea promptement.

—C'est sa fille, pensa-t-il. Qu'est-ce que grand-père veut donc faire à cette femme?

—“Oh! Shocking!” ne put s'empêcher de s'écrier la pauvre miss Adda scandalisée, tandis que Xénie riait aux éclats de son incartade.

La comtesse, elle, souriait; pourvu que sa fille se portât mieux et fût contente, qu'importait qu'elle embrassât le petit joueur de violon? Le garçonnet était toujours propre et joli; cela ne tirait pas à conséquence; et puis, il était le fils de Maritzki, et Maritzki n'était pas le premier venu; il eût même été riche si la ruine et...

Mais Olga Morloff avait promis de ne plus penser à cela, d'ailleurs le premier coup du dîner sonnait, il fallait mettre la dernière main à sa toilette.

Fidelio respira largement en se retrouvant dehors; l'air manquait à ses poumons; il chancelait.

—Que va dire grand-père, à présent que j'ai trouvé ce que nous cherchons depuis tant de mois?... murmura-t-il de nouveau. Alors... alors, je ne re-

viendrai plus chez Xénie Morloff... Xénie Zurkine, je ne la reverrai plus! s'écria-t-il, malgré lui, en se retournant pour regarder la façade de l'hôtel dont les lettres dorées brillaient dans le crépuscule bleuté.

A la fenêtre du premier étage une forme blanche agitait la main; c'était la petite princesse dont la figure nimbee de cheveux d'or se détachait, svelte comme une tête de chérubin, sur le fond assombri de la chambre.

Alors, mordant son poing pour ne pas pleurer, Fidelio s'enfuit en courant. Il alla jusqu'à la Roche-Percée, faisant l'cole buissonnière tant il craignait d'affronter la terrible question par laquelle l'accueillait son aïeul à chaque retour.

Le rocher de la Vierge se détachait un peu plus loin, tout noir sur l'eau teintée des derniers rayons du couchant. Quelque danger qu'il y eût pour un enfant de son âge à s'asseoir si près de l'abîme, Fidelio s'accroupit sur le granit; il ne craignait pas le vertige.

—Ne plus la voir!... ne plus la voir!... murmurait-il avec détresse.

Les vagues allongées de l'océan léchaient la pierre grise et envoyaient leur écume laiteuse jusqu'à la figure de l'enfant qui ne la sentait même pas; une forte odeur de varech émanait alentour; mais Fidelio avait encore dans les narines le parfum irritant de la princesse quand elle l'avait approché.

Cette femme, mais cette femme c'était celle qui avait causé la mort de son père Maritzki le poète, il ne savait pas comment, mais grand-père l'avait dit.

Et puis Fidelio avait toujours ce tableau devant les yeux: le pauvre galérien de Sibérie expirant sur un matelas infect, empoisonné par les horribles mines de vert de gris du Nerts-hinsk; oh! cela il ne pouvait l'oublier!

Et c'était cette femme? Oh! mais non impossible, elle était la mère de Xénie. Comment cela se pouvait-il? Quel rapport existait-il entre elle et cette histoire infâme?... Grand-père

devenait se tromper sûrement.

Pauvre enfant! c'était comme un mur devant lequel il se briserait le front; il ne pouvait pas comprendre parce qu'"il ne savait pas", et les larmes qui l'étouffaient ne pouvaient monter à ses yeux.

Fidelio regarda la mer: il trouva que la vie était lourde; il regretta le temps où il courait comme un jeune faon dans la forêt de Lithuanie où il avait passé ses premières années, et la lande dorée et le lac bleu aux jours d'été, et la neige blanche et froide; l'hiver avec ses étoiles luisantes comme des diamants dans l'atmosphère transparente et avec les bandes de loups hurlant aux abords des villages; il regretta tout cela et, soupirant, il se disait:

On dit que Dieu aime ceux qui meurent jeunes: je voudrais mourir jeune.

Mais ce petit héros de douze ans se redressa bientôt car il avait du courage.

Grand-père dit qu'il ne faut pas être lâche devant la souffrance, murmura-t-il.

Il se leva et se dirigea vers la maisonnette de la Côte des Basques.

Sur le seuil attendait l'œeul comme à l'ordinaire: d'un coup d'oeil, il découvrit sur le visage de l'enfant aussi limpide que son âme, qu'il s'était passé dans la journée quelque chose d'insolite.

—Eh bien! rien encore? demanda-t-il en relevant à lui le fin menton du petit garçon.

Celui-ci abaissa vivement ses longs cils sur ses prunelles bleues qui ne mentaient jamais, et, après une courte hésitation, il répondit:

—Non.

Ce fut son premier mensonge.

Il refusa de souper et se coucha le coeur lourd comme du plomb.

Le lendemain matin, le vieux Polonais remarqua sa tristesse.

—Cet enfant est fatigué d'amuser une petite fille malade et capricieuse, pensa-t-il; il est trop intelligent et trop artiste pour passer son temps à ces ba-

gatelles. J'y mettrai ordre.

Quand vint le moment où Fidelio dut se rendre comme de coutume à l'hôtel d'Angleterre, l'œeul se leva et dit:

—J'irai à ta place; reste ici avec Gemma.

Fidelio le considéra avec effroi.

Est-ce qu'il avait tout deviné? Et qu'est-ce qu'il allait faire?

Néanmoins le garçonnet ne répliqua pas et demeura au logis tandis que le vieux Maritzki arrivait péniblement à l'hôtel et demandait la comtesse Morloff.

La comtesse allait sortir; on introduisit le vieillard dans l'antichambre.

—Le bonhomme vient se faire payer les visites de son petit-fils à Mademoiselle se disaient les domestiques; il n'est pas si fier que l'enfant au violon.

Ils se trompaient ce n'était pas cela que Maritzki venait dire à la belle Olga: il venait simplement l'avertir que Fidelio ne pouvait plus passer ses après-midi avec la petite princesse et que ces séances étaient désormais terminées.

Il était donc dans le vestibule, debout ses cheveux blancs découverts, ne paraissant aucune ment ébloui du luxe qui l'entourait, lorsqu'un pas léger et un froufrou soyeux lui firent lever les yeux.

—Madame, commença-t-il...

Mais il s'arrêta tout à coup, se redressa pâle comme un spectre et balbutia:

—Olga, Olga Wenderska, princesse Zurkine!... c'est elle! c'est...

Ses bras battirent l'air et il tomba comme foudroyé.

La comtesse épouvantée appela ses gens qui emportèrent le vieux Polonais; on le crut atteint subitement de démence.

Cependant Olga, pâle et tremblante, s'était retirée chez elle en proie à une indicible frayeur.

—C'est Maritzki, Maritzki, le père de... Wladimir, murmurait-elle avec égarément. Il m'a reconnue!

Le même soir, à la prière de sa fem-

me, le comte Serge Morloff donna l'ordre de faire les préparatifs du départ; le lendemain il prenait les devants avec Olga, Xénie et une femme de chambre pour regagner Paris où ils se réinstallaient dans le magnifique hôtel d'Eylau.

Lorsque le vieux Maritzki revint à lui il se trouva sur son étroite couchette dans la petite maison de la Côte des Basques où on l'avait transporté, entouré de ses deux petits enfants qui pleuraient, le croyant déjà mort.

—Ce n'est rien, mes chéris, leur dit-il en passant sa main ridée dans leur chevelure bouclée, je suis heureux et fort à présent au contraire, je tiens ma vengeance! Enfin! enfin!

Et il était vraiment beau, quoique effrayant, avec l'éclair farouche qui brillait dans sa prunelle éteinte auparavant.

Seulement le lendemain quand il revint à l'hôtel, il apprit que tous les Morloff avaient quitté Biarritz.

V

La plage était désertée; seuls, quelques baigneurs intrépides essayaient de lutter contre les mauvais temps des équinoxes; mais Biarritz commençait à prendre sa mélancolie résignée et l'aspect triste de l'hiver.

Sur la terrasse du casino, assemblées comme un groupe d'hirondelles frileuses, quelques jeunes femmes enveloppées de châles élégants discutaient les mérites de tel ou tel opéra. A la fin, la conversation languissant sur ce sujet, l'une des causeuses s'écria :

—Qui de vous, mesdames, a des nouvelles de la belle et incomparable Olga Morloff disparue si subitement de notre petit cercle à la fin du mois dernier?

—J'ai reçu ce matin même une lettre d'elle répondit fort tranquillement une blonde lady avec un accent britannique des plus prononcés.

—Ah! vous apprend-t-elle la cause de sa fuite inexplicable?

—Nullement.

Il y a quelque intrigue sous roche.

—Elle aura voulu avoir les prémices de la mode future et s'entendre avec son couturier pour avoir le monopole des plus élégantes toilettes. Pour Olga Morloff il n'y a qu'un but au monde: briller au premier rang, éclipser ses semblables.

—Je crois vos jugements tout à fait téméraires, mesdames, dit alors un jeune Espagnol dont les yeux noirs s'étaient souvent reposés avec admiration sur l'absente calomniée. Vous oubliez que la santé de la petite princesse ne laisse aucune liberté à sa mère: or...

—C'est vrai, la petite princesse? Comment va-t-elle? demandèrent quelques femmes qui, elles aussi étaient mères.

—Mal, d'après ce que m'en dit la comtesse Morloff, reprit l'Anglaise toujours flegmatique. Au reste, ajouta-t-elle en portant la main à sa poche, voici sa lettre, il n'y a pas de secrets.

Et, de son accent étrange mais correct, milady lut à haute voix ce qui suit:

“Ma chère lady W.,

“Je suis fort embarrassée et je m'adresse à vous de préférence; non parce que je n'ai personne autre pour me rendre le service que je vais vous demander, mais parce que je connais votre obligeance infatigable.

“Voici ce dont il s'agit: en quittant Biarritz où j'ai eu le regret de vous laisser, nous avons abandonné le jouet chéri le favori de ma Xénie, Fidelio le petit joueur de violon du Port-Vieux. Vous vous rappelez, n'est-ce pas, cet enfant sérieux et gentil qui avait je ne sais comment, le don d'intéresser Xénie? elle ne sentait plus ses souffrances pendant qu'il était auprès d'elle.

“Or, en emmenant ma fillette à Paris, je ne pensais pas que la pauvre chérie serait reprise de nouveau de ce mal insaisissable et incompréhensible même



pour les meilleurs médecins, qui est plutôt de la langueur et de l'ennui, de la consommation comme vous dites, vous autres Anglais, que de la maladie.

—Depuis que Xénie a perdu son petit Fidelio elle est triste, ne dort plus, refuse de manger et pâlit et maigrit à vue d'oeil. Nous sommes consternés, Serge et moi; nous l'avons comblée de présents, des jouets les plus rares, des livres les plus intéressants, rien ne lui plaît. Le médecin nous répète :

—Donnez-lui ce qu'elle demande, sinon je ne répons de rien.

—Or ce qu'elle veut, c'est ce petit garçon au violon. Vous comprenez que je ne puis la ramener à Biarritz. Il faut donc, ma chère amie, que vous me rendiez le service de m'expédier ce petit homme.

—Au fait, non; vous partez la semaine prochaine, je crois? Amenez-le avec vous; il est gentil et bien élevé et ne sera pas un embarras pour vous. Je veux bien le garder chez moi jusqu'à ce que Xénie en ait assez, car ce caprice lui passera. Par exemple, je ne veux pas m'encombrer du grand-père, un vieux fou, ni de la soeur, une infirme. Je ne veux que le garçonnet. Je l'enverrai prendre à la gare d'Orléans le jour que vous me désignerez. Je pense que le vieux Polonais ne refusera pas de vous laisser l'enfant; inutile de vous dire que je me charge de tous les frais du voyage; de plus je donnerai cinquante francs par mois au petit Fidelio tant que je l'aurai chez moi; ensuite je verrai à le placer dans quelque asile où il apprendra un état ce qui sera plus sage pour lui que de râcler du violon.

Merci d'avance, chère, je ne doute pas que vous ne réussissiez dans votre démarche: vous êtes de celles auxquelles on ne refuse rien. Un shake-hand de ma part, voulez-vous, à nos amis de la plage; Biarritz doit commencer à se dépeupler, n'est-ce pas? Dites à nos chers Parisiens que nous rouvrons nos salons en décembre, puisque nous nous décidons à passer l'hiver à Paris.

—Mille amitiés et remerciements ;

mon mari dépose à vos pieds ses hommages.

—Comtesse Olga Morloff.

—Eh bien! s'écria une méridionale brune et piquante, il n'y a que cette belle comtesse pour avoir des idées pareilles! Aller s'enticher de ce petit vagabond!

—Ce n'est pas la mère qui s'en est engouée, c'est la fille.

—L'une sera aussi originale que l'autre, croyez-moi.

—Elle est malade, il faut l'excuser, suggéra doucement une maman dont la fillette s'ébattait à quelques pas.

—Malade soit, et on lui passe toutes ses fantaisies. Quelle petite fille agréable et disciplinée cela va faire!

—Sa mère l'adore.

—Après sa propre personne toutefois, riposte la vive méridionale.

—Je ne sais pas... Olga Morloff est égoïste, c'est vrai, mais je crois qu'elle sacrifierait son propre bonheur à celui de Xénie.

—Qu'au moins elle ait une qualité, grommela une "des amies intimes" de la comtesse, car les autres vertus ne l'étouffent pas.

—Il me semble, mesdames, que vous en voulez beaucoup à cette pauvre femme, dit le jeune Espagnol aux yeux noirs, en interrompant cette charitable conversation.

—Et, ajouta-t-il en se tournant vers lady W... suivez-vous les recommandations de votre amie, milady?

—Oh! la commission est déjà faite, répondit l'Anglaise, avec son calme imperturbable.

—Comment? vous avez reçu la lettre ce matin et vous, avez déjà conclu l'affaire?

—Eh! oui, j'ai envoyé mon mari à la recherche de ces Maritzki; il les a découverts dans une maisonnette de la Côte des Basques.

—Qu'a répondu le vieux Polonais? Il a refusé sans doute?

—Point du tout; il a au contraire

accepté la proposition avec empressement.

—Et vous voilà avec le bambin sur les bras jusqu'à Paris?

—Nullement. Maritzki a dit que son intention était justement de s'y rendre ces jours-ci et qu'il irait lui-même y conduire son petit-fils. Nous n'avons eu qu'à lui donner l'adresse de la comtesse Morloff.

—Très bien, voilà un bonhomme qui entend les affaires: il comprend que l'avenir de son petit-fils est là, et l'intérêt...

—Vous vous trompez encore; il a dit qu'il ne recevrait pas un sou des Morloff; qu'il voulait bien permettre au jeune Fidelio de revoir la petite princesse, mais que son avenir était dans la musique et qu'il allait à Paris non pour les beaux yeux de Xénie Morloff, mais pour faire travailler l'enfant.

—Il est fier comme Artaban.

—Ce qui n'empêche pas que une fois là-bas, il verra si la vie y est si facile qu'il le croit.

—Et la belle Olga va l'avoir sur les bras: elle qui ne voulait pas du vieux bonhomme!

—Bah! elle lui donnera une place de concierge dans son hôtel et on casera le petit garçon dans un établissement quelconque où il apprendra un état.

—Je ne crois pas à cela moi, fit lady W... en hochant la tête; ces gens ne sont pas les premiers venus; ils sont absolument désintéressés, et artistes jusqu'au fond de l'âme. Pour fiers ils le sont aussi, mais je ne les en blâme pas quoiqu'ils poussent à l'excès ce défaut ou cette qualité. Savez-vous ce qu'a fait le vieux Maritzki le jour où notre belle amie nous a quittés si brusquement?

—Dites?... firent les jeunes femmes en rapprochant leurs têtes curieuses.

—Olga Morloff, puisqu'il refusait toute rétribution, a envoyé chez le vieux Maritzki une splendide corbeille en filigrane d'argent, pleine de fleurs, de bonbons et de jouets. Eh bien! le Polonais a pris cette corbeille avec rage, l'a jetée à terre, piétinée et a mis

en miettes contenant et contenu.

—Il est tout simplement un peu fou.

—Peut-être; cette homme paraît avoir éprouvé de grands malheurs: son caractère est sans doute aigri. Enfin, voilà ma commission faite et ma conscience tranquille.

—Ces Anglais, murmura l'Espagnol, il n'y a qu'eux pour mener une affaire au galop et terminer en quelques heures ce que nous mettrions plusieurs jours à entreprendre.

Puis, la causerie prit un autre tour, et l'on choisit pour cible une très jeune et très jolie provinciale dont les langues roses de ces dames n'avaient pas encore médit.

## VI

C'était la seconde fois que l'aïeul accompagnait son petit-fils à l'hôtel Morloff, où Xénie attendait tous les jours son ami avec la plus vive impatience.

Mais Maritzki n'avait pas revu la belle Olga; elle trop à faire avec les visites, les promenades au bois et les courses dans les magasins de nouveautés.

Olga avait vu la santé revenir lentement à sa fille chérie, et elle profitait de la présence de Fidelio auprès de Xénie pour se livrer à ses passe-temps favoris.

Fidelio, lui, a repris avec amour sa tâche, auprès de la petite princesse; douce tâche qui consiste à l'amuser, à la guérir, à la distraire.

D'abord, il s'est étonné de voir son grand-père consentir à renouer des relations avec ces Russes qu'il haïssait, puis il s'est dit:

Grand-père se sera trompé: il a reconnu que la maman de Xénie n'est pas la même que la princesse Olga Zurkine qu'il cherche: il y a des ressemblances de noms, comme de visages.

Et il a été reçu à bras ouvert, non-seulement par Xénie, mais par la comtesse même et par miss Adda, qui ne

savait qu'inventer pour calmer les énervements de sa malade.

La petite princesse, elle, a failli se trouver mal en revoyant Fidelio, et ils ont repris leurs séances musicales, dont le jeune garçon fait tous les frais, leurs entretiens innocents, ; leurs confidences enfantines ; et Xénie recouvre peu à peu des forces, des couleurs, de l'appétit.

Aujourd'hui, nous l'avons dit, le vieux Polonais a voulu accompagner Fidelio à l'hôtel ; il a l'air étrange et plus farouche qu'à l'ordinaire, mais Fidelio a l'habitude de le voir préoccupé et sombre ; il ne s'en étonne pas.

Maritzki est entré chez Xénie pour recommander qu'on ne ramène pas le petit garçon trop tard. Xénie le trouve très bien, ce vieillard avec sa belle tête blanche, son profil d'aigle et sa taille haute qui lui donne l'air d'un vieux seigneur.

La maison est tout à fait tranquille, car tous les domestiques soupent dans les sous-sols. Quand les chats n'y sont pas, les souris dansent ; or, le comte et la comtesse Morloff dînent en ville et rentreront tard aussi fait-on bombance le plus joyeusement du monde.

Xénie a pris son repas du soir en tête-à-tête avec miss Adda, que quelques petits verres de kummel après le café, ont disposée au sommeil.

Les enfants se mettent à jouer sans s'inquiéter de la gouvernante qui somnole le nez sur son livre. Maritzki s'éloigne en refusant l'offre que lui fait Fidelio de le reconduire jusqu'à l'escalier de service. Maritzki est déjà venu une fois à l'hôtel Morloff. Il reconnaît son chemin.

Seulement, en quittant la fillette et le garçonnet tout à leurs jeux, il ne se dirige pas vers la porte de sortie ; sans doute il est distrait, et se trompe de route, car le voilà dans la chambre même de la comtesse Morloff.

Une chambre splendide, certes, avec son lit d'ébène aux courtines de soie bleue, avec ses meubles ravissants, ses tapis moelleux et ses objets d'art semés partout à profusion.

Une lampe d'argent, attachée au plafond peint par Fragonard, jette à l'entour sa lueur voilée et discrète.

Maritzki ne paraît pas du tout embarrassé de s'être fourvoyé jusque-là : le silence l'environne, coupé seulement de temps à autre par un éclat de rire perlé venant de l'appartement des enfants, ou par un bruit plus confus montant des sous-sols.

Il a levé les yeux : devant lui, peinte admirablement par Cabanel, se dresse la comtesse Olga dans un cadre d'ébène incrusté d'or.

Le vieillard lève jusqu'à elle un poing menaçant, et, comme si elle eût été là pour l'entendre :

"Oh ! toi, toi, tu vas donc enfin être châtiée ; eu vas recevoir aujourd'hui le prix de ton infamie. Si j'avais pu te rencontrer face à face, je t'aurais jeté au visage tout ce que j'ai à te dire, de façon à faire pâlir de honte ce visage que je voudrais broyer sous le talon de ma botte ; mais je suis obligé de recourir à un autre moyen : d'ailleurs, tout est bon pour toi. Ah ! tu as fait mourir mon fils, mon beau Wladimir : eh ! bien, je vais te faire mourir. Ah ! tu l'as fait empoisonner par le vert-de-gris du Nertshinsk : eh bien, tu seras empoisonnée, toi aussi, et tu souffriras comme il a souffert ; tu te tordras sur ta couche de soie et de batiste, comme il s'est tordu sur sa couche de mousses pourries.

"Ah ! tu es belle ! ah ! tu es riche ! tu es heureuse, aimée ; lui aussi était aimé, beau, envié, et tu l'as tué : eh bien ! toi aussi, t'uras perdre ta beauté, ta santé, ta vie, et tu sauras de qui t'est venu le coup ; va, je te l'apprendrai, moi."

Maritzki se dirige vers la table qui supporte un verre d'eau sucrée préparé pour la nuit et y verse le contenu d'un flacon de cristal qu'il tient dans sa main.

Il ne tremble même pas : pour lui, pour son esprit aveuglé par la haine, ce qu'il fait, c'est un acte de justice.

Puis, il jette un dernier et sombre regard au portrait de la belle Olga, et sort de l'appartement.

Un silence absolu plane sur la chambre qu'il vient de quitter, tout imprégnée d'un parfum pénétrant, le parfum préféré de la comtesse, et la lampe d'argent à l'abat-jour bleuté continue à éclairer de sa lueur pâle l'oeuvre de mort qui vient de s'accomplir là.

Xénie et Fidelio jouaient avec un entrain qui n'éveillait pas miss Adda.

Un instant, la fillette eut soif et pria son petit compagnon de lui passer le verre de limonade préparé non loin d'elle.

Fidelio obéit; mais, dans son empressement, il se prit le pied dans un écheveau de laine qu'avait laissé tomber l'Anglaise; le fin cristal lui échappa des mains et se brisa sur le tapis.

Xénie rit aux éclats, et miss Adda rouvrit les yeux.

—Ce n'est rien, dit-elle en ramassant flegmatiquement les débris, et je vais prendre le verre d'eau sucrée qui est dans la chambre de votre maman, ma mignonne; Mavra le remplacera tout à l'heure.

Lorsque la petite princesse se fut largement désaltérée, elle reprit ses jeux avec Fidelio; miss Adda saisit son livre et bientôt, le volume glissant de ses doigts, une douce somnolence s'empara de ses sens.

A huit heures et demie, le jeune garçon parla de départ.

—Reste encore un petit moment, supplia Xénie; nous nous amusons si bien! Ton grand-père ne te grondera pas, n'est-ce pas?

Fidelio céda. Il ne savait rien refuser à Mlle Morloff.

Tout à coup, la fillette pâlit et porta la main à sa poitrine avec un geste d'angoisse.

Fidelio suivit ce mouvement avec inquiétude.

—Qu'avez-vous? demanda-t-il?

—Ce n'est rien, répondit-elle, souriant avec effort; c'est déjà passé.

Mais, un instant après, elle éprouva une nouvelle souffrance; sa jolie tête, devenue livide, se renversa sur le dossier de sa chaise, et elle demeura les yeux fermés, le corps agité de frissons.

Fidelio poussa une sourde exclamation d'effroi, et se précipita vers miss Adda, qu'il secoua de toutes ses forces.

—Miss Adda, vite, vite, elle est bien malade, cria-t-il.

Eveillée en sursaut, l'Anglaise vit ce dont il s'agissait, et courut au secours de la fillette; elle était accoutumée à ces crises et ne se tourmenta pas trop.

Bientôt l'enfant fut prise de vomissements violents; Maritzki avait manqué son but: ce n'était pas la mère qu'il empoisonnait, mais la fille. Seulement, la dose qui eût inmanquablement tué la femme bien portante, se trouva trop forte pour la frêle organisation de la petite fille.

Xénie rejeta le poison et n'en mourut pas.

Le médecin fut appelé; mais habitué, lui aussi, aux crises soudaines et sans causes de ce petit tempérament bizarre, il fut à cent lieues de supposer un empoisonnement.

Fidelio rentra chez lui à contre-cœur; il eut voulu passer la nuit à l'hôtel Morloff.

Il ne put s'endormir que vers le matin, et il supplia son aïeul de le laisser retourner chez Xénie vers dix heures pour avoir des nouvelles.

Maritzki y consentit d'autant mieux qu'il s'attendait à ce que l'enfant lui racontât au retour qu'un terrible événement avait frappé la famille Morloff.

Il savait Xénie souffrante, mais ne s'en préoccupait pas, croyant à une autre phase de sa maladie habituelle.

Fidelio fut introduit auprès de la petite princesse couchée dans son grand lit, inanimée, presque morte, du moins il le crut.

La fièvre l'avait prise à la suite de l'empoisonnement, mais cette fièvre ne rosait même pas sa joue, et de temps à autre, un frisson s'abattait sur elle et l'on entendait ses dents claquer.

Tout à coup, elle rouvrit ses grands yeux pleins de langueur et aperçut Fidelio.

—Ah! te voilà, murmura-t-elle d'une

voix exquise mais faible comme un souffle.

Et elle lui tendit sa main brûlante, sur laquelle le petit garçon appuya ses lèvres roses, en ployant le genou.

—Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen que je souffre à sa place? pensait le jeune Maritzki, tandis qu'un grand serrement de coeur le prenait en voyant Xénie si blanche. Moi qui suis un homme et qui suis fort, je supporterais la douleur. Elle, elle est si jolie et si délicate!

—Ecoute, lui disait la petite princesse, en le faisant asseoir sur le rebord de son lit, aujourd'hui nous laisserons reposer ton violon, je suis si fatiguée! mais tu resteras là. Oh! si tu savais comme j'ai souffert! J'ai cru qu'on m'avait empoisonnée.

—Oh! fit le petit garçon.

Aussitôt, un soupçon étrange, impossible, se glissa dans son esprit; il le repoussa avec force.

—Tu resteras toute la journée ici? reprit Xénie de son ton d'enfant gâtée à laquelle rien ne résiste.

—Je ne sais, grand-père doit venir me chercher.

Xénie resta songeuse un instant; puis elle reprit:

—Tu ne le laisseras pas entrer ici, ton grand-père. Il me fait peur, je ne sais pourquoi. Est-ce que je te fâche?

—Non, répondit lentement Fidelio, qui devenait sombre.

—Vois-tu, continua la fillette, j'ai cru que j'allais mourir... et je t'assure que j'aimerais encore à vivre; la vie est belle et je ne suis qu'au commencement; n'est-ce pas Fidelio que la vie est belle?

—Cela dépend, répondit l'enfant, sous les yeux duquel passait une vision: celle de la misérable cabane du Nertshinsk, où son père d'abord, empoisonné par les miasmes mortels du vert-de-gris, s'était éteint, rongé de plaies; puis sa mère, dévorée par le chagrin. Il songea à la morte et au mort; il revit le gardien féroce frappant impitoyablement les malheureux mineurs excédés de fatigue.

—A quoi donc penses-tu? demanda Xénie, surprise de son silence.

Il tressaillit et passa la main sur son front. Il ne voulait pas assombrir sa petite amie par le tableau de ses propres rêveries; et pour la distraire, chassant sa triste préoccupation, il lui conta les vaporeuses légendes du Nord, où se confondent les nains moqueurs, les génies puissants et les Walkyries redoutables.

Peu à peu, cependant, les longs cils de Xénie s'abaissèrent sur sa joue pâle: Elle dormait.

Fidelio s'éloigna sur la pointe du pied et rentra chez son grand-père, se disant:

—Je reviendrai cette après-midi.

L'aïeul ne l'attendait pas si tôt; en apercevant l'enfant, il eut un mouvement de joie passionnée.

—Elle est morte, n'est-ce pas? s'écria-t-il en venant au-devant de lui.

—Qui? Xénie? Oh! Dieu merci, elle vit.

—Non, pas elle, sa mère?

—Sa mère se porte bien, répondit Fidelio.

—Ah! fit le vieillard, absolument déçu.

Le petit garçon demeura cloué au sol, paralysé par la terreur; l'idée qui avait, peu auparavant, traversé seulement sa pensée, revenait poignante et terrible.

—Embrasse-moi, reprit Maritzki, essayant d'attirer à lui son petit-fils.

Mais l'enfant lui glissa des mains et disparut comme l'éclair.

## VII

Très lasse, la comtesse se laissa tomber sur sa chaise longue; elle n'avait cependant rien fait de pénible dans sa journée: une promenade en voiture, quelques courses chez le joaillier, la modiste et la couturière; et la soirée, elle l'avait passée à amuser sa fillette convalescente.

Seulement, elle ne s'était pas diver-

tie. Le comte Serge avait dû partir précipitamment pour Nice, où se mourait un de ses vieux amis; Olga avait manqué le bal de l'ambassade, et cela la mettait de mauvaise humeur. L'Opéra jouait toujours la même chose depuis que la Patti avait daigné reparaitre dans son rôle de Juliette; vraiment, la vie à Paris était insoutenable ce jour-là.

Olga Morloff bâilla, croqua un bonbon pris dans une bonbonnière d'or à portée de sa main; puis elle se regarda au miroir, fit bouffer ses cheveux, et, comme saisie d'une décision subite, elle sonna.

Il était tard, et de tous les domestiques de l'hôtel, Mavra seule restait au premier étage, attendant les ordres de sa maîtresse.

La porte du cabinet de toilette s'ouvrit sans bruit et un pas, étouffé par l'épaisseur des tapis, s'approcha de la comtesse.

—Mavra, déshabillez-moi.

—Oui, madame.

Au son de cette voix qui n'avait rien de féminin, Olga releva la tête.

Elle demeura épouvantée.

Mais elle était bien bonne de s'effrayer, vraiment: à quelques mètres de là veillait la femme de chambre qui serait punie pour sa négligence, puis miss Adda près de sa petite élève.

—Qui êtes-vous et comment êtes-vous ici? demanda la comtesse, recouvrant toute son assurance.

L'homme qui était entré redressa sa taille voûtée, son front couronné de cheveux blancs, et répondit:

—Qui je suis? la Vengeance.

—Je ne vous connais pas, et vous-même vous ne me...

—Tu sais bien que si, que tu me connais, tu n'as pas pu oublier Maritzki. Et moi... Ah! ah! tu me demandes si je te connais? s'écria-t-il avec un rire farouche. Toi, Olga Wonderska, devenue d'abord princesse Zurkine, puis... Oh! inutile de vous déranger, madame, interrompit le vieux Polonais en voyant la comtesse appuyer le doigt sur un bouton électrique pour appeler

ses gens; j'ai coupé tous les fils de vos sonnettes, personne ne viendra; vos domestiques ont regagné leurs chambres tout au haut de l'hôtel, votre mari est à Nice, et la camériste Mavra a reçu l'ordre de se coucher.

—Misérable! s'écria Olga, en se précipitant vers la porte.

Maritzki la fit tranquillement rasseoir.

—Je vous le répète, madame, tout ce que vous pouvez tenter est inutile; j'ai fermé toutes les issues, même celle par laquelle je suis entré chez vous. Il est vrai que vous pouvez essayer d'appeler au secours. Mais au premier cri, ceci vous foudroiera, poursuivit le vieillard en montrant un revolver de petit calibre dont le canon était dirigé vers la comtesse.

C'est un joujou fort gentil que j'ai acheté très cher à votre intention. Donc, mettez-vous bien dans la tête que vous êtes à moi, que votre vie est entre mes mains et que si vous criez, d'abord vous risquez de faire grand mal à votre petite Xénie qui pourrait prendre des convulsions (laissez dormir la chère mignonne qui ne se doute pas qu'elle se réveillera orpheline); ensuite que miss Adda est plus poltronne qu'un lièvre et serait la dernière à vous porter secours. Tenez-vous donc tranquille et prêtez l'oreille à la petite histoire que je vais vous raconter; elle vous intéressera, j'en suis sûr; d'ailleurs je risque ma tête à venir vous entretenir ainsi, vous me ferez donc la grâce de m'écouter.

Olga pensa:

—Bah! je ne risque pas autant que je l'ai cru d'abord: ce vieux fou de Maritzki est tombé dans l'enfance, mais je vais le laisser parler, puis je l'entortillerai si bien dans de belles paroles qu'il me donnera la paix, et demain il me paiera le tour qu'il me joue à présent.

—Vous vous demandez, reprit Maritzki après s'être carré commodément dans un fauteuil, vous vous demandez comment j'ai pu pénétrer ainsi dans la place? Oh! c'est bien simple: vous-mé-

me avez prié mon petit-fils de venir jouer avec votre fille; je l'ai accompagné, seulement je ne suis pas reparti et le concierge qui, ce soir, donne un thé à ses amis, ne s'en est pas aperçu. Mon petit-fils est rentré chez moi depuis longtemps et ne se doute pas que je vous occupe agréablement en ce moment.

C'est moi qui ai dit "de votre part" à vos gens, y compris la soubrette Mavra, d'aller se coucher. Les malheureux n'ont pas mieux demandé, vous les mettez sur les dents avec la vie de mondaine effrénée que vous menez sans souci de votre mari et de ceux qui vous servent.

D'ailleurs, je n'en suis pas à mon coup d'essai: je connais cette chambre, j'y suis entré l'autre jour pour verser le poison dans le verre d'eau qui t'était destiné; ta fille l'a bu à ta place; tant pis, c'est qu'il est écrit que tu dois mourir autrement.

Olga se dressa toute droite, blanche comme le peignoir de laine qui l'enveloppait.

—Eh! quoi! c'était... c'était toi! oh! infâme! si tu me l'avais tuée!...

—Ce n'était pas mon intention, madame, je n'en veux qu'à vous-même; mais daignez vous rasseoir et m'écouter, car je vais entamer la petite histoire que je vous ai promise.

Subjuguée, la comtesse obéit, mais ses lèvres étaient livides et tout son corps agité d'un tremblement convulsif.

—Il y avait autrefois à Varsovie, reprit l'impitoyable vieillard, une jeune fille très belle, très admirée et très égoïste, appelée Olga Wonderska. Elle était sans fortune et aimée d'un jeune poète nommé Wladimir Maritzki. Ils se jurèrent un jour un amour éternel; ils étaient Polonais tous les deux, et Olga, feignant un patriotisme qu'elle n'éprouvait pas, se faisait écrire de beaux vers par le poète, sur elle et sur la chère patrie opprimée.

Un jour Olga dut suivre son tuteur à Moscou: au bout de quelques semaines

on apprit qu'elle épousait un riche boyard de soixante ans qui déposait à ses pieds, avec ses cheveux blancs, la moitié d'un gouvernement, des biens immenses et la couronne de princesse.

Le poète Maritzki éprouva d'abord une telle douleur que l'on craignit pour sa raison; bientôt cependant il méprisa la vile créature qui avait rejeté, déchiré en lambeaux son pauvre amour fidèle; puis, l'indifférence succéda au mépris et, un jour à son tour, Maritzki conduisit à l'autel une charmante Française qui lui donna deux beaux enfants.

La princesse Olga aussi était devenue mère, mais d'une fillette si chétive qu'elle dut se demander souvent s'il n'est pas vrai que Dieu châtie dans les enfants les fautes des parents.

Elle perdit son époux et porta allègrement son veuvage. Elle rencontra de nouveau dans le monde Maritzki le poète, le lion polonais le héros du jour dont on se disputait les beaux vers.

Wladimir la vit et passa près d'elle sans y faire attention; il ne se rappelait même plus son nom.

Ah! madame, il n'est pire rage que celle de la femme dédaignée. Celle dont je vous parle et à laquelle Dieu avait oublié de donner un coeur, se vengea cruellement, horriblement.

Elle mit au jour les oeuvres patriotiques que le poète, dans l'enthousiasme des vingt ans, avait écrites et qu'il n'avait confiées qu'à elle.

Elle oublia qu'elle était Polonaise... ou plutôt, tenez, les femmes comme elles n'ont pas de patrie, elles profaneraient en vendraient tout!

Un matin la police fit une descente chez Maritzki; il fut arraché à sa femme, à ses enfants, à son vieux père, jeté en prison, puis envoyé en Sibérie comme exilé; non pas dans les steppes encore élémentes qui entourent Tobolsk, Tomsk et le Baïkal, mais aux mines du Nerzhinsk, où sont envoyés les voleurs, les assassins, les faussaires.

Sa faute était grave, jugez donc; on l'accusait d'avoir chanté la liberté de

la Pologne écrasée.

Là-bas, toute fuite était impossible ; d'ailleurs la femme de Maritzki l'avait suivi en exil avec ses petits enfants et l'aïeul.

Et puis, les pauvres mineurs du Ner-shinsk n'ont pas le temps de rêver délivrance et jours meilleurs ; à mesure que leur pioche détache les fragments pestilentiels de vert-de-gris, leur santé s'altère leur estomac refuse toute nourriture, leur corps se couvre de plaies, et ils tombent, sans souci du knout des geôliers plus durs que des brutes.

Wladimir mourut en bénissant la femme vaillante qui l'avait suivi dans l'exil, et, montrant au vieux père les deux têtes d'anges inclinées sous sa main, il murmura :

—Vengeance.

L'aïeul comprit, et, lorsqu'il eut fermé aussi les yeux à la pauvre veuve morte de désespoir, il emmena les deux petits, uniques débris d'une famille autrefois heureuse, que le caprice cruel d'une femme sans coeur avait plongée dans le deuil.

De ces deux enfants, l'une, la petite Gemma, était aveugle, elle avait contracté en Sibérie cette infirmité qui ne la quittera plus.

L'aîné, Fidelio, plus robuste, avait résisté à toutes les intempéries et les misères ; il était résolu comme un homme.

—Celui-là sera l'instrument de la justice, se disait quelquefois l'aïeul en le contemplant avec un orgueil infini.

Oh ! il se souvenait d'Olga Zurkine, le vieux Polonais dont l'âme n'était plus emplie que d'une farouche idée de vengeance.

N'importe où il rencontrerait cette femme il la reconnaîtrait à ses cheveux cendrés, à sa peau veloutée, à sa voix de sirène, à son regard de panthère câline. Et il savait, après l'avoir reconnue, ce qui lui restait à faire.

—Ce qu'il me reste à faire, le devines-tu ? s'écria Maritzki en se dressant devant la coupable épouvantée. Oui, n'est-ce pas ? Tu comprend que la vie

est terminée ; cette vie que tu menais si rose et si douce pendant que ton ancien fiancé se tordait sur sa couche d'agonie, pendant que mes petits-enfants, comme des vagabonds, couraient avec moi à ta poursuite sans pouvoir t'atteindre, parce que ton second mariage couvrait ton premier nom.

Olga se traîna aux genoux du vieillard :

—Prends pitié de moi, je t'en supplie au nom de ces mêmes petits-enfants...

—Que tu as faits orphelins ? Jamais.

—Au nom de... notre patrie commune.

—Que tu as lâchement trahie, en envoyant en exil un de ses plus nobles enfants ?

—Alors... alors, cria la comtesse affolée en tordant ses beaux bras, au nom de ma fille à moi, de ma Xénie...

—Qui fera partie, elle aussi, des oppresseurs des Polonais ; qui sera comme toi dure et cruelle.

—Elle aime ton Fidelio, elle a toujours été bonne pour lui...

—Parce qu'il l'amusait, parce qu'il est aussi noble et doux qu'elle est égoïste et emportée. D'ailleurs, tu l'as dit toi-même, le jour où elle en sera lasse, elle le renverra.

La malheureuse se tordait toujours aux pieds du vengeur ; une idée lui vint :

—Tu dis que tu aimes tes petits-enfants, dit-elle, et tu vas les déshonorer par un crime ; prends garde, mon sang peut retomber sur leur tête.

—Comme celui de mon Wladimir est retombé sur ta Xénie, répondit l'impitoyable vieillard.

—Il est sans pitié, gémit Olga.

Elle rassembla ses forces, se releva et eurent à la fenêtre qu'elle essaya de briser ; de la rue au moins on l'entendrait.

—Ah ! tu veux me voler ma vengeance, hurla le Polonais semblable à un démon.

Il se dressa terrible, la saisit au vol,



et, d'un coup de poignard lui laboura tout le visage.

—Tiens, dit-il, voilà pour avoir enveloppé mon Wladimir dans les filets de ta beauté. Morte, tu seras un objet d'horreur pour tous ceux qui t'ont admirée.

Olga Morloff s'affaissa... de longues traînées de sang coulant de sa figure horriblement tailladée, marbrèrent le tapis et le parquet.

Maritzki leva une seconde fois le bras, et la frappant au cou :

—Voilà pour avoir brisé le coeur de mon fils.

Puis, visant les épaules :

—Pour l'exil et l'empoisonnement du Nertshinsk.

Olga ne se défendait pas, elle pensait à Xénie :

—Dire qu'elle ne recevra pas même mes adieux ! murmura-t-elle.

Un souffle de pitié souleva l'âme farouche du vieux Maritzki, avant de donner le coup suprême, il dit :

—Olga Zurkine, je ne veux pas que tu meures en réprouvée ; fais ta prière.

La mourante releva un peu sa tête sanglante et prononça faiblement :

—Mon Dieu, je vous offre ma mort pour l'expiation de mes péchés et pour le bonheur de ma fille.

—Le Polonais leva de nouveau le bras :

—Pour la Pologne que tu as trahie dans la personne d'un de ses fils bien-aimés ! cria-t-il.

Et il visa au coeur.

Alors il contempla sa victime, essuya au tapis le sang qui s'était attaché à ses pieds, et quitta la chambre sans bruit.

En passant devant la loge du concierge il vit que l'on buvait et mangeait encore joyeusement ; il entr'ouvrit la porte, et dit, en demandant le cordon :

—Y a-t-il longtemps que vous avez vu mon petit fils sortir d'ici ?

—Je ne l'ai pas aperçu aujourd'hui, répondit le suisse sans regarder le vieillard.

Maritzki remercia et quitta l'hôtel.

## I

Tout le village de Saint-Martin était sens dessus dessous ; pour ce petit pays isolé, triste, pauvre, le passage d'un étranger, la querelle d'un ménage, le moindre incident enfin devenait un événement. Ce jour-là le nouveau maître d'école était arrivé et enfants et parents étaient en émoi. L'été finissait avec les vacances ; les vendanges se terminaient, le soleil donnait moins de chaleur, le feuillage rougi tombait peu à peu ; mais heureusement ce n'était pas encore l'hiver ; l'hiver avec sa mélancolie funèbre, ses veillées interminables, ses sinistres coups de vent. Pour le moment, les habitants de Saint-Martin ne songeaient ni à la récolte des noix, ni à la température nécessaire pour sécher la lessive, pas plus que les gamins aux billes ou aux pommes du voisin.

—Qui l'a vu ? demandait une comère qui tordait son linge au lavoir, à une jeune fille au teint brun, aux yeux hardis, qui ornait d'un ruban rouge sa coiffe des dimanches.

—Moi, répondit celle-ci, toute fière de cet avantage. Pour un beau gars, c'est un beau gars, certainement, mais.

—Mais quoi ?

—M'est avis qu'il ne fera pas notre affaire ; il a l'air d'un noble, d'un seigneur plus que d'un paysan. Il a les mains blanches, le port fier et le langage bref.

—Il t'a donc parlé déjà ? s'exclama la vieille femme, en posant son linge à demi séché sur le bord de la pierre.

La jeune fille brune coupa son fil avec ses dents qu'elle avait éblouissantes, eut un petit sourire railleur et poursuivit :

—Eh ! quand il m'aurait parlé ? le beau malheur ! mais rassurez-vous, mère Fouinet, il ne m'a pas encore adressé la parole ; je l'ai seulement entendu qui demandait son chemin au père Marius ; c'est comme cela que je connais

le son de sa voix.

D'autres commères étaient venues se joindre aux deux interlocutrices; chacune disait son mot:

—Y a quatre jours qu'il est ici et je ne l'ai point aperçu, disait l'une.

—Et mon gamin a déjà été tancé par lui.

—Ah! bah! l'école n'est pas rouverte, il n'en a pas le droit.

—Faut dire que le petit l'avait émoustillé, reprit la paysanne embarrassée; vous savez, les enfants!... y lui avait fait un pied de nez en le rencontrant.

—Et qu'a dit M. le maître d'école?

—Il l'a giflé?

—Oh! non, mais il l'a appelé: "mal élevé", et lui a demandé son nom.

—Il n'est pas endurant alors, comme ce pauvre M. Dindeau?

—Quand à ça, non. Mais m'sieur Dindeau était trop faible, ça, faut en convenir; nous ne savons plus que faire de nos gars depuis qu'ils ont appris à faire toutes leurs volontés avec lui. Endurant, le nouveau venu? oh! non, c'est bien tout le contraire de m'sieur Dindeau; je parie mon plus beau bonnet que nous allons tomber de "Charibe en cela".

—N'y a qu'à voir sa figure pour deviner ce qu'il sera.

—Un beau garçon, pourtant, risqua encore Fanchette qui continuait de couvrir son ruban.

—Oui-da! trop beau garçon; un front sévère qui se plisse au moindre mot mal sonnante; des mains blanches; une moustache fine comme les messieurs de la ville; des yeux qui font quasiment peur...

—D'un beau bleu pourtant, hasarda la jeune fille.

—Il a déjà fait visite au curé d'abord, au maire ensuite, ce qui, par le temps qui court, est une maladresse; fallait commencer par le maire, car depuis la République, le curé ne passe plus en premier au village.

—Bah! il a fait comme bon lui semblait.

—N'empêche qu'il a eu tort; et puis

le garde champêtre qui espérait trinquer fraternellement avec lui, n'a eu qu'un salut pour toute aubaine; enfin les adjoints le trouvent poseur ce beau monsieur.

—Est-ce qu'il est Français? comment s'appelle-t-il?... Futès? Félix?

—M. Fidès; c'est sûr que ça n'est pas un nom ordinaire, comme les nôtres: Catine, Manescamp, Abitarte, Brégu, à la bonne heure c'est des noms, ça, mais Fidès!

—Cependant, observa assez judicieusement une plantureuse matrone, y n'aurait pas été nommé instituteur de par chez nous s'il n'était pas Français.

—Aussi est-il bien dûment né à Paris, seulement ses parents étaient des étrangers.

—Est-ce qu'il les a encore ses parents?

—On le dit orphelin.

—Qui va faire son ménage?

—La vieille Justine. Paraît qu'elle est grassement payée.

—Elle a de la chance c'te Justine, pour une femme qui n'est plus ingambe et qui n'avait pas d'ouvrage!

—Ben! c'est ce qu'il faut. L'instituteur ne pourrait pas prendre une jeunesse pour le servir, je pense! riposta la veuve Flamand.

—Paraît aussi que ce m'sieur Fidès est difficile, reprit la mieux informée des commères grâce aux confidences de "la dame" du maire.

—Comment ça, difficile?

—Il a froncé le sourcil en entrant dans la maison d'école; il a trouvé les salles mal balayées, les tableaux craquelés, les bancs boiteux...

—Ben! ça n'est pas un mal d'aimer la propreté! s'écria la petite Fanchette, qui décidément défendait le nouveau venu.

—Y doit se contenter de ce qui se contentait m'sieur Dindeau, ma mignonne; faut pas de "lusque" dans les écoles, et pour être nommé instituteur à Saint-Martin, m'sieur Fidès ne doit pas être riche.

—Té! le voilà! dit une des commères

## Le Crime de l'Aïeul

en baissant la voix ; quand on parle du loup...

Toutes se turent et braquèrent leurs regards curieux et impertinents sur celui qui venait.

Celui qui venait, un beau garçon, en effet, la Fanchette n'avait pas menti : il pouvait avoir de vingt-cinq à vingt-six ans et portait avec une noble désinvolture son modeste vêtement de drap léger et son chapeau de paille brune ; il était de haute taille, et la fierté royale de sa démarche semblait le grandir encore ; ses cheveux noirs et soyeux, coupés en brosse, dégageaient un front intelligent ; sa fine moustache ne dissimulait pas tout à fait une bouche d'un dessin énergique, au sourire rare ; le coupe du visage était belle, les yeux d'un bleu foncé, profonds comme la mer, souvent tristes, toujours pensifs, comme si cette admirable tête d'artiste plus que d'artisan, fût peuplée de pensées étrangères au commun des mortels.

Il supporta le feu des regards hostiles dirigés sur lui, avec une aisance magnifique, semblant à peine s'apercevoir qu'il était le point de mire d'une douzaine de femmes bavardes et sottes.

Le lundi suivant seulement l'école se rouvrait ; les petits garçons, qui avaient entendu le concert peu flatteur s'élevant de la bouche de leurs parents contre le nouveau venu, s'étaient unis en une sorte de ligue, dans le but d'effrayer et d'intimider le maître.

Accoutumés à la surveillance apathique de son prédécesseur, vieillard faible et maladif, puis déshabitués du travail par de longues vacances, ces gamins en voulaient à celui qui ramenait les études et la captivité des classes, se promettant ni plus ni moins de lasser M. Fidès et de le dégoûter de ses fonctions, afin qu'il donnât sa démission et quittât le pays, ce qui leur apporterait de nouveaux congés.

Le dimanche suivant, on fut très étonné au village, de voir, sur le coup de dix heures, M. Fidès s'acheminer tranquillement vers la pauvre église et

y entrer pour assister à l'office.

—Oh ! oh ! firent les adjoints qui fumaient sur le seuil de la mairie, on ne nous avait pas dit cela ! Un instituteur clérical ? voilà un monsieur qui ne fera pas de vieux os à Saint-Martin.

—Tiens ! tiens ! tiens ! murmuraient les femmes, coiffées de leurs plus beaux bonnets et se dirigeaient en groupe vers l'église, le maître qui va à la messe !

—Ça n'est pas ce qu'il fait de plus mal ! riposta la brune Fanchette parée cette fois du fameux ruban.

—Il y vient peut-être pour inspecter ses futurs élèves, grommela entre ses dents une grosse fermière. Du temps qui court on ne nous enverrait pas un instituteur clérical.

—Ou bien ses supérieurs ignorent ses habitudes, répliqua une autre.

—Il sera promptement dénoncé.

—Y n'a pas tant de respect humain que m'sieur Dindeau, qui ne mettait pas le pied à l'église par frayeur d'être dégoûté.

—Ce n'était pas un crâne comme celui-ci.

—Faudra voir dimanche prochain s'il osera faire comme aujourd'hui.

Puis les propos s'éteignirent au seuil du lieu saint et le service commença, troublé seulement par les rires des petits garçons que ne pouvait contenir le malheureux vicaire affligé de myopie et chargé de les surveiller.

Le curé, qui avait eu la première visite de l'instituteur, avait prié celui-ci qui était bon musicien, de rouvrir le petit harmonium fermé depuis longtemps ; aussi, au moment de l'élévation, M. Fidès quitta-t-il sa place pour s'asseoir à l'orgue.

Sevrés de musique depuis bien des mois, les fidèles relevèrent la tête, émerveillés des accords qui s'élevaient sous la vieille voûte grise.

Le musicien était savant en fait d'harmonie comme en beaucoup de choses, mais il s'adressait à un auditoire naïf et peu connaisseur, il joua de simples et douces choses qui allaient au cœur et élevaient l'âme à Dieu.

Il réussit pleinement : les hommes, tout à l'heure distraits et ennuyés, se sentaient émus ; les femmes essuyaient une larme du bout de leur mouchoir ; les enfants, ordinairement bruyants et inattentifs, se recueillaient soudain, pris d'une émotion étrange.

Quand au pauvre curé, sa ferveur redoublait ; le courage lui revenait pour conduire son oeuvre difficile parmi ses ingrats paroissiens ; dans la courte allocution qui suivit la messe, il sut trouver des paroles éloquentes pour faire appel à la piété de ses ouailles, et il toucha ces coeurs, naguère endurcis ou indifférents.

Au sortir de l'office, l'instituteur eut de nouveau à soutenir l'assaut des regards curieux ; mais la malveillance de la veille avait fait place à une certaine sympathie éclosée subitement en l'écoutant jouer de l'orgue.

Il fut salué par beaucoup ; quelques-uns vinrent lui tendre la main.

A quelques pas du porche, sur la place, se tenait un groupe composé d'une vieille femme enveloppée frileusement de sa mante de laine, d'une jeune fille rousse fort jolie, et d'un homme d'une trentaine d'années qui fumait sa pipe en dévisageant ceux qui sortaient de l'église.

Il n'avait pas été à la messe, lui, oh ! non ; ces mômeries étaient bonnes pour les imbéciles et les femmes, non pour les esprits forts comme lui.

Il parlait à Simonne sa jolie fiancée, et, voyant qu'elle ne lui répondait pas, il vit avec déplaisir qu'elle regardait le nouveau maître d'école avec une curiosité nullement déguisée.

—Si vous saviez, Trézon,, dit-elle à son promis, sans tenir compte de sa question, si vous saviez comme ce jeune homme a du talent ! vous n'allez pas à l'église, vous, Trézon, vous n'en pouvez donc juger ; eh bien ! il joue comme un ange, comme je n'ai jamais entendu jouer personne.

—Vraiment ? fit Trézon avec ironie.

—Et, poursuivit la jeune fille, suivant des yeux Fidès qui s'éloignait avec le curé dont il recevait les félici-

tations, il a un physique si agréable, un visage si beau, une tournure si noble !

Ah ! l'imprudente ! si elle avait su quelle tempête elle amassait sur la tête de celui dont elle chantait ainsi les louanges !

Un mauvais regard glissa sous la paupière bistrée du fermier Trézon et une haine subite s'alluma dans son âme contre Fidès.

—Allons, dit-il brusquement, Simonne, donnez le bras à votre tante qui grelotte au courant d'air ; mère Freluque, il vous faut rentrer au logis, vous prenez froid ici.

Simonne obéit machinalement, jeta un adieu distrait à son promis qui se mordit les lèvres avec rage, et tout en cheminant, son bras passé sous celui de la paysanne, continua à louer le jeune maître d'école.

—Toi, fit le fermier, montrant le poing à celui qu'il croyait son rival et qu'on apercevait au tournant du chemin, toi tu me le paieras !

Et, haranguant les gens demeurés à disserter sous le porche et sur la place :

—Vous voyez cet imbécile qui s'en va là-bas avec le curé ?...

Un sourd murmure accueillit le commencement de ce discours ; l'épithète sonnait faux, appliquée à l'homme qui venait de tenir toute l'église courbée sous le souffle de son inspiration.

—C'est un poseur, un orgueilleux qui veut vous imposer par des mines aristocratiques, reprit Trézon, sans s'inquiéter de cette désapprobation. Vous ne le connaissez pas encore, etc...

—Le connais-tu donc mieux que nous, toi Trézon ? cria une voix.

L'envieux eut un sourire méchant :

—Oui, mes amis, mieux que vous, et c'est pourquoi je veux vous prémunir contre ses menées.

—Que sais-tu de lui ? interrompit de nouveau celui qui avait parlé.

—Je sais ce que je sais ; en ma qualité d'adjoint je puis bien, je le pense, être mieux renseigné ; mais aujourd'hui

d'hui je ne veux rien vous apprendre. Qui vivra verra!

Là-dessus, il s'éloigna d'un air entendu, sans vouloir s'expliquer davantage et laissant deviner bien des choses cachées sous ses réticences.

Il se savait craint des habitants de Saint-Martin; ce n'était pas sans raison qu'il avait conquis cette influence sur ses concitoyens: il était le bras droit du maire, homme bon, mais faible et peu indulgent, qui laissait son premier adjoint mener tout à sa guise.

Et puis François Trézon était riche, ce qui, on ne l'ignore pas, donne un immense relief à celui qui possède déjà l'énergie et l'astuce.

Comme il rentrait chez lui, il aperçut quelques gamins jouant à saute-mouton sur la grand'route, sans souci de la bise et de la poussière; avisant l'aîné de la bande, un drôle à l'oeil éveillé, à la langue bien pendue, et l'attirant à l'écart:

—Dis donc, moutard, tu n'as plus beaucoup de bon temps à te donner maintenant puisque demain on reprend le travail.

—Hélas! fit l'enfant dans une pantomime éloquente.

—Sais-tu qui tu auras pour maître?

—Le m'sieur qui a joué de l'orgue tout à l'heure à la messe, que nous en avons été toute retournés.

—L'as-tu bien regardé?

—Mais oui, assez.

—Comment le trouves-tu, Pierrot?

—Très joli.

—Ce n'est pas cela que je te demande. Tu as dû remarquer qu'il ne fera pas bon regimber avec lui, pour suivit Trézon.

—Vous croyez? fit le gamin avec inquiétude.

—Je le sais; il sera très dur.

Pierrot fit claquer ses doigts.

—Ben! on n'en a pas peur; s'il nous ennuie, c'est lui qu'en verra de belles.

—Vraiment? fit Trézon en souriant. Et s'il te frappe?

Pierrot redressa sa petite taille:

—Il ne me touchera pas.

—Qu'en sais-tu?

—Est-ce qu'il est si méchant que cela? demanda l'écolier anxieux.

—Mais oui.

—Oh! alors, fit Pierrot en serrant ses lèvres rouges.

—Quoi, alors? que feras-tu?

—On lui combinera un chahut pour son entrée.

—Un chahut? Comment t'y prendras-tu?

—Je sais, ça suffit, dit le gamin d'un air entendu. Nous ne sommes pas déjà si contents de voir arriver le maître; si, comme vous le dites, il n'est pas commode, nous allons lui préparer une réception, je ne vous dis que ça!

Trézon riait toujours, encourageant le garnement.

—Tiens, dit-il, tu m'amuses, voilà vingt sous pour acheter du sucre d'orge à la foire.

Et il glissa une pièce blanche dans les doigts bruns du garçonnet ébloui de cette générosité. Puis il s'éloigna encore en se frottant les mains.

—Ah! ah! ricana-t-il, monsieur Fidès qui veut poser pour l'homme distingué, va savoir ce qu'il y a dans ces petites têtes de paysan!

## II

Le lendemain, qui était le premier lundi du mois, M. Fidès entra dans la salle où l'attendaient ses élèves.

Il ne vit pas ou feignit de ne pas voir les regards d'intelligence que se jetaient les enfants, et les sourires railleurs qu'ils dissimulaient mal.

Il leur adressa quelques paroles sobres, mais sincères par lesquelles il leur fit entendre qu'il châtierait ferme si on le mécontentait, mais qu'il se montrerait un maître indulgent et bon pour eux qui seraient dociles et appliqués. Il recommanda l'exactitude, l'attention, la politesse et la propreté.

Les enfants le regardaient de tous leurs yeux; ils le virent doux et calme et se figurèrent qu'ils allaient avoir une seconde édition de M. Dindeau; aussi,

dès que la leçon commença, Pierrot donna-t-il le signal du tumulte... Les petits vauriens se mirent à parler, à crier, à siffler, bref à faire un vacarme épouvantable; seuls, quelques enfants timides ou meilleurs demeurèrent silencieux, attendant avec effroi le résultat de cette équipée.

Bientôt le tapage cessa comme par enchantement; les jeunes indisciplinés, confus, baissèrent la tête; ils avaient vu leur nouveau maître debout sur l'estrade, les bras croisés, pareil à une statue de granit, les contempler de son grand oeil bleu, froid et méprisant, sans faire un geste, sans dire une parole pour imposer silence.

Il savait que la révolte tomberait d'elle-même, et que tenter de l'éteindre ne ferait que l'exciter.

Lorsque le calme se fut rétabli dans la salle Fidès, éleva sa belle voix grave, où ne sonnait pas de colère, seulement un grand dédain :

—Lequel d'entre vous a provoqué cet acte de rébellion? demanda-t-il.

Personne ne répondit, mais Pierrot se sentit rougir.

—Lequel d'entre vous? répéta le maître dont le regard pesait de toute sa force sur le malheureux Pierrot. Je sais qu'il y en a un plus coupable que les autres; qu'il se dénonce lui-même...

Il ajouta avec un sourire glacé :

—A moins qu'il ne soit un lâche!

Pierrot bondit sous cette parole qui le cingla comme un coup de fouet.

—C'est moi, monsieur! cria-t-il, le front pourpre.

—Ah!... Le maître l'enveloppa d'un coup d'oeil inexprimable, puis il reprit :

—Venez ici, en montrant du doigt la place que devait prendre le petit frondeur au bas de l'estrade.

—Non! riposta résolûment Pierrot, qui n'était pas au bout de sa rébellion.

—Non??

Le maître descendit de la chaire et marcha droit à l'enfant qu'il saisit par le bras, sans lui faire de mal, mais avec une vigueur telle que le gamin dut s'exécuter bon gré mal gré.

Le maître n'eut qu'à appuyer sur son épaule sa main fine, mais ferme comme l'acier, pour le faire agenouiller sur le sol.

Un instant le professeur et l'écolier s'entre-regardèrent, et de leur prunelle jaillit un double éclair se heurtant durement.

Ce fut l'enfant qui baissa les yeux, il était mâté; il avait lu dans ceux du maître qu'il ne serait jamais le plus fort.

Quant aux autres, ils étaient tous rentrés dans l'ordre, sages comme des moutons.

Fidès comprit qu'ils étaient désormais soumis; il jugea inutile de punir davantage et, après quelques phrases bien touchées pour faire comprendre aux élèves la folie de leur conduite, il pardonna.

De ce jour, l'école ne lui donna plus que satisfaction et douceur; les enfants s'attachèrent rapidement à ce maître juste qui les dominait de toute sa distinction, de toute sa science, de toute sa volonté.

De son côté, les voyant appliqués et obéissants, Fidès se les attacha davantage encore en rendant ses leçons plus attrayantes, en les entremêlant de récits intéressants.

Bientôt tous les parents furent ravis à leur tour; leurs gars leurs revenaient respectueux, dociles, travailleurs; les vêtements n'étaient plus en guenilles; les batailles devenaient plus rares, les écoliers n'arrivaient plus avec des yeux pochés ou des membres foulés.

Le maître s'occupa davantage de ceux qui marquaient plus de dispositions pour l'étude, et il s'installa des cours supplémentaires où les élèves désireux d'étendre leur science, devenaient assidus.

Enfin, se moquant des règlements de la préfecture et des châtimens qui pouvaient l'atteindre, il ne se contentait pas d'enseigner aux écoliers les sciences utiles, la morale et la bienséance: il y joignit les principes religieux qu'on ne peut plus rencontrer de

nos jours dans les écoles communales; il élevait ces jeunes âmes par de courtes, mais saines conférences, que les plus étourdis même écoutaient avidement.

Aussi le bon curé constatait-il avec joie que son troupeau se trouvait chaque dimanche plus nombreux aux offices, les enfants y entraînant leurs parents; les garçons s'y tenaient bien et les fillettes, se piquant d'honneur, les imitèrent.

Néanmoins la bonne influence de Fidès ne pouvait s'étendre partout: il y avait à Saint-Martin un noyau de jeunes gens et de jeunes filles à la conduite dissipée, aux propos lestes, aux principes faciles, et ceux-ci raillaient à qui mieux mieux le maître d'école.

Une cabale se monta même contre lui deux mois environ après son installation au village.

L'adjoint Trézon fit savoir aux autorités que le nouveau précepteur ne remplissait pas les conditions requises, et qu'il ramenait adroitement le pays aux superstitions de l'ancien régime, qui est celui des prêtres et de la tyrannie; il allait à l'église et invitait ses élèves à s'y rendre.

Bref, Trézon put croire un moment sa vengeance accomplie et avoir humilié celui qu'il croyait son rival; il n'en fut rien: les inspecteurs apprirent de la bouche des parents que Fidès remplissait avec une rare conscience ses devoirs de maître d'école; les élèves, examinés tour à tour, se trouvèrent en si bonne voie d'instruction, leurs cahiers si bien tenus, le programme si bien suivi, que le renvoi de l'instituteur devint impossible.

Quant à Fidès, il manifesta la plus stoïque indifférence pour les petites méchancetés et les jalousies mesquines qui s'élevaient contre lui; il avait pour lui sa conscience, ses élèves et leurs parents; il n'en demandait pas plus et menait sa petite vie paisible et solitaire.

La vieille Justine le servait sans bruit et sans bavardages.

Fidès, souvent taciturne et silen-

cieux, ne frayait intimement avec personne et refusait toute invitation, ce qui le faisait passer pour un peu fier.

—Mais, ajoutaient les paysans en hochant la tête, c'est un monsieur, nous n'y pouvons rien, ce n'est pas sa faute.

Sa seule récréation consistait en quelques promenades qu'il faisait dans la campagne à travers la neige et le vent glacé pendant l'hiver sous les ombrages touffus et dans les sentiers fleuris en été; puis, quelques heures de musique chaque soir, enfermé dans sa chambre, tandis que, en bas, dans la petite cuisine, la vieille Justine secouait la tête et marmottait en égrenant son chapelet:

—Cet amusement pour une jeunesse comme lui!... au lieu d'aller boire un coup et rire un brin chez les Benoit qui ne demandent pas mieux que de le recevoir, ou même de faire la partie chez m'sieu le curé qui l'a en grande estime!... Les autres ont raison quand ils disent que mon maître est un sauvage et un monsieur; ce qui les amuse ne l'amuse pas, lui. Et puis, on ne sait rien de lui; y n'a ni parents, ni famille, ni amis. Enfin, j'ai pas à m'occuper de ses affaires! C'est un bon jeune homme qui ne chicane ni sur le gage, ni sur la nourriture, ni sur l'ouvrage; je ne souhaite qu'une chose, c'est qu'y reste longtemps ici.

### III

Parmi ses plus jeunes élèves il en était un particulièrement attaché à Fidès, mais attaché d'une fidélité de chien, de caniche, et cela non sans raison.

Il se nommait Claude Lutrain et avait passé longtemps pour imbécile.

Le dernier de cinq enfants, fils d'une mère aigrie par le malheur et d'un père abruti par l'alcool, Claude ne connaissait pas d'autres caresses que les tapes énergiques de la femme Lutrain et les railleries de ses frères.

Aussi, à sa timidité naturelle s'était

jointe une crainte permanente de tout ce qui vivait; crainte qu'augmentaient encore les brutalités de ses camarades de classe, car la mère Lutrain, pour débarrasser sa maison, envoyait à l'école ses deux derniers enfants, tandis que deux travaillaient déjà aux champs et que l'aîné faisait son service militaire.

Aussi, hébété par les mauvais traitements, le pauvre enfant semblait en effet à peu près idiot; il ne parlait pas; ses grands yeux clairs étaient constamment remplis d'un vague effroi; son corps malingre et délicat ne se développait pas; enfin on n'avait pu encore lui apprendre à lire et à écrire, et cependant il marchait sur ses onze ans.

Fidès prit à tâche de relever ce pauvre être méprisé et bafoué; il regarda au fond de ses yeux limpides et y lut l'honnêteté et la candeur; par la douceur il l'attira à lui, et la première fois qu'il l'embrassa l'enfant pleura de joie.

Alors, avec une impatience infinie, le maître apprit à l'innocent les éléments du langage français, car il parlait à parlait à peine le patois du pays, puis ses lettres et surtout le catéchisme, dont le pauvre Claude ignorait les premières notions.

Enfin le maître avait parlé aux parents de Claude, et très sérieusement; il avait fait admettre le père comme ouvrier dans une usine proche de Saint-Martin, et comme les journées étaient bonnes et que Lutrain ne voulait pas perdre sa place en buvant comme jadis, il se corrigeait forcément du vice qui le rendait auparavant brutal et paresseux.

Fidès obtint également, de la mère qu'elle traitât son dernier né avec douceur, lui promettant de rendre l'enfant apte à se tirer d'affaire après la première communion, si on ne l'abêtissait plus par de mauvais traitements.

Aussi rien n'égalait la reconnaissance, l'adoration que vouait l'innocent à son maître; il se fût jeté au feu pour lui et il souffrait de ne pouvoir lui témoigner ses sentiments.

Quant aux jeunes filles de Saint-Martin elles admiraient beaucoup "ce monsieur" qu'elles sentaient si fort au-dessus d'elles, et c'était peut-être justement son indifférence absolue pour toutes, qui excitait leur intérêt; il est à croire que si Fidès se fût occupé d'elles, et ne se fût pas borné à la politesse correcte, mais froide, dont il usait envers les femmes, elles ne lui eussent plus accordé aucune attention, car on sait que le sexe faible s'attache en général à ceux qui le dédaignent.

Parmi elles se trouvait Fanchette, la jolie Fanchette; mais Fanchette était bonne, elle n'en voulait pas à l'austère maître d'école parce qu'il ignorait qu'elle eût les yeux bien fendus et les dents éblouissantes.

Quant à Simone, la beauté du village, la promise du fermier Trézon, depuis quelque temps elle demeurait bien tiède devant les protestations de son futur. Simone admirait aussi l'organiste de Saint-Martin, ainsi que l'appelait ironiquement Trézon; mais comme elle n'avait pas le cœur aussi généreux que sa camarade Fanchette, il en résultait qu'elle souhaitait beaucoup de mal au coupable qui ne s'en doutait guère; il est des choses que les femmes ne pardonnent pas: Simone s'offensait de ce que sa beauté passât inaperçue à la maison d'école.

Aussi finit-elle par se rencontrer dans une même haine avec le fermier Trézon.

Pauvre Fidès! il n'avait pas idée des nuages menaçants qui s'amoncelaient sur sa belle tête hautaine et pensive.

Ses journées passaient rapidement, occupées par les classes d'abord, puis par les cours supplémentaires et par quelques services rendus au curé. Le reste du temps lui appartenait: s'il faisait beau, il aimait à parcourir la campagne, recherchant de préférence les lieux solitaires et se riant du danger. On l'avait vu traverser une vaste prairie où paissait un troupeau gardé par un taureau furieux que nul n'osait approcher; Fidès avait bravé l'animal comme il bravait bien d'autres choses.



Près du village coulait une petite rivière perfide dont les remous dangereux avaient causé déjà plus d'un accident; un jour que quelques gamins imprudents s'y baignaient non loin du moulin, on entendit des cris d'angoisses et de terreur: l'un d'eux perdait pied et était entraîné avec une rapidité folle, l'instituteur qui passait par là, n'hésita pas une seconde, se dépouilla de sa veste et se jeta à l'eau; il eut grand-peine à lutter contre le courant et à saisir l'enfant aux cheveux, mais il put regagner le bord et, aux applaudissements de tous ceux qui regardaient ce drame avec épouvante, il rendit le gamin téméraire à sa mère qui pleurait de joie en lui embrassant les mains.

Il était doux et bon surtout avec tout ce qui est faible et malheureux, avec les animaux même qu'il ne maltraitait jamais.

Comme il n'était pas riche et ne pouvait donner selon le désir de son cœur généreux, il faisait la charité d'une autre manière; on le vit maintes fois faire une course, retourner un champ, rentrer les foins par un jour d'orage, afin d'éviter ce travail à un vieillard débile ou misérable.

Il visitait les malades, et rien ne le rebutait, ni les épidémies les plus terribles, ni les agonies déchirantes, et il savait toujours, d'un mot consolant, d'une parole pieuse, relever les courageux et soumettre les plus désolés à la volonté d'en haut.

Un jour, en traversant un bois, il vit plusieurs enfants d'un village voisin maltraiter une pauvre femme et lui jeter des pierres.

Cette vieille femme, surnommée la Maraude, vivait à Saint-Martin dans une misérable hutte qui lui appartenait; on lui faisait l'aumône et on lui payait chichement quelques pots d'un onguent qu'elle composait pour guérir des plaies ou des brûlures; quand on avait besoin d'elle, on s'humanisait avec la Maraude; en temps ordinaire on la méprisait et on l'appelait sorcière.

Disperser les enfants avec quelques coups de canne bien appliqués et emmener la vieille vagabonde hors de leurs atteintes après l'avoir remise de sa frayeur, fut un jeu pour Fidès; mais ce fut une reconnaissance de plus qu'il s'acquittait, et de ce jour il put compter sur la fidélité absolue de la Maraude comme sur celle de beaucoup d'autres.

Et malgré cela, souvent, Fidès demeurait des heures à rêver, seul ou avec son violon, soupirant, les yeux tournés vers le nord... Que regrettait-il?

Peut-être Paris et la vie d'artiste qu'il eût dû mener? peut-être autre chose. Mais nul ne le savait.

#### IV

Au bout de quelques mois de son séjour à Saint-Martin, on vit cependant ce sauvage d'instituteur fréquenter un voisin.

Ce voisin se nommait M. Marquand; il habitait, non loin de la maison d'école, une demeure modeste, assez vaste pourtant pour contenir une nichée de jeunes filles et de fillettes.

Cet excellent M. Marquand possédait, outre cet immeuble, quelques arpents de terre, environ cinq mille francs de rente et une quantité de nièces.

Demeuré seul survivant de plusieurs frères et sœurs, il avait recueilli successivement les orphelins, d'abord deux, puis une; enfin six d'un coup, ce qui portait à neuf le nombre de filles adoptives qui remplissaient la maison d'un bon célibataire.

L'aînée, Marthe, par bonheur avait dix-neuf ans et beaucoup de bon sens; elle pouvait s'occuper de l'éducation des plus jeunes, tandis que sa sœur Stépha, de dix-huit mois moins âgée, trouvait moyen de fabriquer de ses doigts de fée les robes et les chapeaux des fillettes.

Tout ce petit monde obéissait comme

par enchantement (même Odette, la riieuse, la plus folle de toutes) et rempissait de gaité l'enclos voisin du jardin de Fidès.

Elles étaient bien élevées, pieuses, aimant le travail et l'ordre.

On n'a jamais compris, même, par quel miracle Marthe, la sainte fille, trouvait moyen, avec de grossières étoffes, de confectionner des vêtements pour les pauvres d'alentour, tout en surveillant les études des petites.

Quant à l'oncle Auguste il était bien récompensé de ses peines; je vous demande où il aurait trouvé un bonheur plus doux que celui qu'il éprouvait en faisant sauter sur ses genoux les bambines, à voir son gros cou puissant entouré de petits bras caressants, à écouter le soir le babil d'Odette et des autres en mangeant sa soupe, ou les chansons de Jeanne qui avait une jolie voix, tandis qu'il fumait sa pipe au coin du feu ou au clair de lune selon la saison?

M. le curé citait ces enfants comme des modèles de bon ton et de bonne conduite, et l'oncle se frottait les mains en contemplant son petit troupeau s'ébattant sur la terrasse aux heures de récréation.

Et puis Marthe et Stépha tenaient si bien sa maison! Une seule servante suffisait pour tout ce monde et cependant elle n'était pas surchargée d'ouvrage: les grandes habillaient les petites; les moyennes faisaient les lits et mettaient le dortoir en ordre; Angèle, le numéro 3, n'avait pas sa pareille pour confectionner un hâchis délicieux avec les restes de la veille, ou l'entremets du dimanche et des jours de fête; l'économie la plus sage présidait à la cuisine comme à la toilette, et si la table était frugale, du moins était-elle saine, les joues roses de ces demoiselles en faisaient foi; si l'on ne connaissait pas les notes des couturières, du moins toutes les nièces de M. Marquand étaient-elles mises avec un goût irréprochable que cherchaient vainement à copier les élégantes de Saint-Martin.

Cette famille était sympathique au maître d'école; M. Marquand avait

fait les premières avances, et Fidès, touché de la franche cordialité de cet intérieur simple, mais charmant, y faisait quelques apparitions qui rompaient la monotonie de sa vie, mais n'étaient pas assez fréquentes pour être remarquées.

Marthe n'était pas jolie, elle n'avait qu'une grâce modeste qui ne frappait pas au premier abord; sa cadette, en revanche, l'était pour deux et M. l'instituteur pouvait bien ne pas avoir toujours les yeux dans sa poche. Néanmoins il s'occupait également de toutes les nièces de son vieil ami, il causait avec les grandes et jouait parfois avec les petites sans le moindre embarras.

Peut-être était-il rebelle à toute affection, ou bien quelque chagrin d'amour avait-il fermé à jamais son coeur avant d'arriver à Saint-Martin.

Il ne s'apercevait pas que Marthe devenait plus rose en le voyant arriver, et que l'aiguille tremblait dans ses doigts un peu abîmés par le travail quand il lui adressait la parole.

Afin de débarrasser un peu la jeune fille de sa lourde tâche d'institutrice, il venait à titre d'ami, deux fois par semaine, faire après l'école un cours aux fillettes dont l'éducation n'était pas complète.

— Cela me repose de mes gamins, disait-il à M. Marquand qui se faisait scrupule de laisser le jeune homme se fatiguer encore sans recevoir de rétribution.

Et quelquefois il acceptait à dîner pour apaiser la délicatesse de "l'oncle Auguste".

Ces jours-là il y avait des extras: d'abord un plat sucré fait par Angèle; puis du café et un petit verre de liqueur, et enfin M. Fidès apportait son violon et tenait sous le charme son jeune auditoire, tandis que M. Marquand applaudissait à outrance et que Marthe, la pauvrete, remuée jusqu'au fond de l'âme, essayait une larme après l'adagio divinement modulé.

Lorsque la chaleur l'exigeait, on laissait ouvertes les fenêtres du petit salon, et alors, aux accents qui s'éle-

vaient dans l'air sonore du soir, les curieux ou les amateurs de musique s'arrêtaient devant la grille de bois peint, écoutant eux aussi et murmurant :

—Ce diable de maître d'école, qu'est-ce qu'il a donc dans le corps? Ce n'est pas un être naturel; il ferait pleurer le marbre.

Avec sa rondeur habituelle, Marquand avait raconté à l'instituteur toute sa simple vie, mais il n'avait pas reçu confiance pour confiance, et l'oncle Auguste qui était discret n'avait pas interrogé le jeune homme.

Un jour seulement, il ne put s'empêcher de lui adresser cette question :

—Pourquoi donc, monsieur Fidès, avec un talent comme le vôtre, être venu vous enterrer dans un village comme Saint-Martin pour enseigner la grammaire et la géographie à de turbulents écoliers, au lieu de cultiver la musique et devenir un grand artiste?

Marthe qui avait la tête levée pour entendre la réponse et dont les doux yeux examinaient attentivement Fidès, vit une ombre rapide assombrir ce beau visage sévère et ce fut d'une voix un peu altérée qu'il répondit :

—Cela vous étonne? en effet. Je devais, vers l'âge de douze ans, être destiné à la musique et recevoir les leçons d'un grand maître à Paris; mais un nouveau malheur me frappa; j'étais orphelin, n'ayant pour soutien que mon aïeul; il me fut enlevé à ce moment d'une manière tragique, et je fus recueilli avec ma soeur Gemma par de braves gens qui ne s'inquiétèrent pas de mes penchants d'artiste, et qui, d'ailleurs, n'avaient pas les moyens de les développer.

—Ah! vous aviez une soeur? demanda doucement Marthe.

—Oui, soupira Fidès, dont la tristesse redoubla. Gemma était aveugle et délicate; elle mourut un an après mon grand-père.

Puis il se tut.

Les petites filles vinrent se grouper sympathiquement autour de leur grand ami qui avait été si malheureux; les plus jeunes lui tendirent leur bec rose

et Marthe l'enveloppa d'un regard plus affectueux. Ce fut tout ce qu'elle sut jamais du jeune maître d'école.

V

—Qu'est-ce qui vous rend donc si dissipés aujourd'hui, mes pauvres enfants? disait un matin de juin l'instituteur aux écoliers dont le rire était bien près des lèvres et dont les petits pieds battaient malgré eux une marche triomphale.

Les gamins s'expliquèrent: ils ne craignaient pas de raconter à leur maître aimé leurs joies ou leurs chagrins.

En venant à l'école ce matin-là, ils avaient aperçu de loin les fenêtres du château de Folnard: elles étaient ouvertes au soleil, on les ornait de rideaux, et enfin on avait rencontré Mathieu le piqueur qui leur avait crié gaiement :

—Eh! chenapans! qu'est-ce qui va être contents? Mme la vicomtesse sera ici dans trois jours?

Et ils avaient jeté leurs casquettes en l'air en signe d'allégresse.

—Qu'est-ce que Mme la vicomtesse? demanda le maître d'école en souriant de leur joie.

Les écoliers s'entre-regardèrent avec stupeur: eh! quoi! le maître qui savait tant de choses, ignorait que la vicomtesse était la châtelaine bien-aimée de Saint-Martin?...

Elle est si bonne et si belle; on la regarde rien que pour le plaisir de voir du joli; et ça sent si bon autour d'elle dans ses vêtements de soie et de dentelle! sa voix est si douce! ah! les pauvres de la commune la connaissent bien; et les enfants donc, dont elle bourre les poches de pralines et de joujoux! les gâteaux vont pleuvoir dans les mains des écoliers, et les pièces blanches dans les chaumières.

Fidès modéra leur enthousiasme, car il fallait composer, ce jour-là, et la classe commença.

Le dimanche suivant, tandis que le

vieux prêtre entonnait le "Kyrie", beaucoup de têtes se retournèrent, car, à l'entrée de l'église, un froufrou soyeux se faisait entendre.

C'est Mme la vicomtesse, se murmuraient les gamins l'un et l'autre.

Fidès leva les yeux de dessus le petit orgue sur lequel ses mains savantes se promenaient : il vit prendre place dans le banc des Folnard demeuré vide jusqu'à ce jour, une jeune femme d'une admirable beauté, blonde d'un blond doré, un peu cuivré, avec de grands yeux de velours noirs scintillant sous le tulle blanc de la voilette qui ne pouvait cacher un teint d'une fraîcheur éblouissante quoique faiblement rosé. Le costume de foulard mauve moucheté de noir, sortait des mains du meilleur faiseur ; un bracelet orné d'un unique diamant cerclait au poignet le gant de peau qui moulait un bras irréprochable ; un très léger parfum de violette l'accompagnait, et le livre de cuir travaillé qu'elle tenait portait l'écusson des Folnard.

La vicomtesse était escortée d'un vieillard à cheveux blancs qui avait grand air, et d'une dame d'un âge mûr, à la figure affable.

En entendant la mélodie un peu fantaisiste mais ravissante d'expression qui s'élevait de ce coin de l'église, la jeune femme releva la tête avec surprise, se demandant sans doute qui jouait ainsi dans ce pauvre village où n'abondaient généralement pas les artistes ; puis elle baissa de nouveau les yeux et pria.

Quelques jours après, le bon M. Marquand étant venu faire un tour de jardin chez le maître d'école, lui dit à brûle-pourpoint et sans malice aucune :

— Les oreilles ne vous ont pas tinté, avant-hier, mon cher Fidès ?

— Non, pourquoi ?

— On m'a parlé de vous.

— Qui cela ? demanda Fidès, distrait.

— Une jolie femme.

— Que je connais ?

— Pas encore, mais elle a grande envie de faire votre connaissance.

— Elle est de Saint-Martin ?

— Non, mais elle s'y trouve en villégiature pour l'été et l'automne.

Fidès leva les sourcils d'un air interrogateur ; il était à cent lieues de penser à la châtelaine de Fornard.

— Et la vicomtesse donc ?... cria Marquand.

— Mais, elle ne m'a jamais vu.

— A peine ; seulement elle vous a entendu jouer de l'orgue dimanche dernier, et comme je lui ai raconté que vous êtes encore meilleur violoniste qu'organiste, et qu'elle est passionnée pour la musique, vous l'intéressez.

— Ah ! fit simplement l'instituteur.

— Savez-vous qu'elle a grande envie de vous entendre autrement qu'à l'église ? Or ce que femme veut, vous savez !... il faudra que je vous présente à Folaard.

— Moi ?... fit le maître d'école en reculant d'un pas.

— Bon ! voilà mon sauvage qui prend déjà la mouche. Fuyez-vous donc la société tant que cela ? on ne vous mangera pas, à Folaard, mon enfant. M. et Mme de Folaard sont les gens les plus aimables que je connaisse ; et pas plus fiers !... la preuve c'est qu'ils m'accueillent en me traitant comme si j'étais de leur rang. Bref, on raffole de vous, on veut vous voir.

— Curiosité de désœuvrés, murmura sourdement Fidès ; j'ai déjà connu cela, les femmes sont toutes ainsi. Qu'irais-je faire là-bas ?

— Je vous ai annoncé ; n'allez pas me faire faux-bond au moins ! s'écria le brave Marquand déjà inquiet. Je vous le répète, cette jeune veuve est charmante...

— Madame la vicomtesse est veuve ?

— Je crois qu'elle a été mariée six mois, pas plus, à un imbécile qui a bien fait de s'en aller pour son bonheur. Allons, accompagnez-moi à Folaard mercredi prochain ; j'ai fait votre éloge au château, et, sans vous flatter, ce n'est pas votre prédécesseur le vieux père Dindeau que l'on aurait invité ainsi, quoiqu'il n'y ait chez les Folaard aucun de ces préjugés de caste, de cette morgue que l'on rencontre si

souvent chez les gens de grande naissance. D'ailleurs, on vous a trouvé distingué, et l'on a eu raison, car vous avez l'air d'un gentleman, mon cher, et pour vous juger ça, les femmes ont un flair!...

Malgré les prières de son ami, Fidès ne parut pas à Folnard, et il eût risqué de ne jamais apercevoir ailleurs qu'à l'église le joli profil de la veuve, si deux incidents ne les eussent rapprochés forcément.

Un après-midi de jeudi que Fidès donnait une leçon de calcul au numéro 6 des misses Marquand, une petite charrette anglaise s'arrêta devant la maison, et l'on entendit bientôt une demi-douzaine de voix joyeuses s'écrier :

—Bonjour, madame, ah! la bonne surprise!...

Puis un bruit de baisers sur des joues fraîches, et l'élève de Fidès se leva d'un bon, sans respect pour le problème commencé et s'écria :

—Madame de Folnard!

Une interruption soudaine troubla la séance.

—Monsieur Fidès, assez d'arithmétique pour aujourd'hui! Voici Mme la vicomtesse. Allons, Thérèse, ôte vite ton tablier.

Le maître d'école se leva, un peu agacé, et salua avec son aisance de gentilhomme un peu fière, tandis que la châtelaine arrêta sur lui son regard velouté, légèrement surpris.

On s'assit en cercle sur la terrasse pendant que Marthe disposait des verres de sirop et que la vicomtesse ouvrait les trésors de son élégant panier, aux yeux ravis des fillettes.

—Voilà des gants de peau pour Marthe; vous gantez le 6½, Marthe, n'est-ce pas? Un nécessaire de travail, dernier genre, pour Stépha. Une robe pour Odette. Toujours un brin vaniteuse, Odette, n'est-ce pas? prends garde, petite, tu sais qu'à trop se regarder au miroir on finit par y apercevoir le diable. Une boîte à couleurs pour Angèle. Fais-tu des progrès, mignonne? Claire, devines-tu pour qui ces jolis volu-

mes?... Ne les dévore pas trop vite. Et cette broche de perles... n'est-ce pas Sophie qui a perdu la sienne l'an passé?... Marie et Jeanne, vos yeux brillent; c'est donc que vous avez aperçu les poupées qui vous sont destinées... si la petite Lily est toujours gourmande, voilà une quantité de bonbons pour elle; mais gare aux indigestions!... Enfin je n'ai pas oublié une pipe neuve pour l'oncle Auguste... et un châle pour la vieille Catherine. A présent la corbeille est vide. Qui est-ce qui m'en débarrassera?

Fidès ne pouvait s'empêcher de sourire à la vue de la joie naïve des enfants et même de celle de la distributrice; elle était si jolie la vicomtesse dans sa robe de demi-deuil, avec sa figure presque mutine et son rire de cristal!

En s'éloignant elle invita l'instituteur à venir visiter Folnard.

—Je sais que vous êtes un savant, monsieur Fidès, ajouta-t-elle; il y a à la maison des collections qui ne demandent qu'à être admirées et que mon beau-père aime à montrer. Quant à moi, je préfère cent fois la musique et je serai enchantée de goûter votre talent mieux que dans notre église.

Fidès déclina l'offre faite cependant si gracieusement, alléguant ses nombreuses occupations, les cours supplémentaires et quelques services à rendre à M. le curé. Il n'en remerciait pas moins la châtelaine de l'honneur qu'elle lui faisait, mais il ne savait trouver le temps d'y répondre.

L'instituteur reçut une verte semonce de son vieil ami Marquand après le départ de la vicomtesse. Comment? une occasion magnifique se présentait de rompre la monotonie de sa vie ingrate, de prendre un peu de distraction, et lui, un jeune homme de vingt-sept ans à peine, il refusait, et qui plus est il refusait à la plus charmante femme?

Fidès se laissa gronder en souriant, mais il ne vit pas la joie qui éclatait sur le visage de Marthe. Pauvre Mar-

the! elle ne savait pas la tristesse des jours qui allaient suivre!

VI

Un matin que Fidès enseignait les racines cubiques aux aînés de ses élèves, un certain mouvement se produisit dans la petite cour attenante à l'école; un des enfants prononça le mot d'accident et l'instituteur se précipita au dehors.

En effet, un attroupement s'était formé autour d'une petite charrette anglaise dont une des roues gisait par terre, tandis que le groom de Foinard maintenait le cheval et que deux femmes soutenaient la vicomtesse.

Celle-ci n'était ni blessée ni évanouie, l'accident n'était pas grave, mais elle avait eu peur et son visage demeurait d'une pâleur effrayante.

On la fit entrer dans le petit parloir de Fidès, et le jeune homme lui fit boire un cordial énergique qui ramena un peu de sang aux joues et aux lèvres.

Elle rassura bientôt tout le monde et se mit à raconter fort spirituellement comment son cheval effrayé par un linge blanc flottant à une porte, avait fait un écart qui avait déterminé une violente secousse et brisé une roue.

Il fallut ensuite songer à rentrer au château. Mme de Foinard désira faire la course à pied pour se remettre complètement; mais les femmes qui l'entouraient étaient obligées de retourner au logis où leurs bébés les réclamaient à grands cris, et où il fallait tremper la soupe "de leurs hommes."

M. Marquand et les aînées de ses nièces étaient à la ville ce matin-là; force fut donc au maître d'école d'offrir à Mme de Foinard l'appui de son bras pour l'aider à gravir la petite côte qui menait au château.

Il laissa ses grands élèves achever docilement leurs devoirs, et partit avec la jeune femme, un peu troublé et intimidé en sentant s'appuyer sur la manche de son habit une petite main

encore tremblante.

Le trajet se fit d'abord en silence, puis la marche et le grand air ranimant d'avantage la châtelaine, elle recouvra son entrain et se mit à causer avec un brio charmant.

Elle remercia l'instituteur d'avoir bien voulu l'accompagner, et le supplia de ne la point abandonner au seuil même du château, car elle voulait profiter de l'occasion pour le présenter à ses beaux-parents.

Cette fois Fidès ne put se dérober à l'invitation; tout le long du chemin il écoutait cette voix jeune et vibrante qui résonnait jusqu'au fond de lui-même et semblait réveiller en lui de lointains souvenirs.

Mais lesquels, puisque Fidès n'avait jamais vu Mme de Foinard, comment de venir de venir à Saint-Marcel?

Les châtelains étaient deux beaux vieillards, très affables comme l'avait dit Marquand; ils se montrèrent si accueillants et sollicitèrent avec tant de grâce les visites de Fidès que celui-ci ne put moins faire que de reparaitre au château.

Ce fut d'abord un peu à contre-cœur, comme s'il eût prévu que cette faiblesse lui deviendrait fatale un jour, puis avec plaisir, enfin avec bonheur.

Un mois plus tard il avait son couvert mis à Foinard tous les jeudis et les dimanches, et comme il apportait avec lui son violon, les soirées se prolongeaient, car au château on adorait la musique.

D'ailleurs il jouait là mieux que partout, peut-être excité malgré lui par le luxe artistique qui l'entourait, et il avait tous les instincts raffinés de l'artiste, peut-être aussi par la présence si dans le petit salon ovale les jours de d'auditeurs qui le comprenaient.

Que d'heures délicieuses il passa ain-pluie, sur la terrasse aux orchidées pendant les belles nuits d'été! La vicomtesse était bonne pianiste et possédait une voix souple et mélodieuse. Son beau-père et sa belle-mère raffolaient de la musique; quant à Fidès,

sans avoir jamais pu cultiver son talent latent, il savait redire de très simples choses avec une expression infinie, ce qui faisait dire à ses auditeurs enthousiasmés :

— Quel artiste vous seriez si vous aviez travaillé !...

A quoi Fidès ne répondait rien, mais ces soirs-là en s'en allant à travers le clair de lune qui mettait des traînées blanches sur les pelouses sombres, il baissait la tête et ne chantait pas.

Peut-être un regret plus vif le mordait-il alors au coeur ?

Parfois aussi les Folnard entreprenaient une longue promenade avec les Marquand, et Fidès était de la partie, car on tenait à lui faire connaître les beautés du pays, lui qui était encore étranger aux environs.

Alors Marthe, la pauvre, emportait du bonheur pour tout le lendemain, si le jeune homme lui avait souri ; mais le plus souvent elle s'apercevait fort bien que son regard s'arrêtait sans cesse et avec une grande douceur sur la vicomtesse.

— Ce n'est pas étonnant, pensait l'humble fille, je suis laide, je n'ai pas d'esprit, je n'ai pas fréquenté le monde, tandis que Mme de Folnard a tout pour elle ; je l'admire : comment lui ne l'admirerait-il pas ? Et puis elle est si bonne !

Certes oui, elle était bonne et Marthe était chargée avec M. le curé de lui signaler toutes les infortunes du pays afin qu'elle les soulageât.

Elle avait de même prié le maître d'école de lui nommer ceux de ses élèves qui avaient besoin de secours ou qui méritaient d'apprendre un état aux frais de la châtelaine.

C'est en allant de chaumière en chaumière qu'elle recueillit de partout l'éloge de l'instituteur.

Ce M. Fidès, "qui était pourtant un monsieur", n'avait pas dédaigné un jendi qu'il était libre, de faire l'ouvrage de Lafitte le faucheur, parce que celui-ci qui s'était blessé aurait perdu sa journée et qu'il avait trois petits enfants à nourrir.

Et qui donc avait retiré de la rivière, tout près de la roue du moulin, le gars de la Janille qui se noyait, l'imprudent, en voulant se baigner avec des camarades ?

Qui donc avait corrigé "l'homme de la Lutrain" du vice de l'ivrognerie, en sorte qu'il ne battait plus ni sa femme ni ses enfants ?

Qui donc avait partagé son traitement mensuel avec le père Coffard que personne ne songeait à nourrir où ne voulait nourrir parce que, jadis, Goffard avait gaspillé tout son bien en plaisir et au jeu.

Qui donc avait retiré des mains de méchants garnements qui s'amusaient à lui jeter des pierres, la vieille Maraude qui passait pour sorcière et que tout le monde, à tort ou à raison, redoutait et détestait ?

Aussi la vicomtesse se sentait-elle attirée vers cet homme doux et humain aux malheureux, qui avait sans doute souffert lui-même, dont l'âme d'artiste comprenait d'instinct le beau, le vrai, la distinction.

Ces deux êtres également bons et élevés avaient les mêmes délicatesses, parlaient la même langue ; ils aimaient à regarder ensemble les magnifiques couchers de soleil à l'heure où rentrent les troupeaux lassés et les boeufs roux aux yeux calmes ; les maisonnettes rougies par le reflet du couchant éparpillées dans leurs nids de feuillage ; ils aimaient les orages aux longs éclairs sillonnant le ciel noir, ou les frissons du vent sur les eaux grises du lac reflétant un firmament assombri.

Alors ils ne se parlaient pas, mais ils sentaient que Dieu était là, au milieu de cette majesté, et leur pensée se rencontrait dans ce silence religieux.

Et le soir Fidès rentrait chez lui, une grande douceur à l'âme, et il entonnait, de sa belle voix mâle et harmonieuse, une chanson mélancolique, sans se douter qu'un espion attaché à ses pas, le suivait en sourdine, épiait chacune de ses actions.

Cependant la vie de l'instituteur se passait au grand jour ; il ne se cachait

pas d'aller au château non plus qu'à l'église et ne s'inquiétait pas de ce qu'on pensait de lui.

Il avait un peu remarqué la sourde animosité qui tournait contre lui Trézon et quelques autres, mais comme il n'était coupable envers eux d'aucune action méchante, la conduite d'autrui le laissait indifférent. Que lui importait les mesquineries du village ?

Partout il se montrait le front impassible, inaccessible à l'outrage du haut de sa sérénité fière ; et cela même attisait la haine de l'envieux Trézon, de ses amis, des jaloux comme lui, et de la coquette Simone.

Ils n'étaient pas nombreux à Saint-Martin, ceux qui lui en voulaient à mort, mais ils étaient puissants.

Fidès n'était pas homme à délaïser ses devoirs d'instituteur parce qu'il prenait un peu de récréation au château ; sous ce rapport on ne pouvait le prendre en faute, quelque désir qu'on en eût. Aussi ses ennemis trouvèrent-ils un autre moyen pour le rendre la risée de ses élèves et du village, et surtout pour le dégrader aux yeux des châtelains de Folnard.

## VII

Une après-midi d'été, si chaude que les herbes et les fleurs se courbaient, mortes de chaleur, où l'on croyait respirer du feu dans l'atmosphère poudreuse, Fidès fut appelé auprès d'un malheureux paysan qui était mourant et qui désirait lui confier des papiers de famille.

Quand l'instituteur eut accompli sa charitable visite, il remonta sur le cheval qu'un voisin complaisant lui avait prêté, et reprit le chemin du village.

Un peu avant d'y arriver, brûlé par une soif dévorante et par un commencement de migraine, Fidès, sans descendre de sa monture, appela un garçon en passant devant une auberge de piètre apparence, et demanda un ver-

re de bière.

Pendant qu'on se disposait à le lui apporter, il essuya son front ruisselant et flattait de la main l'animal couvert d'écume, qui avait fourni une longue course.

Dans la salle de l'auberge, l'adjoint de Saint-Martin et quelques mauvais drôles de sa trempe jouaient aux dominos.

Ils avaient aperçu l'instituteur devant la porte, et, faisant signe au garçon, s'emparèrent du verre destiné au jeune homme ! ils en vidèrent une partie du contenu qu'ils remplacèrent par de l'eau-de-vie.

—Porte cela à ce bourgeois, dit à voix basse Trézon au petit domestique ; et surtout ne lui dis rien ; c'est un de mes amis, je veux lui jouer un tour.

Fidès très altéré, but rapidement, et, s'il trouva un goût étrange à sa boisson, il était trop pressé pour s'en plaindre.

Il jeta une pièce blanche au garçon et s'éloigna au trot de son cheval lassé.

Bientôt il fut étonné de se sentir la tête lourde, d'une lourdeur bizarre, il attribua ce malaise à l'orage qui se préparait, mais après quelques mètres de chemin, faits péniblement, la chaude vapeur de l'ivresse lui monta plus fort au cerveau ! il chancela sur sa selle, un brouillard s'étendit devant ses yeux et ses mains lâchèrent les rênes.

On sait que l'eau-de-vie mêlée à la bière, surtout, par une journée accablante comme celle-ci, grise fortement une tête solide ; or, Fidès, sobre de son naturel, n'était que plus facile à enivrer, grâce à son peu d'habitude des boissons fermentées.

La chute qu'il avait faite pouvait être mortelle ; par bonheur, au lieu de porter sur une pierre ou un tronc d'arbre, le front toucha la poussière épaisse du chemin, et Fidès demeura là étendu inanimé, avec la rigidité d'un cadavre.

Le boulanger Leduc qui avait prêté son cheval à l'instituteur, sortit de sa



boutique, vers cinq heures, en entendant un galop précipité s'arrêter à sa porte; c'était Coco qui, débarrassé de son cavalier, revenait de lui-même à l'écurie.

—Oh! oh! se dit le brave homme, en tâtant la croupe humide de sa bête, serait-il arrivé malheur à M. le maître d'école? Coco n'a pas l'habitude de planter là ceux qui lui font l'honneur de le monter.

Il réintégra le cheval dans son domicile et alla inspecter la route.

Il fit ainsi peu de chemin, car il rencontra un cortège qui, de loin, excita ses craintes:

—Diable! diable! grommela-t-il, Coco a donc eu la jambe trop leste? cela m'étonne... quelque mouche l'aura piquée, à moins que l'instituteur... mais non il est doux aux animaux et monte bien à cheval.

En approchant du groupe qui l'effrayait, il entendit des rires et des plaisanteries; il eut un soupir de soulagement.

—L'accident n'est pas grave, pensa-t-il, puisqu'on rit; cependant c'est bien M. Fidez que l'on porte sur ce brancard, et il me paraît blanc comme un linge. Bah! ils ne s'égaieraient pas tant, s'il avait quelque mal.

—Eh! bien, qu'est-il arrivé? demanda-t-il, tout haut, dès qu'il fut assez près de Trézon et des autres qui formaient le cortège.

—Il est arrivé, répondit l'un d'eux, que M. l'instituteur s'est grisé de la belle façon et que nous venons de le ramasser ivre-mort sur la route où, sans notre aide, il courrait risque d'être écrasé; après tout il n'aurait que ce qu'il mérite.

—M'sieur Fidès se griser? oh! pas de danger, répondit le boulanger; je vas vous dire; je lui ai prêté Coco pour une course qu'il devait faire à Chamboeuf, et Coco l'a jeté par terre.

—Nous en savons plus long que toi, Ledue, et tu n'as pas besoin de nous démentir, puisque nous l'avons vu de nos yeux s'arrêter à l'auberge de l'Héron-bleu pour s'y rafraîchir; il a

un peu trop levé le coude et...

—Ah! je comprends, fit le boulanger; mais, ajouta-t-il après une pause, n'empêche que ça m'étonne de lui; un jeune homme si rangé!

—Ou si hypocrite, gronda Trézon; toi Ledue, c'est facile de te faire prendre des vessies pour des lanternes. Tout de même, voilà le maître d'école dans de beaux draps. Si on sait ce coup à la préfecture, on lui enverra une jolie semonce.

Il ajouta entre ses dents.

—Et tout se sait.

—Oui, quand il y a des mouchards pour le rapporter, riposta le boulanger.

—Toi, fit Trézon, de mauvaise humeur, tu défends tes clients, Ledue, et tu as raison. N'empêche que ce beau monsieur n'a pas besoin de tant faire le fier... un ivrogne.

A ce moment passa une élégante victoria attelée de deux trotteurs; une voix de femme cria au cocher d'arrêter, ce qu'il fit aussitôt, et, se penchant en dehors, la vicomtesse de Follard appela les hommes arrêtés sur la route:

—Il est arrivé un accident?

—Oh! pas tout à fait, répondit Trézon d'un ton gouailleur, et il ne vaut pas la peine de s'en inquiéter; c'est un ivrogne que nous avons cueilli en chemin et qui allait se faire écraser.

La châtelaine fit un geste de dégoût et ouvrit la bouche pour ordonner au cocher de se remettre en marche, lorsque Trézon poursuivit d'un air qu'il essayait de rendre insouciant:

—Ce monsieur Fidès, qui aurait jamais cru ça de lui?

—Qui avez-vous nommé? fit vivement la jeune femme.

—M. Fidès, l'instituteur de Saint-Martin.

—Vous devez faire erreur, répliqua doucement Mme de Follard.

—Voyez vous-même, madame, dit Trézon en s'écartant.

La vicomtesse descendit de voiture et reconnut en effet, sur la civière rustique que les hommes avaient posée à terre, le visage blanc et rigide du maître d'école.

Elle était assez femme du monde pour dominer le trouble de ses traits, néanmoins ceux qui l'examinaient, Trézon en tête, avec un air goguenard la virent pâlir.

—Cet homme n'est pas ivre, dit la châtelaine, après son rapide examen, il est victime d'un accident, d'une insolation peut-être, veuillez le déposer dans ma voiture, je vais le ramener chez lui.

Les paysans obéirent en ricanant, et Trézon eut la douleur de voir son plan avorté en partie.

La vieille Justine poussa les hauts cris en voyant revenir son maître en cet équipage, et elle attira aussi le bon M. Marquand qui accourut offrir son secours à son jeune ami.

On étendit Fidès sur son lit; la comtesse parlait de faire venir le médecin.

—Faites-lui boire un peu d'ammoniac dans un demi-verre d'eau sucrée; il n'y a rien de tel pour dégriser immédiatement, dit une voix derrière eux.

C'était celle de Trézon, l'adjoint, qui était entré dans la chambre, sans bruit, à leur suite.

Mme de Folnard se retourna, et, comme si elle eût deviné la vilénie du fermier, elle se recula avec dégoût, pensant :

—Qu'y a-t-il donc dans cet homme et pourquoi est-il ici ?

Quand à M. Marquand, il prit le fermier par le bras et, le dirigeant vers la porte :

—Toi, va-t-en, fit-il, d'un ton si péremptoire, que l'autre obéit sans réplique.

Néanmoins il se disait in petto :

—Est-ce que par hasard ce pauvre Fidès aurait commis quelque imprudence ? Un voisin a pu lui offrir un petit verre, puis un autre, et, avec cette chaleur !... avec ça qu'il n'a pas l'habitude de boire, le cher enfant ! Et quand cela serait ? la jeunesse est la jeunesse, que diable ! moi je me suis grisé plus d'une fois, quand j'avais son âge.

Tout en murmurant ces mots à voix basse, le brave homme préparait le breuvage à l'ammoniac, qui devait remettre le malade sur pied, et il le lui

fit glisser entre les dents.

Le remède opéra presque instantanément ; Fidès ouvrit les yeux et sourit en voyant, penché sur lui, le visage anxieux de la vicomtesse.

Celle-ci eut un soupir d'allègement ; ce réveil n'était pas celui d'un coupable, d'un ivrogne revenant à la raison.

Cependant les idées du jeune homme étaient encore confuses.

—Qu'ai-je donc eu ? demanda-t-il.

—Vous êtes tombé de cheval, mon cher enfant, répondit Marquand qui l'observait avec attention, mais, grâce à Dieu, vous n'êtes pas blessé.

—Ah ! oui, je me souviens ; un éblouissement m'a pris comme je revenais de Chamboeuf, à cheval, un instant après avoir quitté l'auberge du Héron-bleu.

—Ah ! fit Mme de Folnard, en se redressant brusquement.

—Ah ! fit aussi Marquand, soudain intéressé, vous vous êtes arrêté à l'auberge ?

—Oui, je mourais de soif, j'y ai bu un verre de bière.

—Seulement ?

—Oui, sans même descendre de cheval ; cela mêlé à la chaleur suffocante qu'il fait aujourd'hui et à un peu de migraine, m'aura étourdi et fait tomber de ma monture. Qui m'a relevé et amené ici ?

—Des gens de Saint-Martin qui passaient sur la route.

—Et le cheval de Ledue ?

—Ne vous en préoccupez pas ; il est rentré paisiblement à l'écurie. Mais vous devez plutôt rendre grâce à Mme la vicomtesse qui vous a croisé sur la route et vous a ramené chez vous en voiture.

Fidès remercia la châtelaine qui, sous prétexte de le laisser reposer, se retira en lui promettant d'envoyer prendre de ses nouvelles le soir même.

En remontant dans sa victoria, elle vit un groupe d'hommes et de femmes qui péroraient et ricanaient, à peu de distance de la maison d'école, et le nom de Fidès, prononcé assez haut à dessein, vint frapper son oreille.

—Je vais savoir la vérité, pensa-t-

elle, et si ce jeune homme a menti et s'il a été réellement ivre, comme le disent ces gens, je ne le reverrai de ma vie.

Puis, comme si elle eût honte d'une telle pensée :

—Mais cela n'est pas, j'en suis sûre, ajouta-t-elle; seulement il doit avoir des envieux; il est trop au-dessus des autres pour cela; je le tiens pour l'être le plus noble que la terre ait porté; il n'est certainement pas à sa place dans l'humble position qu'il occupe ici, sans doute il y a un mystère autour de lui.

Fasse Dieu que je pénètre ce mystère, et que je rende au pauvre jeune homme le rang auquel il a droit en ce monde.

Le cocher avait repris la route de Champboeuf et, sur l'ordre de sa maîtresse, stoppa devant l'auberge du Héron-bleu.

La vicomtesse manifesta le désir de boire un verre d'eau qui lui fut bien vite apporté.

—Il est arrivé un accident non loin de chez vous, dit-elle au garçon qui la servit.

—Ah! fit celui-ci avec insouciance.

—Un jeune homme qui, paraît-il, s'es arrêté chez vous pour prendre un verre de bière, s'est trouvé fatigué subitement et s'est laissé glisser de son cheval... que lui aviez-vous donc fait boire? ajouta-t-elle, en scrutant le visage troublé du domestique.

—Mais... rien... fit celui-ci qui devenait de toutes les couleurs.

—Ne mentez pas, reprit Mme de Fournard sévèrement.

—Madame! s'écria-t-il en joignant les mains, ne me faites pas punir, je vous en supplie, c'est pas ma faute, je vous le jure; c'est celle des particuliers qu'étaient dans la grande salle; c'est "eusse" qu'ont fabriqué le mélange. Y prétendaient que c'était pour jouer une farce à leur ami; histoire de rire, quoi!

—Quel mélange? parlez clairement.

—Vous ne me vendrez pas, alors. C'est que le patron ne plaisante pas, et si y savait, y m'en cuirait.

— Dites-moi toute la vérité et vous aurez un louis pour récompense.

—Un louis!... plus que mes gages de trois mois. Que oui que je vas parler. Eh! bien y z'étaient trois particuliers, comme j'ai dit, qui jouaient z'aux dominos; passe un monsieur sur un cheval, un joli monsieur quoi, qu'avait l'air d'un prince malgré que ses vêtements n'étaient pas ceux d'un homme cossu, quoi! Y demande un verre de bière; je l'apporte; les particuliers m'arrêtent au passage, me disent que le monsieur au cheval est leur ami et qu'y veulent lui faire une niche; moi je ris aussi; y versent de l'eau-de-vie dans le verre, et l'autre qui avait très soif, boit sans se douter qu'y va attraper un plumet, car madame n'est pas sans savoir que cette boisson-là vous met en goquette mieux qu'une bouteille d'absinthe. Mais, est-ce qu'y s'est fait du mal, le m'sieur au cheval? j'en serais bien fâché.

—Non, heureusement, mais votre imprudence aurait pu lui être fatale. Pouvez-vous me dire le nom de ceux qui jouaient aux cartes dans votre salle?

—Pour ça, non, j'en suis incapable, car c'est pas des clients habituels de l'auberge; y sont p'tête bien -de par là, mais comme je suis pas du pays et que le patron ne m'a à son service que depuis quinze jours, je connais encore personne. Y en avait un petit et deux grands, c'est tout ce que je peux dire; un qu'avait une sale tête surtout; et pas un d'aussi beau garçon que l'homme au cheval. Celui-là y m'a donné quatre sous d'étrennes; les autres ont été plus chiches!

—Eh! bien, voilà vingt francs pour vos renseignements, et une autre fois soyez plus prudent.

Là-dessus la vicomtesse s'éloigna au galop de ses beaux trotteurs, tandis que le garçon d'auberge serrait sa pièce d'or dans un coin de son mouchoir de poche, en méditant sur l'emploi de cette aubaine inespérée.

VIII

Quelques jours plus tard, Fidès recevait une lettre de la préfecture, on lui intimait, en termes très secs, d'avoir plus de tenue et de mieux remplir ses fonctions d'instituteur; il ne pouvait moins faire que de les négliger beaucoup, d'abord parce qu'il fréquentait une société que ne fréquente pas généralement un employé du gouvernement, puis parce qu'il s'enivrait ce qui était un cas de destitution immédiate pour un maître d'école; pour cette fois, on voulait bien patienter, mais à la première récidive, M. Fidès serait remercié sans rémission.

Le jeune homme lut, se mit à rire en haussant les épaules, et fit une boulette de papier ministériel, qu'il jeta dans la cheminée. Il ne se préoccupa pas plus de l'avis reçu, ne daigna pas réfuter l'accusation calomnieuse portée contre lui et n'en perdit ni un coup de dent à ses repas, ni une parcelle de son robuste sommeil; il continua à fréquenter l'église, le curé et le château, sans négliger pour cela ni ses amis plus humbles ni ses devoirs d'instituteur. Le monde entier aurait pu se soulever contre lui, il n'eût pas sourcillé une seconde; n'avait-il pas, outre le sentiment de sa propre dignité, l'amitié de beaucoup et surtout l'affection noble et désintéressée des Follard?

Avec cela, la vie lui paraissait douce; lui qui l'avait connue si triste, la vie, lui qui n'avait jamais attendu de l'avenir autre chose que chagrin et isolement, il retrouvait toutes les joies mortes de sa jeunesse.

Pour fêter l'anniversaire de l'arrivée de Fidès à Saint-Martin, la vicomtesse l'invita à dîner au château avec toute la bande Marquand. Le matin, les enfants de l'école avaient apporté à leur maître aimé un gros bouquet des rares fleurs que l'hiver allait rendre plus rares encore, et ils lui avaient récité un naïf compliment pour le remercier de sa sollicitude et de ses soins à former leurs intelligences et leurs cœurs.

Et maintenant, il franchissait le seuil de ce petit salon bien clos où il avait déjà passé de si douces heures entre les bons châtelains, le piano et son violon. Un doux gazouillis d'oiseaux s'en échappait; c'était le gai babil des petites Marquand, qui se disputaient la vicomtesse; Fidès vint s'incliner devant elle;

— "Welcome!" fit alors la jeune femme en lui tendant la main.

— Ce M. Fidès! fit étourdiment Odette la blondine, il comprend toutes les langues!

— Oh! corrigea vivement l'instituteur, j'ai beaucoup oublié de ce que je savais dans mon enfance.

— Il sait même le russe, cria la pétulante fillette.

— Quoi, même le russe! tu le crois, "goloupka?" répondit la jeune femme distraite, en caressant les cheveux de soie de l'enfant.

— Monsieur Fidès, que veux dire: "goloupka?" cria Odette, sans voir le froncement de sourcils de son grand ami, évidemment mécontent.

— Ma colombe, répondit-il du bout des lèvres.

— Vraiment, vous pouvez parler le russe? lui demanda Mme de Follard, soudain intéressée.

— Da! répondit brièvement Fidès, en s'inclinant un peu.

Puis, comme pour couper court à cette conversation, il alla s'asseoir près d'un guéridon et feuilleta un album, par contenance.

Jamais la vicomtesse ne lui avait paru si jolie que ce soir-là, avec son costume de dentelle sur fond de soie et le velours noir du corsage échancré, sa tête fine, un peu railleuse, avait une nuance de mélancolie, malgré la gaieté qui l'entourait; elle avait piqué une rose-thé dans ses cheveux, et Fidès ne pouvait s'empêcher de la contempler avec ravissement, ne s'apercevant pas que les yeux de Marthe le considéraient lui-même attentivement.

Pauvre Marthe! elle souffrait, mais son cœur ignorait la jalousie, ce vampire qui boit le sang des hommes, ce

démon que connaissaient Simone, la jolie paysanne, et Trézon l'adjoit.

Marthe avait un remède souverain à sa tristesse; un jour Fidès lui avait dit: "Quand les heures noires arrivent je travaille, c'est le seul moyen que j'emploie contre ce mal et je m'en trouve toujours bien."

Marthe faisait ainsi; certes, ses journées étaient bien employées toujours, mais, lorsque comme ce soir-là, elle se voyait transportée dans un appartement luxueux et artistique où tout semblait concourir à encadrer et doubler la beauté d'une femme, elle pensait avec un peu d'amertume:

—Ah! si j'étais à sa place!

C'était pourtant une vaillante fille, mais qui n'a ses minutes de faiblesse? et elle chassait bien vite ce regret comme une pensée mauvaise. Alors elle se mettait à sourire et joignait ses éclats de gaieté aux rires cristallins des petits, puis elle regardait la vicomtesse et toute sa tristesse lui revenait à la vue de sa beauté.

Après le dîner on fit de la musique, blottis frileusement dans le petit salon chaud, tandis qu'au dehors le parc frissonnait sous les caresses du vent d'automne.

Quelque ardent désir qu'elles eussent d'entendre chanter le violon de leur grand ami et le piano de Mme de Folgrand, les fillettes qui devaient être matinales furent emmenées de bonne heure par l'oncle Auguste et les grandes cousines.

Fidès allait s'éloigner avec eux lorsque la vicomtesse lui toucha légèrement le bras:

—Pouvez-vous demeurer un instant de plus, lui dit-elle, j'ai à vous parler; mon beau-père et ma belle-mère vont remonter chez eux; il n'est pas tard, donnez-moi un moment encore.

Fidès obéit et, lorsqu'il se trouva seul avec la châtelaine, elle lui dit en s'asseyant sur une causeuse et lui faisant place à côté d'elle:

—Mon cher monsieur Fidès, j'ai fait une découverte à votre sujet, et dussé-je troubler votre tranquillité il faut

que je vous en fasse part.

Fidès tressaillit à ces mots et la regarda avec angoisse.

—Vous avez des ennemis, continua-t-elle nettement.

Il eut un soupir d'allègement.

—Je le sais.

—Et vous restez si paisible? et vous ne vous défendez pas?

Il fit un geste d'insouciance.

—Vous savez que trois ou quatre mauvais sujets du village vous ont grisé à votre insu, moins pour mettre votre vie en danger que pour vous ôter de votre prestige aux yeux de vos élèves... et des autres, ajouta-t-elle avec un peu d'embarras.

—Comment avez-vous deviné cela, madame?

—Je suis allée aux informations.

Fidès sentit son coeur battre plus vite; s'intéressait-elle donc tant à lui, cette femme adorable qu'elle cherchât à le défendre et à le disculper?

—Vous êtes bonne, répondit-il avec émotion.

—Je ne m'étonnerais pas qu'une semonce vous arrivât de la préfecture; ceux qui ont voulu vous abaisser et vous nuire, sont capables d'une lâche calomnie et d'une dénonciation.

Fidès se mit à rire:

—C'est déjà fait, dit-il.

Elle eut un mouvement indigné.

—Les lâches! murmura-t-elle. Et qu'avez-vous répondu?

—Rien. Ces petites-là ne m'atteignent pas. Je vous en prie, madame, ne vous préoccupez plus de cela.

—Mais ils vous rendront la vie impossible ici.

Une expression de douceur infinie effleura les beaux traits sévères du jeune instituteur:

—Qu'importe! dit-il, je suis si heureux à Saint-Martin... maintenant.

Un peu de rose colora la pâleur délicate de la vicomtesse, qui reprit, après un instant de silence:

—Monsieur Fidès, répondez-moi bien franchement, voulez-vous? N'est-ce pas que vous n'étiez pas né, que vous n'avez pas été élevé pour remplir les fonc-

tions vulgaires de maître d'école ! Mes beaux-parents et moi, nous nous sommes souvent dit que vous avez dû déchoir de votre rang par quelque circonstance malheureuse.

Elle ajouta, suppliante, presque câline, en penchant vers lui sa jolie tête :

— Nous sommes vos amis, n'est-ce pas ? vous avez confiance en nous ? Eh bien, ne m'apprenez-vous rien de votre passé ? Oh ! ce n'est pas une vaine curiosité qui me fait parler ainsi, croyez-moi, mais j'ai le plus vif désir de réparer s'il est en mon pouvoir, l'injustice du sort à votre égard.

Fidès la considéra profondément ; non ce n'était pas un simple caprice de femme qui l'avait élevé dans cette demeure aristocratique au rang d'ami, de commensal ; c'était plutôt un lien moral, invisible qui, chaque jour plus resserré, unissait étroitement ces deux âmes semblables l'une à l'autre par l'élévation et la délicatesse des sentiments.

— Eh ! bien, dit-il, je ne vous tairai rien, n'êtes-vous pas mon bon ange, et ne veillez-vous pas sur mon bonheur ?... Je suis né à Paris dans un voyage qu'y firent mes parents qui étaient étrangers, mais j'ai passé loin de la France toute ma première jeunesse. A l'âge de douze ou treize ans seulement, j'y revins avec mon aïeul qui m'avait recueilli avec ma soeur après la mort de notre père et de notre mère. Mon enfance fut sombre et terrible, permettez-moi de laisser de côté ces détails presque sinistres, ces souvenirs me font mal. Mon grand-père était bizarre, agri par le malheur, mais il nous aimait. C'est lui qui, en partie fit mon éducation car il était très instruit, puis voyant mes goûts exceptionnels pour la musique, il me destina à cet art, et, au milieu des difficultés d'une mission qu'il s'était promis d'accomplir, il m'emmena à Paris pour me remettre aux mains d'un bon maître ; hélas ! ce projet échoua par la mort de mon aïeul ; cette mort fut tout simple, car il était âgé et il avait pâti dans sa vie, mais

elle fut précédée d'une effroyable catastrophe à laquelle je ne puis penser sans frémir encore aujourd'hui.

Ma soeur et moi restions donc seuls au monde et je ne sais trop ce que nous serions devenus si de braves gens ne se fussent chargés de nous. C'étaient d'honnêtes artisans qui employèrent le peu d'argent que nous avait légué mon aïeul à nous faire élever simplement ; ou, du moins, moi seulement, puisque ma soeur s'éteignit à la suite d'une fluxion de poitrine, l'hiver qui suivit la mort de mon grand-père ; j'éprouvai une immense douleur ; une seule chose eût pu alors m'adoucir l'existence si sombre pour moi : la musique ; mais ceux qui prirent soin du pauvre orphelin ne comprenaient pas que l'on pût trouver du charme à effleurer de l'archet les cordes d'un joujou de bois ; ils étaient bons, mais simples d'esprit et de goûts ; me voyant plus d'aptitudes pour l'étude que pour le commerce, ils me destinèrent à la carrière de l'enseignement. Et voilà comment j'ai vu briser ma carrière d'artiste et mon dernier espoir, comme j'ai vu ma vie détournée de sa véritable voie, c'est la fatalité ou plutôt la volonté divine devant laquelle je n'ai qu'à m'incliner.

Mme de Folnard lui pressa la main en silence ; beaucoup de paroles expressives montaient à ses lèvres pour consoler ce malheureux qui avait vu peu à peu tout sombrer dans son existence, mais elle n'osait les proférer.

— Pauvre ami ! dit-elle seulement, mais avec un accent de pitié si sincère que presque malgré lui, Fidès effleura de sa moustache la main fine de la jeune femme.

— A propos, dit tout à coup celle-ci en la retirant promptement, dites-moi donc comment il se fait que vous sachiez le russe, une langue si difficile et qui ne court pas les rues, en France ?

— C'est tout simple, répondit Fidès étonné de ce subit changement de manières ; mon père était polonais et j'ai habité un peu la... Sibérie.

— Ah ! fit la châtelaine, qui retomba dans une profonde rêverie.

Fidès se leva pour prendre congé de Mme de Folnard, car il se faisait tard, mais elle le retint.

—Encore un instant, dit-elle, et c'est moi qui vais vous raconter ma vie, oh ! en deux mots seulement. Je ne sais pourquoi, souvent, et ce soir surtout, vous m'avez rappelé un ami d'enfance, un délicieux garçonnet que j'ai connu peu de temps, mais auquel, je me suis attachée assez pour ne jamais l'oublier ; c'est à Biarritz que je le vis pour la première fois... j'étais malade, faible, languissante : rien ne m'intéressait ni ne m'amusait. Je rencontrai ce bel enfant qui avait de la musique plein la tête et de la noblesse plein le coeur ; il vivait avec sa petite soeur aveugle et avec son aïeul... un homme que j'aurais voulu ne jamais connaître. Oh ! si vous saviez !... Vous avez beaucoup souffert, je le sais, la vie ne vous a pas été clémente, mais moi, je n'ai pas toujours marché sur un tapis de moustoujours et de fleurs comme il semble ; j'ai perdu ma mère d'une façon tragique, épouvantable... Le vieillard dont je vous parlais...

—Mais taisez-vous donc, madame ! ne voyez-vous pas que vous me tuez !... cria tout à coup Fidès, à ses côtés.

Il s'était levé par un effort surhumain, et tentait de s'éloigner, le visage bouleversé, les membres tremblants.

—Qui donc êtes-vous ?... murmura la vicomtesse épouvantée. Etes-vous donc ce Fidélio Maritzki... le petit-fils de... du meurtrier ?

Il y eut un silence terrible : certes, le jeune homme pouvait encore nier, inventer quelque fable pour expliquer son émotion à cette femme qu'il chérissait de toute son âme.

Anxieuse, elle attendait la réponse et vit se contracter ses lèvres qui ne connaissaient pas le mensonge.

—Xénie... Xénie Morloff !... Xénie Zurkine... balbutia-t-il, d'une voix éteinte. Oui je suis Fidélio Maritzki.

Et il releva la tête, fier encore de ce nom qui sonnait si haut en Pologne.

—C'est par un Maritzki que ma mère a été assassinée... murmura Xénie

dans un sanglot.

—C'est par Olga Zurkine que mon père a été vendu aux Russes, répliqua amèrement Fidélio.

Ils se mesurèrent tous les deux du regard, et dans ce double regard il y avait à la fois de la haine et de l'amour.

—Qu'avait donc fait ma mère ? gémit enfin Xénie vaincue la première.

Comment lui dire cela ?

Elle voulait tout savoir cependant ; c'était une âme de fer dans une délicate enveloppe de satin blanc, elle pouvait supporter ce récit sans défaillir.

Fidélio lui raconta tout, mais par une ingénieuse délicatesse de coeur, ou par un reste de pitié, il atténua ce qu'il y avait eu de trop cruel dans la conduite d'Olga Morloff. Entre ces deux êtres jeunes, beaux et charmants, qui s'aimaient et qui allaient se séparer pour ne plus se revoir, mieux valait l'absolue franchise ; c'est pourquoi il osa retracer à Xénie l'affreux tableau de son enfance, l'exil en Sibérie, le Nertshinsk, la mort lente et atroce qui l'avait fait orphelin.

Quand au meurtrier, au justicier, comme s'intitulait le vieux Maritzki, le châtiment des hommes n'avait pu l'atteindre après le meurtre de la comtesse Morloff ; il put gagner la frontière, mais ce fut pour y rendre le dernier soupir et confier ses petits-enfants aux braves gens qui se chargèrent d'eux par la suite.

Xénie, après l'horrible catastrophe, avait quitté Paris, mais non la France, avec son beau-père et sa gouvernante. Le premier, qui était pour elle comme un véritable père, vécut assez pour la voir guérir peu à peu et recouvrer la gaieté avec la santé : c'était une riche héritière que Xénie Zurkine, aussi eût-elle de nombreux prétendants ; elle accorda sa main à un jeune gentilhomme français, le vicomte de Folnard, attirée plutôt vers les parents du futur que vers le futur lui-même.

Le comte et la comtesse de Folnard espéraient fermement que le mariage allait convertir leur fils, et que, mari

d'une femme délicieuse, il ferait un époux parfait et la rendrait heureuse.

Il n'en fut rien : Xénie vit tomber feuille à feuille toutes ses illusions de jeune fille ; le comte fut tué en duel avant d'avoir pu désoler tout à fait la vie de sa femme.

Xénie, trop jeune veuve pour vivre seule, demeura avec le comte et la comtesse de Folnard dont la tendresse avait compensé pour elle l'indifférence du mari.

Si, jusqu'à ce jour, Fidélio n'avait jamais entendu ce nom de Xénie qui l'eût certainement frappé, c'est que les châtelains de Folnard appelaient leur belle-fille de toutes sortes de noms tendres à la place du sien propre qu'ils ne trouvaient pas à leur goût.

Un grand déchirement s'était fait dans l'âme du pauvre instituteur.

—Alors, s'écria-t-il avec angoisse, je ne vais plus vous voir, jamais, jamais, jamais?...

La vicomtesse baissa la tête :

—Y a-t-il donc tant d'inimitié entre nous ? murmura-t-elle.

—Ce n'est pas de l'inimitié qu'il y a entre nous, répondit Maritzki, mais plutôt trois cadavres... mon père, ma mère, la vôtre... Oh ! c'est affreux. Vous ne pouvez pas inspirer de haine, madame, il est impossible de vous connaître sans vous bien aimer, seulement... nous ne pouvons plus nous revoir.

—Hélas ! murmura Xénie ; et je m'étais fait une chère habitude de vos visites, de votre présence. Faut-il que je vous le confesse ? Je suis la vicomtesse de Folnard, je suis de sang noble, vous n'étiez pour moi hier encore, qu'un humble maître d'école, eh ! bien je vous mettais plus haut que les plus puissants boyards de mon pays et que les plus honorables gentilshommes français. Je ne me suis jamais ennuyée en votre compagnie, j'étais heureuse quand vous étiez là et... Fidélio Maritzki, pourquoi vous le taire ? Nous nous aimions, n'est-ce pas ? honnêtement, sincèrement ? Eh bien ! j'aurais échangé volontiers mon titre de vicomtesse de Fol-

nard contre votre simple nom de Fidélio.

—Madame ! oh ! madame, mais, vous ne pensez pas... Non ! ne me laissez pas croire cela ! Il ne fallait pas me le dire. Jamais moi je n'aurais osé lever les yeux sur vous... Le nom, mon Dieu ! cela ne fait pas encore autant, car... celui de Maritzki a sa noblesse aussi, mais... vous oubliez que vous êtes riche et moi pauvre, absolument pauvre.

—Et si j'estime plus un homme intelligent qui gagne sa vie qu'un homme riche qui ne sait que dépenser d'une manière fort sottise l'héritage, ou péniblement acquis ou sagement conservé par ses pères ?

—Peut-être, madame ; il vous est permis de penser ainsi parce que vous avez l'âme noble et belle ; mais, de mon côté, je dirai que l'homme pauvre qui recherche la main d'une femme riche est méprisable, à moins qu'il n'ait en soi-même les moyens de faire sa place au soleil et de combler cette distance. Voilà pourquoi j'ai tenté de toute ma force, non pas de ne point vous aimer, non pas de vous oublier, ce qui eût été impossible, mais de vous chérir en frère, en ami dévoué, pas autrement, afin que l'idée d'une union vint dépouiller mes sentiments de leur pureté désintéressée.

—Maritzki, reprit la vicomtesse que ces paroles avaient émue profondément, vous n'aviez pas besoin de me dire cela, je connais la noblesse de votre âme. Et je vous répète ce que je vous disais tout à l'heure : j'aurais échangé volontiers mon titre contre le simple nom de Fidélio... Mais j'ignorais ce que je sais aujourd'hui. Ah ! pourquoi faut-il que vous soyez un Maritzki?...

Fidélio souffrait horriblement, mais en même temps une joie délicieuse lui entraît dans l'âme, car il est des choses plus douces que le bonheur, et les paroles qu'il venait d'entendre avaient une douceur infinie.

Il ploya le genou devant elle :

—J'ai enduré un martyre, murmura-t-il de sa voix harmonieuse un peu voi-



lée par l'émotion, mais cette heure me paie de toutes mes souffrances. Vous êtes un ange, madame, que Dieu vous bénisse pour ce que vous venez de me dire. En effet, désormais un abîme nous sépare, mais que je sois maudit si jamais je vous oublie!

Ses lèvres décolorées proférèrent tout bas :

“Adieu” adieu, ce mot désespéré ; puis il baisa les mains que lui tendait la jeune femme et s'enfuit ; il s'enfuit dans la nuit sans se retourner pour la voir encore une fois, tandis qu'elle demeurait debout sur le perron de marbre se détachant, fine et élégante, sur le fond éclairé du vestibule. Il s'éloignait dans la nuit froide sans lune et sans étoiles, la tête penchée sur sa poitrine, allant droit devant lui, traversant les rues désertes du village endormi, et offrant son front brûlant à la fraîcheur du vent.

C'était une page exquise qu'il fallait désormais rayer de sa vie. Cette femme qu'il voulait chérir d'une affection de frère, d'une affection reconnaissante, et qu'il eût voulu toujours défendre et protéger, il lui fallait la fuir maintenant. Et cependant il lui devait tant ! elle avait mis tant d'heures charmantes dans son existence un peu vulgaire, elle l'avait relevé au niveau qui lui convenait, et il avait si souvent remercié Dieu de l'avoir placée sur sa route !

Certes, il ne pouvait éprouver pour elle que ce sentiment mi-fraternel, mi-reconnaissant, car, comme il venait de le lui dire, jamais la pensée d'une union possible n'avait effleuré l'esprit de Fidélio ; un abîme social les séparait absolument tous deux : à présent c'était bien autre chose : l'abîme s'était élargi, creusé, il était épouvantable, car c'était un double crime qui avait fait ce changement.

Lorsque, le lendemain, les enfants de l'école le retrouvèrent à son poste, exact et correct, ils remarquèrent l'altération de ses traits et se dirent l'un à l'autre :

—Le maître a quelque chose ; il a

l'air d'un homme qui a reçu un mauvais coup et qui en est encore étourdi.

Mais le maître essayait de sourire à ses élèves ; il y réussissait, seulement son sourire était découragé, désenchanté, et Dieu savait cependant la force qu'il lui fallait pour le commander à ses lèvres !

Ah ! qu'il est heureux, celui qui, dans le paroxysme de la douleur peut pleurer et gémir ! mais qu'il souffre celui qui doit dévorer ses larmes en silence et mentir au monde !

Fidélio était fort et brave jusqu'à l'héroïsme ; les êtres vulgaires croient au moindre coup ; Fidélio n'était pas de ceux-ci ; il recouvrait d'un voile cette blessure qui lui meurtrissait l'âme dont il ne pouvait mourir ; il ne la montrait qu'à Dieu.

Il donna sa démission d'instituteur ; il ne se sentait pas le courage de mener plus longtemps cette vie, de montrer un front serein aux indifférents, et surtout il ne pouvait plus rester dans le même pays qu'"elle". Mais son remplaçant ne pouvait venir immédiatement à Saint-Martin, Fidélio dut y demeurer encore quelques semaines, malgré qu'il eût hâte de s'éloigner.

La vicomtesse, elle, avait bien projeté de retourner à Paris sans terminer l'hiver à Folnard selon sa première intention, mais par un contre-temps funeste, le comte fut pris d'une attaque de goutte qui ne permit à sa belle-fille de le quitter sans un prétexte grave.

On s'aperçut bien vite au village, où tant d'yeux d'argus étaient fixés sur lui, que l'instituteur avait cessé toutes relations avec Folnard, et les commentaires allaient bon train. Et puis, Fidélio avait beau faire et tenir à distance les indiscrets, il ne pouvait cacher son changement physique ; il avait pâli et maigri d'une manière effrayante en quelques jours, et lorsqu'il prenait maintenant son violon, c'était pour en tirer une musique si sombre et si triste que la vieille Justine pleurait dans sa cuisine, la tête cachée sous son tablier.

Quand aux Marquand, s'ils souffraient de voir souffrir leur ami, ils

respectaient son silence et ne lui demnadaient rien, mais chaque soir, Martha allongeait sa prière déjà bien longue pour supplier le ciel de venir en aide à Fidès.

La jolie Simone, elle, se réjouissait intérieurement de ce qui arrivait tant à l'école qu'au château, seulement l'ad-joint Trézon n'y gagnait rien, car sa capricieuse promise refusait toujours de fixer la date de leur mariage, et, dans sa rage jalouse, Trézon rendait l'innocent Fidès responsable de ses mé-comptes.

—Il ne perdra rien pour attendre, se disait l'envieux : le maître d'école a eu le dessus dans l'affaire de l'auberge du Héron-bleu, mais je le retrouverai. Il ne suffit pas qu'il quitte Saint-Martin ; en quelque lieu qu'il soit, je saurai le retrouver et lui faire payer les nuits blanches qu'il m'a fait passer et les dé-dains de Simone !

Trézon ne savait pas que les circonstances allaient le servir mieux encore que sa colère.

## IX

Ce matin-là, Fidélio réunit pour la dernière fois ses élèves, ses chers enfants qui depuis plus d'un an ne lui donnaient que satisfaction et encouragements.

Beaucoup de gens du village, et en général les parents des écoliers, étaient venus lui serrer la main et lui exprimer leur regret de le voir partir.

Et maintenant c'étaient les enfants qui se pressaient autour de lui pour le dernier adieu ; ils se disaient qu'après cette entrevue ils ne reverraient plus jamais leur maître aimé, que leurs yeux ne se lèveraient plus sur son visage noble et expressif ; qu'ils n'entendraient plus sa voix chaude et sonore leur enseigner de belles et grandes choses.

Et malgré eux ces enfants qui voulaient être des hommes, laissaient couler leurs larmes en pressant les mains du maître.

C'était l'hiver ; le ciel était gris et

morne, la nature froide ; il n'y avait pas de feu dans la salle de l'école désormais vide en attendant l'arrivée du nouvel instituteur ; Fidélio ne voulait pas les retenir longtemps, mais ce petit troupeau se serrait autour de lui comme pour le retenir, comme pour jouir encore de ces derniers instants.

Et lui, attendri, leur parlait doucement, comme devait parler le Christ à ses disciples aimés avant de les quitter.

—Mes chéris, leur disait-ils en les contemplant avec une tendresse douloureuse, j'ai fait ce que j'ai pu pour faire de vous des hommes, des travailleurs, des chrétiens ; si je n'ai pu achever ma tâche et vous conduire jusqu'où j'aurais voulu c'est que la destinée est venue se jeter entre nous ; mais souvenez-vous du peu d'enseignements que je vous ai donnés ; la plupart d'entre vous sont assez grands pour me comprendre ; la vie a de lourdes tristesses, mes bien-aimés, et pour les supporter, rappelez-vous qu'il n'y a qu'un remède : Dieu. On voudra vous enlever la foi en lui, l'amour, l'espérance : ne vous laissez pas convaincre ; croyez, aimez, espérez envers et contre tout ; soyez hommes et surtout chrétiens ; servez votre pays et ne soyez pas de ceux qui font beaucoup de bruit pour faire croire qu'ils se sacrifient à la patrie, et qui ne sauraient lui donner ni une goutte de leur sang, ni une parcelle de leur or. Aimez-vous et soutenez-vous les uns les autres comme il nous est commandé et oubliez les offenses qu'on vous fera, car je vous l'ai dit souvent, il n'y a pas de plus noble vengeance que le pardon.

Ils l'écoutèrent, haletants, avides, ce maître si noble et si bon qui connaissait la grande désolation du monde et de la vie ; ses yeux avaient un éclat insurmontable, ces yeux si bleus qui semblaient réfléchir dans leurs prunelles profondes l'infini du ciel ou de la mer ; ils l'écoutaient, comprenant qu'ils étaient à un de ces instants dont on se souvient éternellement ; et ils devaient, en effet, se souvenir.

Mais il fallut se séparer et tous pleu-

rèrent amèrement en recevant le baiser d'adieu.

Dans cette même matinée le village vit partir Fidès, ce "monsieur", ce gentleman si fier que n'avaient jamais dépoétisé ses fonctions infimes de maître d'école.

Il prit congé des Marquand; l'oncle Auguste serra les mains avec effusion et les fillettes sanglotèrent à la pensée de perdre leur ami. Seule Marthe resta sereine, mais c'était certainement celle dont le coeur saignait le plus; Dieu seul connaissait le déchirement de ce coeur chaste qui avait donné son affection honnête et simple sans rien recevoir en retour.

Maintenant tout Saint-Martin regardait partir l'ex-instituteur que suivait son modeste bagage, escorté par un paysan, et tout Saint-Martin ne comptait plus le revoir.

Lui, il s'en allait, l'âme triste à mourir, parce qu'on s'attache même aux lieux où l'on a souffert, et surtout parce qu'il laissait tout son coeur derrière lui.

Il ne regardait qu'en lui-même, ne voyant ni la campagne admirable encore dans sa beauté morne de l'hiver, ni les champs désertés, ni l'horizon sans fin; la nature ne lui souriait plus et il se surprenait à aimer la vie de bête de somme du paysan qui, au moins, goûte la douceur du repos après le travail.

## X

Elle venait à cette fête parce qu'un devoir de société l'y contraignait mais elle y venait la mort au coeur et la mélancolie au front.

Ce n'était pas un grand bal, mais une soirée dansante donnée par une de ses amies la baronne de Rougemont dans son joli chalet situé sur la route même de Saint-Martin.

Et Mme de Folnard s'y rendait, sans se douter que cette fête commencée dans la joie pour tous les autres invi-

tés, devait se terminer d'une manière tragique.

Déjà les salons s'emplissaient, les valseuses chantaient, l'atmosphère s'attédisait dans la maison étincelante de fleurs et de lumières.

Pendant ce temps un homme apparaissait, à quelque distance de là, sur le seuil de la cabane enfumée de la Maraude.

—C'est toi, mon fils? dit la vieille femme à l'arrivant, usant du tutoiement envers Fidélio, non par familiarité, mais par l'affection qu'elle portait au jeune homme depuis qu'il l'avait délivrée des mauvais garnements qui la maltrahaient.

—Oui mère Maraude, c'est moi.

—Qu'est-ce qui t'amène si tard par ce temps affreux, car la neige tombe et le froid va être rude?

—Mère Maraude, je viens vous demander l'hospitalité pour cette nuit seulement; mais que je ne vous gêne pas: vous avez deux petites chambres, une chaise dans ce cabinet me suffira.

La Maraude le supplia d'accepter le lit et la meilleure pièce de son pauvre logis, mais Fidélio ne voulut pas l'accepter; d'ailleurs avant de se reposer il avait encore une course à faire au village.

—Par ce temps? fit la vieille femme en hochant la tête.

—Oui, que m'importent le froid et la neige?

—Ah! dit la Maraude songeuse; puis, s'approchant du jeune homme qu'elle regarda dans les yeux:

—Est-ce vrai ce qu'on dit au pays? murmura-t-elle. Je ne sais si c'est une invention de ce misérable Trézon, mais on dit...

—Que m'importent les cancans du village? fit l'instituteur avec insouciance. Je ne suis plus à Saint-Martin, d'ailleurs, qu'ont-ils à s'occuper de mes affaires?

—Ils disent, poursuivit la Maraude sans s'émouvoir, ils disent que tu aimais la châtelaine de Folnard et qu'à présent tu la hais parce qu'elle a méprisé ta tendresse.

Fidélio haussa les épaules.

—Qu'ils jasant sur mon compte tant qu'ils le voudront, s'écria-t-il, mais qu'on ne prononce pas son nom à elle, ils me le paieraient :

—Jésus-Christ ! Comme il l'aime, ah ! povero ! fit la vieille en joignant ses mains ridées. Veis-tu mon fils, tu allais trop souvent au château, cela devait finir mal.

Maritzki fronça le sourcil.

—Mère Maraude, dit-il, je vous ai demandé asile pour la nuit, mais faites-moi grâce de vos questions et de vos plaintes.

Il hésita une seconde, puis reprit, comme se parlant à lui-même :

—Et quel crime y aurait-il à lui donner mon affection, à lui vouer ma reconnaissance ? Isolé de coeur dans ce pays ingrat, exerçant une charge au-dessous de mes capacités, j'ai été accueilli au château comme un ami, comme un enfant de la famille ; là j'ai reçu tous les encouragements, toutes les consolations, tous les exemples charitables qui pouvaient relever mon courage, mettre un sourire en ma triste vie ; pourquoi ne le reconnaîtrais-je pas ? Il faudrait pour cela n'avoir point d'âme, point de coeur. Mais à quoi bon parler de cela ? Je suis venu, mère Maraude pour chercher mon violon qu'on a oublié dans le déménagement de mon pauvre mobilier ; je risquerais de ne le point retrouver en attendant plus longtemps ; je retourne à mon ancien domicile et serai bientôt de retour. Le mauvais temps et l'obscurité m'empêchent de rentrer à la ville après cette course, mais demain de bonne heure je m'y rendrai de nouveau.

—Comme tu voudras, mon fils, répondit humblement la vieille femme. Ainsi tu sors ? ne reviens pas trop tard, car la nuit est froide et sinistre ; tu trouveras un matelas et une couverture là dans ce coin, mais j'ai ce qu'il me faut. Veux-tu souper ? voilà du pain et du fromage ; j'ai peu de chose, mais tout ce que je possède est à toi.

Fidélio remercia la Maraude avec effusion, refusa de manger, et, s'envé-

loppant dans son manteau il reprit la route de Saint-Martin.

La Maraude le regarda partir :

Ah ! povero ! répéta-t-elle, c'est donc vrai qu'il l'aime ? alors, je le plains, car il n'est pas de ceux qui oublient.

Puis elle rentra et se mit à réciter son rosaire pour l'absent.

La fête était dans tout son éclat ; devant la maison piétinaient dans la neige les chevaux fringants attelés aux coupés brillants ; des jets lumineux s'échappaient des mors d'acier cliquant au moindre mouvement, des lampes semées à l'intérieur du chalet, des lanternes plaquées de métal ; une façade et un côté du chalet Rougemont demeuraient dans l'ombre, étant situés vers le parc ; là tout était plus noir et plus triste et contrastait étrangement avec la gaieté du côté opposé ; et cependant là se tenait un homme debout sous les fenêtres basses à travers desquelles il pouvait voir passer une femme plus belle que toutes les autres ; son costume de crêpe blanc était léger comme la robe d'une libellule ; ses diamants moins brillants que ses yeux ; ses lèvres roses essayaient de sourire, mais on devinait que sous sa gaieté de commande cette femme souffrait et qu'elle faisait effort pour répondre aux cavaliers empressés autour d'elle.

Fidélio regardait toujours à travers la vitre limpide.

En chemin, comme il se rendait à son ancienne demeure, il avait recueilli quelques menus propos des gens qui marchaient devant lui :

—La fête est magnifique, disait-on ; les dames sont bien belles, mais la plus belle de toutes est sans contredit la ravissante vicomtesse de Folsard.

Et, sans bien se rendre compte de ce qu'il faisait, Fidélio avait suivi les curieux et pénétré dans la cour du chalet au lieu de tourner du côté de la maison d'école ; il ne songeait plus au violon oublié.

—Mon Dieu, murmura-t-il, qu'importe que je pleure si vous la rendez heureuse ! qu'elle ne garde du terrible passé qui s'est mis entre elle et moi, que

les souvenirs qui lui seront doux.

Il ne s'apercevait pas que la neige tombait sur son front nu ; il ne s'apercevait pas non plus qu'un homme l'épiait dans l'ombre et que cet homme était Trézou, son ennemi mortel.

Enfin il fit un pas pour abandonner ces lieux ; il marchait, un peu courbé, et si préoccupé de ses propres pensées qu'il n'entendit pas Trézou dire à mi-voix à un garçonnet qu'il tenait par le bras :

—Dis-moi, Pierrot, vois-tu celui qui passe là ?

—Oui, je le vois, mais, Trézou, ça n'est pas ça que je veux regarder ; aidez-moi donc à grimper à cet arbre pour que je plonge jusqu'au fond de ces beaux salons.

—Non tu te mouillerais et tu ne verrais pas mieux. Dis-moi, as-tu reconnu cet homme ?

—Lequel ? celui qui a passé près de nous ? Tiens, mais vous m'en faites souvenir ; c'était M. Fidès, le maître ; et moi qui le croyais parti... et moi qui n'ai pas couru à lui ! faut croire que la curiosité...

—Non, tu as bien fait de ne pas lui parler.

—Pourquoi ?

—C'est en cachette qu'il est revenu ce soir à Saint-Martin qu'il avait quitté ostensiblement dans la matinée.

—Pourquoi ? dit encore l'enfant en se haussant sur ses pieds chaussés de sabots, afin de mieux voir le beau salon lumineux.

—Pourquoi ? ah ! voilà ! est-ce qu'on sait ?

—Il avait l'air tout chose, fit Pierrot, qui se retourna brusquement comme si cette réflexion lui vint soudain à l'esprit.

—Oui, tu as vu comme moi la sombre lueur qu'il avait dans les yeux, et sa figure blême comme un suaire ?

—Qu'a-t-il ? demanda l'enfant.

Trézou eut un rire faux et sinistre.

—Vois-tu, petit, il avait le visage d'un homme qui a fait ou va faire un mauvais coup.

—Oh ! Trézou ! fit Pierrot scandalisé,

le maître en est incapable...

Puis, retrouvant sa nature primesautière d'écolier, il ajouta, se grandissant davantage :

—Mais voyez donc les beaux laquais en livrée or et noir qui passent des plateaux chargés de sirops, et de glaces ; comme ce doit être bon !

Trézou l'enleva dans ses bras robustes et l'éleva une seconde en l'air.

—Allons, curieux, regarde une fois pour toutes, et puis cours chez toi pour te coucher ; par le temps qu'il fait on est mieux dans son lit que dehors ; cours vite, galopin, ta maman va te gronder et elle aura raison.

Pierrot s'éloigna à regret, mais content cependant, de pouvoir raconter le lendemain ce qu'il avait vu de la fête.

Trézou, comme s'il eût assez, lui aussi, de ce spectacle, fit quelques pas dans la cour et sur la route ; là il se heurta à un ivrogne qui trébuchait et marmottait d'incohérentes paroles. C'était Lutrain qui, depuis quelque temps, entraîné par de mauvais camarades, s'était remis à boire.

—Tiens, tiens, tiens ! se dit l'adjoint, en voilà un qui va peut-être me servir.

—Eh ! Lutrain, fit-il en attrapant l'ouvrier par sa blouse, nous sommes donc encore dans les vignes du seigneur ?

—Bon ! après ? c'est-y défendu de boire quand on a soif ?

—Non, pardieu non. Mais qu'est-ce que tu portes donc là, à la main ? on dirait que c'est lourd.

—Que oui que c'est lourd ! c'est du pétrole que ma bourgeoise attend ; je suis allé le chercher chez l'épicier et...

—Et tu en as profité pour boire un coup, hein ?

—Ben oui, mais que ce satané bidon me pèse au bras !

—Tiens, passe-le moi ; je vais de ton côté et comme je suis solide sur mes jambes, je le porterai jusque chez toi.

—Ah ! je veux bien. Tu es un ami, toi, Trézou, un vrai ; c'est pas parce que t'es l'adjoint, mais je t'aime comme un frère, comme un...

—C'est bon, c'est bon, fit Trézou qui

voyait l'ivrogne s'attendrir. Je crois que tu as grande envie de faire un somme, Lutrain; voilà un hangar à deux pas d'ici, il y fera toujours plus chaud que sur la route.

Il prit le bidon de pétrole des mains de Lutrain qui s'étendit tout de son long sous le hangar, et il s'éloigna dans la direction du chalet Rougemont. Du même coup, de l'autre main il avait fourré sous son bras un petit fagot de bois sec; de nouveau seul sous les fenêtres de la façade regardant le parc assombri, il s'assura que nul ne pouvait le voir, arrosa de pétrole le petit fagot qu'il jeta ensuite dans l'embrasure profonde d'une croisée entr'ouverte à cause de l'extrême chaleur qui régnait dans les salons.

Puis il éprouva sans doute le besoin de fumer une pipe, car il frotta une allumette qu'il lança sur le bois imbibé de pétrole.

Cela fait, il traversa la cour en sifflotant, à la barbe des domestiques affairés qui ne pouvaient fermer aux curieux la grille donnant sur la route.

Trézon retourna au hanger et secoua le dormeur avec rudesse:

—Eh! Lutrain, veux-tu bien vite filer d'ici avec ton bidon, mauvais buveur! ta femme s'impatiente en attendant son pétrole, et tu dors, paresseux!

—Ne m'avais-tu pas offert de porter l'objet chez la patronne, Trézon?

—Bah! tu radotes, est-ce que je suis ton commissionnaire par hasard?

Lutrain se leva en grommelant et rentra chez lui, jurant comme un païen.

En deux enjambées Trézon gagna l'auberge la plus proche et s'absorba dans une partie de dominos en faisant beaucoup de bruit pour qu'on remarquât bien sa présence.

Ce fut peu d'instant après qu'un des joueurs, se levant brusquement, s'exclama tout pâle:

—Ecoutez! on crie: au feu! courons voir!

A peine dehors ils virent le ciel embrasé et les reflets rouges de la flamme sur la neige autour du chalet de Rougemont.

—C'est le chalet qui brûle! Pristi! comme ça prend vite! Ça apprendra à ces diables d'aristocrates à tant s'amuser pendant que nous peinons!

A quoi Trézon répondit en s'écriant avec un beau courage:

—Allons, camarades, vite à la chaîne! pas de politique devant le danger!

Et on le vit accourir le premier, empoignant les seaux d'eau, ordonnant, parlant haut et faisant, ma foi! beaucoup d'ouvrage.

Le dévouement de M. l'adjoint fut signalé dans le journal du lendemain et le maire vint féliciter son subalterne.

En attendant, le feu exerçait ses ravages, mais on ne lui laissa pas le temps de dévorer la maison tout entière.

Comment avait-il pris aussi spontanément? Qui aurait pu le dire? Il s'était déclaré dans les rideaux de l'atelier de peinture qu'on avait pour la circonstance transformé en salon; les invités, après avoir applaudi à un charmant monologue débité par un artiste pour les reposer de la danse, s'étaient ensuite disséminés par couples pour la valse; c'est ainsi qu'on s'était aperçu de l'incendie qui prenait soudain des proportions effrayantes, alimenté rapidement par les boiseries légères, les tentures et les peintures des plafonds et des portes, sans compter l'atmosphère surchauffée et le mouvement des robes légères agitant l'air.

La panique avait dispersé tout le monde; les dames gagnaient le jardin et la cour par le vestibule, accrochant au passage et au hasard un châle, une sortie de bal, une mantille; les messieurs sautaient par les fenêtres heureusement basses du rez-de-chaussée.

Le maître de la maison organisait des secours, difficiles à obtenir à la campagne; Mme de Rougemont courait à sa chambre pour sauver ses diamants et le portrait d'un cher bébé qu'elle avait perdu.

Et maintenant, au dehors, les femmes affolées se comptaient, pressées les unes contre les autres, confondant leurs épaules blanches et les restes de leurs

toilettes déchirées.

Soudain une voix pleine d'angoisse cria :

—Où est la vicomtesse de Folnard ? elle ne se trouve pas parmi nous !

On l'appela : rien ne répondit ; la jeune femme qui avait parlé s'exclama avec épouvante :

—Dieu ! elle se sera évanouie, et peut-être gît-elle au milieu de ce brasier.

Elle n'avait pas dit ces mots qu'une ombre noire bondit aux fenêtres du salon ; on ne put reconnaître celui qui exposait ainsi sa vie pour l'absente, mais tous les yeux le suivirent avec terreur tandis que les coeurs palpaient.

Fidélio Maritzki n'était pas très éloigné de la maison d'école lorsqu'une lueur rose sur la neige le tira de ses réflexions ; il se retourna et pâlit.

—Le châlet brûle, pensa-t-il.

Et prompt comme l'éclair il reprit le chemin qu'il venait de quitter, et arriva pour entendre ces mots proférés par une des invitées :

— La vicomtesse de Folnard n'est point parmi nous.

Enjamber la fenêtre d'un des salons fut l'affaire d'une seconde comme nous l'avons vu, mais une fois là, la fumée l'aveuglait et l'étouffait, la flamme l'éblouissait ; par bonheur, ses vêtements, encore humides de la neige reçue pendant sa promenade nocturne, le préservaient de brûlures graves.

Il trouva en effet Xénie évanouie, morte peut-être sur un divan que le feu allait atteindre.

Enfin il la tenait !

Il était accouru, ne tremblant que pour elle, et il la trouvait peut-être asphyxiée !

Avec son cher fardeau il bondit à la fenêtre la moins endommagée ; il était temps : des poutres s'effondraient autour de lui.

Du dehors on lui criait de se hâter ; les messieurs tendaient leurs bras, et de loin, grelottantes, les dents claquantes, les femmes priaient.

Fidélio souleva la vicomtesse qu'il n'avait plus la force de porter, afin que

les gens assemblés sous la croisée, l'attirassent à eux.

—Sautez, mais sautez donc vite ! prenez nos mains, nous vous aidons ! lui criaient-on.

Il répondit :

—Sauvez-la d'abord.

Et en lui-même il ajouta :

—Je n'ai que ma vie à lui donner, je la lui donne.

Un bras robuste l'arracha violemment à son tour au rebord qu'il n'avait plus la force de franchir, et, de nouveau il respira l'air pur de la nuit.

A présent, on ne s'occupait plus que de la vicomtesse qu'on avait transportée sous le hangar voisin et qui paraissait morte, plus blanche que sa robe maintenant flétrie.

S'échappant des mains de ceux qui voulaient reconnaître le généreux sauveur de la jeune femme, Fidélio noir de fumée, la moustache et les cheveux brûlés en partie, se glissa dans le hangar et tendit l'oreille avec angoisse.

Allait-il apprendre une horrible nouvelle ? n'avait-il sauvé qu'un cadavre !

Enfin quelqu'un prononça ces mots :

—Elle vit !... l'air est revenu à ses poumons, elle a parlé ! elle n'est pas blessée et nous nous rendons maître de l'asphyxie qui n'était que momentanée.

Rassuré, Fidélio Maritzki s'éloigna d'une allure rapide pour regagner enfin l'humble gîte où il devait passer le reste de la nuit, remettant au lendemain matin sa course à son ancien logis.

En le voyant arriver en si triste état, la Maraude poussa des cris de terreur ; mais elle ne se contenta pas de gémir et se mit à panser les brûlures heureusement légères de Fidélio, avec un onguent souverain dont elle avait le secret.

Puis ils s'endormirent chacun dans leur pauvre réduit, la vieille se demandant curieusement :

—Il n'est pas allé chercher le violon ; alors qu'est-il allé faire là-bas ? ah ! les jeunes gens, les jeunes gens, comme c'est imprudent !

Et lui, se disant avec une joie pro-

fonde :

—Je l'ai sauvée et elle ne saura jamais que c'est moi qui l'ai arrachée aux flammes.

Grâce à Dieu, au sang-froid du maître de la maison, à la célérité de ses gens et à celle des paysans accourus aux cris d'alarme, le feu n'avait pas causé de très grand ravage au chalet des Rougemont.

Chacun rentra chez soi rassuré ; la vicomtesse, très faible et tout étourdie encore, fut ramenée en hâte à Folnard.

—Vous ne savez pas qui vous a sauvée ? lui disait-on de toutes parts ; c'est un jeune homme de noble tournure qui s'est enfui dès qu'on a voulu s'occuper de lui. On ne l'a pas reconnu.

—C'est Maritzki, répondait la vicomtesse, je vous dis que ce ne peut être que Maritzki.

On crut quelle divaguait, car elle avait une forte fièvre et on ne lui parla plus de cela.

Aucun des invités ne se nommait ainsi et nul au pays ne connaissait ce nom de Maritzki.

## XI

—Mère, j'ai fait une vilaine chose aujourd'hui.

—Quoi donc, mon chéri ?

—Mère... j'ai...

Pierrot hésita quelques secondes, tourmentant la terre du bout de la baguette qu'il venait de couper à un arbuste ; ce matin-là sa petite figure espiègle était presque grave.

—J'ai fait une vilaine chose, reprit-il enfin. Tu sais, mère, que je suis allé hier soir voir un petit morceau de la fête, derrière les vitres du chalet, et c'était si joli !

—Il n'y avait pas de mal à cela, mignon ; je t'en avais donné la permission.

—Aussi n'est-ce pas ça qui m'inquiète, mère. Un peu avant l'incendie qui a éclaté comme je revenais me coucher, Trézon qui était à côté de moi, m'a

montré un homme passant près de nous, dont la figure était sombre et défaite...

—Ah ! ah ! fit la mère, soudain intéressée.

—Dans cet homme nous avons reconnu...

—Qui ? — parle vite. Tu ne sais donc pas qu'on cherche partout l'incendiaire.

—Quel incendiaire ?

—Celui qui a allumé l'incendie qui n'a certainement pas éclaté tout seul et sans cause, cela, on l'a prouvé. Le feu a pris tout à coup sous des rideaux, loin des lampes et de la cheminée ; donc une main malveillante a passé par là.

—Oh ! mon Dieu ! fit Pierrot en pâliissant.

—Qu'as-tu ?

—Ce ne peut pas être l'homme que nous avons vu, mère, puisque celui-ci était M. Fidès.

—L'ancien maître ?

—Lui-même.

—Tu racontes ; M. Fidès a quitté le pays hier dans la matinée.

—Ben, il y est revenu, quoi !

—Tiens, tiens, tiens !... c'est drôle, murmura la paysanne en posant son balai contre le chambranle de la porte.

—C'est drôle, répéta-t-elle en hochant la tête à plusieurs reprises. Mais es-tu bien sûr de ne pas t'être trompé, petit ?

—Oh ! mère ; non ; quand il est passé devant la seconde fenêtre un rayon de lampe est tombé droit sur sa figure ; même que j'ai failli courir à lui, mais c'était si joli dans les salons que j'ai mieux regarder danser les dames. Et puis, Trézon a vu comme moi.

—Mais je ne t'ai pas dit comment j'ai été fautif, mère, continua l'enfant qui redevint inquiet. J'ai été bavard, très bavard ; ce n'est pas tout à fait ma faute, c'est ce méchant Trézon qui m'a forcé à raconter devant m'sieu le maire et beaucoup de gens du village que nous avons vu l'instituteur hier soir sous les croisées du chalet, avec une figure singulière. J'ai mal fait de parler, n'est-ce pas, mère ? parce que ses affaires ne me regardent pas ; j'ai



été indiscret.

—Pas tant que cela, mon chéri; vois-tu, c'est si étrange!

—Qu'est-ce qui est étrange?

—Que ce m'sieu Fidès qu'on croyait loin se soit trouvé là juste pour cet incendie.

—Ben, c'est pas si extraordinaire que ça; j'y étais bien, moi!

—Toi, tu es un enfant et un curieux, tu voulais voir pour t'amuser.

Là-dessus la paysanne prit son panier pour aller au marché, et Pierrot, mécontent de lui-même et des autres, se mit à étudier son catéchisme, mais avec mille distractions.

Sa mère ne put s'empêcher de prendre part aux commérages des voisines; on était très animé ce jour-là sur la place de Saint-Martin; c'était chose assez naturelle à cause de l'accident de la veille, mais un nom était prononcé partout avec mystère; un soupçon s'était glissé dans les esprits: ce nom c'était l'adjoint Trézon qui l'avait murmuré le premier; ce soupçon c'était lui encore qui l'avait répandu.

On commentait la présence de Fidès au chalet la nuit passé; on commentait sa conduite des jours précédents, sa démission donnée subitement; on cherchait la cause de ses visites tout à coup suspendues à Folnard, de son départ simulé, de son retour clandestin au village; on faisait un rapprochement de tout cela, avec l'incendie de la veille à la suite duquel il avait disparu de nouveau, et les paysans hochaient la tête d'un air préoccupé.

Quand à l'adjoint Trézon, il était allé trouver Simone, sa jolie fiancée aux cheveux roux.

Simone était songeuse et inoccupée auprès de la vieille tante Freluque qui traitait des légumes.

La figure de Trézon impressionna la jeune fille; elle courut à lui, et, avec impatience:

—Qu'y a-t-il de nouveau? demanda-t-elle.

—Beaucoup de choses: d'abord le chalet de Rougemont a failli flamber tout entier hier soir.

—Je sais cela, fit-elle avec indifférence.

—Oui, mais savez-vous quelle est la main qui a allumé l'incendie?

—Non.

—Savez-vous qu'hier au soir j'ai vu l'ancien instituteur, sombre comme un malfaiteur, rôder autour de cette maison?

—L'ancien instituteur... M. Fidès?

—Eh! pardi! qui voulez-vous que ce soit?

—Eh! bien... expliquez-vous, Trézon.

—Vous ne comprenez pas que la présence de cet homme chez les Rougemont quelques minutes avant le sinistre, donne beaucoup à penser?

Simone pâlit et demeura quelques instants sans parler.

—Trézon vous n'y pensez pas, reprit-elle enfin, quel motif aurait poussé Fidès à un acte pareil?

—La vicomtesse était à la fête, ricana le fermier, le jeune homme pouvait avoir quelque raison de se venger d'elle. D'ailleurs ce Fidès n'est pas un mouton, tant s'en faut, et...

—Mais un crime, Trézon un crime, voyons, c'est chose horrible.

—Pour cela il a de quoi tenir; j'ai pris des renseignements sur lui et j'ai appris qu'il y a de tristes antécédents dans sa famille.

—Vous avez fait métier d'espion? demanda Simone en reculant avec mépris.

—C'est mal, bien mal mon fils, murmura la vieille Freluque en pelant une pomme de terre.

Trézon continua aussi tranquillement que s'il n'eût pas entendu.

—Je serai appelé à témoigner comme quoi j'ai vu Fidès aux alentours du chalet hier soir.

—Ah! s'écria Simone, vous allez l'accuser?

—Je ne suis pas le seul qui l'ait vu. Et puis, ne dois-je pas la vérité à la justice?

Simone lui étreignit fortement le bras:

—Épargnez cet homme, Trézon pour

l'amour de Dieu!

L'adjoint haussa les épaules et sortit sans répondre. Quand la porte se fut refermée bruyamment derrière lui, la jeune fille tomba sur un escabeau et pleura amèrement, la tête dans ses mains; sa conscience s'éveillait enfin.

## XII

—Mon fils, il est encore trop tôt pour me quitter, disait la vieille Maraude à Fidélio qui, debout sur le seuil de la porte, regardait la campagne poudrée de neige; tes brûlures sont en bonne voie de guérison, c'est vrai, mais tu as été violemment secoué cette nuit et tes jambes sont faibles.

Fidélio ne répondit pas; il ne se rappelait plus ses terreurs précédentes; il n'avait gardé de la veille qu'un souvenir extrêmement doux: celui d'avoir sauvé du feu Mme de Folnard, et de l'avoir sauvée à son insu.

Mais la vicomtesse était Xénie Morloff, et Xénie Morloff était à jamais perdue pour lui. Aussi Maritzki demanderait-il triste à mourir.

Il rêvait, oubliant le monde et les méchants en contemplant l'infini du ciel; aussi ne vit-il pas deux gendarmes arriver lentement jusqu'à lui, et l'examiner ainsi que la Maraude qui allait et venait dans son petit logis sombre.

Il tressaillit lorsque l'un d'eux le toucha légèrement au bras:

—C'est vous qui êtes M. Fidès, ex-instituteur de St-Martin? demanda le gendarme.

—Oui, répondit Fidélio avec distraction.

—Et que faites-vous ici?

Fidélio toisa l'interrogateur d'un air hautain.

—Ce que bon semble, répliqua-t-il.

—Parlez autrement: vous devez respecter la loi et ceux qui la représentent.

—Sacrebieu! ajouta l'autre, vous devez répondre à nos questions et sans détour: comment et pourquoi êtes-vous

encore à St-Martin quand vous avez annoncé votre départ et l'avez même effectué hier au vu et su de toute la population?

—Il m'a plus d'y revenir.

—Pour quelles raisons?

—Dans quel but cet interrogatoire? pensa Maritzki; sans doute il y a là-dessous quelque petitesse de mes supérieurs; mais ils oublient que j'ai donné ma démission d'instituteur et que, par conséquent, je n'ai de compte à rendre à personne.

Il reprit tout haut:

—J'ai en effet quitté le village hier; si j'ai voulu y rentrer cela ne regarde âme qui vive. J'ai bien, il me semble, le droit d'aller où je veux?

—Où avez-vous passé la nuit?

Maritzki serra sa bouche hautaine et fit le geste de s'éloigner des gendarmes.

—Retiens-le, Moineau, dit le plus âgé des deux à son camarade; c'est bien l'oiseau que nous cherchons, va; seulement il n'a pas l'air commode.

Moineau obéit et retint Fidélio.

—Où avez-vous passé la nuit? répéta-t-il.

—Je vas vous le dire, moi, méchantes gens que vous êtes! cria tout à coup la voix chevrotante de la Maraude qui apparut au dehors; c'est pas la peine de tourmenter un brave garçon comme lui: il est revenu à St-Martin pour y prendre sa boîte à musique qu'on y avait laissée, et il a passé la nuit chez moi, ici, je lui ai prêté un matelas de mon lit et il a dormi comme il a pu, le pauvre chéri.

La Maraude craignait que son favori ne s'attirât par sa fierté ombrageuse quelque fâcheuse histoire avec la maréchassée.

Les gendarmes le regardèrent d'un air soupçonneux et, s'adressant au jeune homme:

—Que faisiez-vous entre dix et onze heures hier soir au chalet de Rougemont?

Pour le coup Fidélio changea de couleur et ses sourcils se froncèrent. Ce trouble n'échappa point à l'oeil perspicace du brigadier:

—C'est notre homme, pensa-t-il, l'affaire est dans le sac.

—Jeune homme, vous allez nous suivre, dit-il en prenant Fidélio par le bras.

Fidélio ne l'écoutait pas; il songeait avec amertume qu'il avait été vu, peut-être épié et raillé la veille au soir près du chalet; on avait pu deviner qu'il s'y rendait pour apercevoir une dernière fois Mme de Fólnard...

—Vous allez nous suivre, répéta le brigadier impatienté.

Maritzki sortit enfin de son rêve.

—Où cela?

—Devant la justice où vous vous expliquerez plus clairement.

—Qu'ai-je à démêler avec la justice?

—C'est ce qu'on vous dira là-bas.

—Vous avez reçu un mandat d'amener contre moi?

—Indubitablement, jeune homme. Assez raisonner comme ça, d'autant plus qu'il ne fait pas bon causer dehors aujourd'hui.

Fidélio se tourna vers la Maraude qui regardait, épouvantée, cette petite scène, et la remercia affectueusement de ses soins; puis il obéit aux gendarmes. Il s'exécutait de mauvaise grâce, contrarié d'être dérangé dans sa rêverie et croyant à une simple méprise de la maréchaussée, qui serait bientôt expliquée.

En traversant la grand'rue du village il s'aperçut à peine que la population curieuse se mettait aux fenêtres pour le voir passer; que les réflexions malveillantes l'accompagnaient et que quelques-uns de ses élèves si pleins de tendresse pour lui encore hier, faisaient mine de lui jeter des pierres.

Son esprit était loin; il se demandait: "Comment est-elle ce matin? Son évanouissement n'aura-t-il pas eu de suites? N'est-elle pas trop brisée par les événements de cette nuit? N'a-t-elle pas pris quelque méchant rhume en passant de l'atmosphère brûlante des salons au froid du jardin? la neige tombait sur la tête nue... je ne pouvais l'en préserver."

Soudain, en levant les yeux il vit le

petit visage brun de Fanchette dont les prunelles humides le considéraient tristement.

—Vous avez des amis pour vous défendre, monsieur Fidès! allez! lui cria-t-il sans s'émouvoir du scandale que cette sortie un peu hardie soulevait autour d'elle.

Puis, M. Marquand, se détachant d'un groupe sympathique au jeune instituteur, vint lui serrer la main:

—Du courage, mon pauvre enfant, du courage! nous ferons tout notre possible, croyez-moi, pour nous élever contre cette ridicule accusation!

Fidélio le regarda avec stupeur. Qu'avaient-ils donc tous? et de quoi était-il donc accusé?

Il n'y comprenait absolument rien.

Arrivé à la ville cependant, et interrogé par le juge d'instruction, Fidélio lui répondit comme il avait répondu aux gendarmes, mais il se troubla de nouveau quand on lui demanda ce qu'il faisait aux abords du chalet Rougemont peu d'instants avant que le feu s'y déclarât.

Cet embarras lui fut fatal; tous demeurèrent convaincus que l'incendiaire n'était autre que ce jeune homme de mine hautaine qui avait la tête d'un poète, d'un artiste, et le port d'un prince.

—Seulement, se disaient-ils, le vol ne peut-être le mobile du crime; rien n'a été dérobé au chalet Rougemont; il y a là-dessous quelque mystère: vengeance ou jalousie, c'est ce qu'il faut éclaircir.

Fidélio ne proférait plus un mot dès qu'on l'interrogeait sur le motif de sa visite nocturne au chalet. Qu'aurait-il dit?... Que, suivant machinalement les curieux, il était entré à Rougemont et avait simplement regardé passer une femme dans son costume de bal?

On les aurait raillés, elle et lui.

Eh! quoi, étaler aux yeux de ces indifférents la plaie de son âme? leur apprendre l'obstacle élevé entre elle et lui? les laisser fouiller dans ce passé où il y avait une honte pour elle et une honte pour lui? oh! cela jamais.

Impatienté à la fin, le juge d'instruc-

tion lui dit d'une voix brève :

—Vous ne comprenez donc pas que votre obstination à cacher l'emploi de votre soirée à Saint-Martin peut vous coûter cher? vous êtes accusé d'avoir mis le feu au chalet Rougemont; toutes les preuves sont contre vous, car on vous a vu rôder autour de cette maison avec un visage hagard. Avouez et vous vous en trouverez bien. Voyons, parlez; vous avez allumé l'incendie, cela, nous le savons, mais dans quel but?... Vous allez nous l'apprendre? Songez que votre épouvantable action a failli coûter la vie à une malheureuse jeune femme qui eût infailliblement péri dans les flammes si un courageux inconnu ne s'y fût précipité pour l'en retirer.

—Ah! dit simplement Fidélio, qui eut un sourire indéfinissable.

O sanglante ironie! voilà qu'on l'accusait d'avoir voulu tuer celle qu'il avait sauvée!

Une réplique amère lui vint aux lèvres mais il ne l'exprima point. Il préféra laisser l'horrible soupçon peser sur lui et ne pas ouvrir son cœur aux juges.

Et quand il aurait dit :

—Ce généreux inconnu qui a arraché aux flammes Mme de Folnard, c'est moi. L'aurait-on cru?

Le juge reprit après avoir vainement attendu la réponse :

—Vous avouez avoir quitté Saint-Martin dans la matinée?

—Oui.

—Vous avouez y être revenu dans la soirée?

—Oui, pour y reprendre mon violon.

—Ceci n'est qu'un prétexte oiseux.

—Vous avouez avoir passé la nuit chez la mère Fournier, dite la Maraude?

—Oui.

—Encore une fois expliquez votre présence au chalet entre dix et onze heures?

—J'avoue être allé demander asile à la vieille Maraude; je lui ai rendu service dans le temps, je savais qu'elle m'est dévouée et ne me refuserait pas

un coin de sa cabane par le froid qu'il faisait, la ville étant trop éloignée pour y retourner à pied, de nuit, après avoir quitté l'école.

—Que faisiez-vous au chalet? allons, avouez que, mû par je ne sais quel sentiment d'envie ou de vengeance vous avez, en l'absence des invités, mis le feu aux rideaux d'un salon dont on avait malheureusement entr'ouvert une fenêtre?

Fidélio se redressa dans toute sa grandeur: debout, la tête haute, son beau visage en pleine lumière il s'écria d'une voix vibrante :

—Ce que je faisais là-bas, hier soir, je ne vous l'apprendrai pas, mais, aussi vrai que Dieu m'entend, je suis innocent du crime dont on me soupçonne.

Le juge d'instruction fit un geste de fatigue et le greffier cessa d'écrire; ils ne voyaient plus clair dans cette affaire.

Le prévenu fut emmené en prison; il devait rester au secret pendant plusieurs jours, puis être interrogé de nouveau.

Il suivit ses gardiens sans témoigner le moindre courroux, se demandant seulement avec une certaine curiosité naïve :

—Qui donc a pu m'espionner, puis m'accuser? et surtout quels témoignages peut-on alléguer contre moi? quelles preuves apporter à l'appui de cette accusation, car enfin on n'a pu me voir mettre le feu puisque je ne l'ai pas mis, je n'avais pas même sur moi une pauvre allumette! Ah! sans doute, on m'aura confondu avec un autre, le vrai coupable; ou bien l'incendie aura éclaté après une imprudence des domestiques, et, pour se disculper, les malheureux rejettent la faute sur la malveillance.

Puis, repoussant cette pensée qui le fatiguait, il songeait à autre chose.

Le séjour de la prison ne lui pesait pas trop; après tout, il était sans foyer, sans famille, sans amis; nul ne souffrait de son absence; l'hiver sévissait; d'ailleurs, depuis sa dernière souffrance la nature ne disait plus rien à son

coeur; que lui importait d'être enfermé entre quatre murs sombres?

Une seule chose lui manquait: son violon, le cher compagnon de ses heures solitaires ou désolées. Mais Fidélio était philosophe et surtout chrétien, il savait supporté l'adversité et se résigner devant l'injustice humaine, sachant que Dieu voyait la vérité au fond de son coeur saignant.

Il se disait: mon aïeul a péché et pourtant il était bon et noble, mais il m'appartient d'expier pour lui afin que Dieu lui fasse miséricorde. Hélas! hélas! miséricorde doit lui être faite déjà, car j'ai tant souffert! souffert dans mon adolescence solitaire, dans ma vie jetée hors de sa voie, souffert par l'injustice des hommes, souffert enfin dans toutes les fibres de mon coeur déchiré. Le crime de mon aïeul n'est-il point effacé? Seigneur vous seul le savez; que votre volonté soit faite.

Le jour où il reparut devant le juge il y avait foule dans la salle, car ce procès captivait tout le département où les Rougemont étaient connus.

Les mêmes questions lui furent posées mais avec plus de détails, et il répondit de même que la première fois.

Puis, les témoins furent entendus: d'abord les domestiques du chalet; mais aucun ne put dire qu'il avait vu Fidès aux abords de la maison; d'ailleurs ils avaient été trop occupés ce soir-là pour faire attention aux curieux qu'ils n'avaient ni le temps ni le coeur de mettre à la porte de la cour.

La Maraude fut interrogée ensuite; sa figure ridée et crevassée exprimait une terreur réelle: les gens comme elle, pauvres et rebutés, ont grand peur de la justice.

Néanmoins elle déposa en faveur de Fidès, louant sa bonté et son courage, disant simplement qu'il avait en effet passé chez elle la nuit du mercredi au jeudi dans laquelle s'était déclaré l'incendie.

Par prudence elle ne parla pas des brûlures qu'il avait rapportées de son expédition nocturne.

Mais elle se troubla lorsque le juge

lui cita ce fait en la priant de l'expliquer.

Là elle ne sut que répondre et peu s'en fallût qu'on ne la crût complice de l'accusé.

Au fond d'elle-même elle commençait à douter de l'innocence de celui-ci; il ne lui avait rien dit de sa visite à Rougemont, après tout, et elle pensait:

—C'est jeune, ça a le sang chaud et le coeur fier, ça s'emporte facilement; dans un moment de colère, qui sait ce qu'a pu faire le pauvre enfant?

Pierrot fut appelé ensuite; le pauvre petit versa toutes ses larmes: être obligé de porter témoignage contre son maître chéri, c'était par trop dur aussi; mais le juge avait prêté serment pour lui, vu son âge, et Pierrot savait qu'il devait dire la vérité. Entre deux sanglots il avoua le peu qu'il avait vu, et comme on lui demandait la cause de son chagrin, il confessa qu'il lui en coûtait beaucoup de raconter des choses pouvant faire tort à son ancien maître qu'il aimait tant.

—On ne devrait pas obliger les petits garçons à témoigner, ajouta-t-il en essuyant ses yeux rougis, et sans se douter, le pauvre enfant, que son attitude ajoutait encore aux doutes qui pesaient si lourdement sur l'ex-instituteur.

Enfin Trézon interrogé à son tour, affirma d'une voix mal assurée que comme Pierrot il avait vu Fidès au chalet à l'heure indiquée, y promenant un visage patibulaire; de plus, il l'avait vu se pencher dans l'intérieur d'un salon par une fenêtre entr'ouverte dont il avait repoussé les battants, et y jeter quelque chose peu de temps avant que l'incendie se déclarât.

A ce mensonge infâme tombé des lèvres de Trézon, Fidélio se leva et, le regardant au fond des yeux avec un mépris indigne:

—Ah! vous avez vu cela? dit-il d'un accent vibrant de colère contenue.

Trézon détourna la tête.

—C'était son ami, il lui en coûte de charger l'accusé, pensèrent les juges.

—Malheur! malheur au faux témoin!

cria une voix derrière eux : celle de la vieille Maraude qui levait de loin son bâton menaçant.

Lorsque Maritzki se retira, son affaire était en mauvaise voie : à présent on savait son véritable nom ; on savait que son aïeul avait tué, et cet antécédent fatal ne contribuait pas peu à augmenter l'animosité publique contre ce Fidélio qui avait trompé tout le village et même ses amis en cachant son nom de famille.

Cependant le jeune homme restait serein et paisible ; les assises allaient s'ouvrir pour lui ; il avait confiance en son avocat, mais à celui-ci non plus il n'avait pas avoué le motif de sa présence au chalet, la nuit de la fête si tragiquement terminée, et l'avocat était embarrassé pour défendre son client.

Fidélio n'avait pas peur ; pourtant il savait que si tous les témoignages et les preuves continuaient à le désigner comme l'incendiaire aux yeux des juges, il devrait subir une peine terrible. Il avait assez étudié le droit pour connaître l'article 434 du code, ainsi conçu :

«—Quiconque aura volontairement mis le feu à des édifices, navires, magasins, habités ou servant d'habitation, qu'ils appartiennent ou n'appartiennent pas à l'auteur du crime, sera puni de mort.»

C'était ce châtiment qui pouvait l'atteindre ou la prison pour un temps indéterminé si son innocence ne pouvait être prouvée.

Il attendait donc, paisible dans sa prison, sans haine contre ses accusateurs, sans rancune contre celle qu'il avait sauvée et qui, sans le vouloir, avait troublé la paix de sa vie.

### XIII

Ce n'était qu'un petit enfant timide et ignorant, l'"innocent" des Lutrain pour tout dire. Il était à l'église, disant son chapelet, ses pieds nus tout gelés sur la dalle froide, et il priait avec ardeur.

Derrière lui quelqu'un priait aussi ;

une vieille dame vêtue de soie et de dentelles ; elle était agenouillée sur un moëlleux coussin de velours et ne souffrait certainement pas du froid.

Tout à coup l'enfant dressa l'oreille : la dame répondait au bon curé qui, en passant, lui avait posé une question.

—Comment va la vicomtesse ? mille fois merci monsieur le curé Grâce à Dieu la voilà guérie ; elle peut maintenant penser à cette nuit terrible où elle a failli périr, sans tomber en syncope comme les premiers jours. Mais venez donc souper avec nous ce soir, monsieur le curé, nous vous attendrons à sept heures comme à l'ordinaire ; ma belle-fille sera heureuse de vous voir, seulement ne lui parlez pas de... vous savez... cet accident...

—Soyez tranquille, on causera de tout autre chose, répondit le prêtre qui s'éloigna doucement.

La comtesse reprit sa prière interrompue, et Claude l'innocent se leva, serra son petit chapelet dans sa blouse, et sortit. En mouillant ses doigts d'eau bénite il tourna vers l'autel son visage éclairé d'une joie profonde.

—Merci, mon Dieu, murmura-t-il, vous êtes bon de m'avoir écouté ; la dame du château est guérie ! A présent donnez-moi le courage d'oser lui parler.

Il partit en courant ; à la porte de l'église attendait le coupé de Mme de Folnard dont le cocher, raide sur son siège, avait peine à maintenir l'ardent trotteur.

Claude ne jeta pas un coup d'oeil d'envie sur le joli attelage ; il courait aussi vite que le lui permettait ses petites jambes, traversa le cimetière où la pluie lavait à grande eau les pierres grises des vieux tombeaux, prit la route boueuse, puis enfin la montée ardue conduisant au château, ne s'arrêtant pas, grim pant toujours comme une petite chèvre, avec ses petits pieds nus souillés de boue. L'eau ruisselait sur sa poitrine grelottante, car sa blouse était trop étroite, l'aisance n'abondant pas au logis des Lutrain depuis que le père s'était remis à boire.

Et il allait, il allait toujours à travers la tempête, tremblant mais ne se plaignant pas.

La vicomtesse, convalescente, rêvait sur sa chaise longue, son fin menton appuyé sur ses mains qui avaient laissé glisser sur ses genoux le livre qu'elle lisait; elle se sentait, sans savoir pourquoi, le coeur hanté de sinistres pressentiments, et elle était, en vérité, plus jolie que jamais dans son accablement.

Tout à coup elle fut tirée de sa rêverie par le bruit d'une discussion venant du vestibule.

Ce ne pouvaient être que les domestiques éconduisant quelque indigent, car on ne recevait pas encore de visiteurs à Folnard et la voiture n'avait pas ramené la comtesse. Quant à M. de Folnard, il faisait la sieste, retiré dans ses appartements.

A la fin, fatigué de cette querelle, Xénie se leva et ouvrit la porte du vestibule; elle ne vit que deux laquais raillant un petit garçon à peine vêtu qui sanglotait, la tête cachée sous son bras.

—Qu'y a-t-il donc? fit soudain une voix musicale.

Les rires des deux hommes se turent aussitôt, et Claude montra sa petite frimousse éplorée.

—Madame, supplia-t-il, écoutez-moi, ne me renvoyez pas, j'ai quelque chose à vous dire.

Les domestiques voulurent l'écarter de nouveau et lui montrèrent la porte, mais leur maîtresse étendant sa main fine d'un geste d'autorité qui les rendit immobiles, fit signe à l'enfant de la suivre.

Claude ouvrit de grands yeux quand il se vit assis sur un siège bas auprès de Mme de Folnard dans un boudoir bien chaud, un tapis moëlleux sous les pieds; la chaleur du feu le pénétrait doucement et séchait ses habits que la pluie avait collés à son corps.

Tout à l'heure il était pâle sous son hâle tant il avait froid et peur; à présent l'audace lui revenait à mesure que le sang remontait à sa joue.

—Pauvre petit, murmura la châte-

laine avec compassion, il est gelé!

Elle sonna et fit apporter du vin chaud qu'elle fit prendre à Claude dans un gobelet de vermeil ciselé.

Tandis qu'il buvait avec délices, elle remarquait la misère de ses vêtements et la beauté de ses yeux pensifs.

—C'est un pauvre enfant, se dit-elle, qui vient implorer un secours pour sa mère malade.

—Allons, parle, reprit-elle tout haut, et n'aie pas peur, je t'écoute.

—Madame... balbutia Claude rouge cette fois jusqu'aux oreilles, c'est que justement, je ne sais pas bien parler; on dit que je suis bête, ce n'est pas de ma faute, mais bien sûr que je le serais davantage sans m'sieu Fidès qui a pris soin de moi.

—Parle tout de même, mignon, je te comprends, et puis j'entends un peu le patois du pays; va, sois sans crainte. D'abord qui es-tu?

—Claude Lutrain.

—Claude Lutrain? Tu ne m'apprends rien; as-tu ton père, ta mère?

—Oui.

—Et tu es pauvre sans doute, et tu voudrais un peu d'argent pour faire aller le ménage, n'est-ce pas?

—Oh! non, madame, ça n'est pas du tout ça; seulement, c'est très difficile ce que j'ai à raconter.

—Mon Dieu, qu'est-ce donc? tu m'intrigues, fit la châtelaine souriant de l'embarras du garçonnet.

—Vous connaissez m'sieu Fidès, n'est-ce pas, madame? reprit Claude sans remarquer le tressaillement qui agita la jeune femme au nom de l'instituteur.

—Oui. Eh bien?

Cette voix de charmeuse était maintenant brève et froide. Que venait faire là ce petit vagabond? Que venait-il lui parler de celui qu'elle ne devait plus revoir?

—Vous savez qu'il est en prison madame?

—En prison?

Elle se leva toute droite, blanche, les yeux égarés.

—En prison, Fidélio?... En prison

Maritzki? tu ne sais pas ce que tu dis, petit!

—Mais, madame, j'en suis sûr. Comment ignorez-vous cela? Et l'on dit au village qu'il ira au bagne, un vilain endroit triste, où on habite avec des gens très méchants.

—Tu ne sais pas ce que tu dis, répéta-t-elle.

—Mais c'est connu de tout le monde, maintenant.

—De quoi l'accuse-t-on?

—D'avoir mis le feu au chalet de Rougemont, le soir qu'on s'y amusait.

La vicomtesse retomba, défaillante, sur sa chaise longue.

—Moi je ne lis pas les journaux, reprit l'enfant sans voir son émotion, mais vous devez les lire, vous, madame, et...

Mme de Folnard lui fit signe de se taire et attira à elle le gland d'une sonnette qu'elle agita; elle ordonna qu'on lui remit tous les journaux arrivés depuis quelques jours.

Le valet de chambre hésitait; il avait reçu, ainsi que ses camarades, la défense de laisser aucune feuille publique à la portée de la convalescente. Mais sur le commandement impérieux de sa maîtresse, il obéit.

Rapidement la vicomtesse parcourut la chronique judiciaire quotidienne, puis elle demeura songeuse, toute pâle et sans parler.

—Madame!... dit tout bas Claude effrayé de son silence, en la tirant par sa robe.

Elle tressaillit et tourna les yeux vers lui.

—Je suis venu pour vous dire que ce n'est pas lui qui a allumé l'incendie.

—Je le sais bien, répondit-elle.

—Vous le saviez, et vous ne le faites pas sortir de prison?... s'écria le petit garçon indigné.

—J'ignorais son arrestation; j'ai été malade jusqu'à présent; on évitait de me rappeler cette catastrophe qui a ébranlé mes nerfs. Ah! si on m'avait laissé lire les journaux au moins!

—Mais alors, vous allez vite aller témoigner pour lui comme ont fait les

Marquand et quelques autres, seulement ils n'ont rien pu prouver, sauf la bonne conduite du maître pendant son séjour à Saint-Martin.

—Je dirai que c'est bien lui qui m'a sauvée des flammes. Le sait-on?

—Que non, on raconte que c'est un beau monsieur inconnu qui a disparu après vous avoir sortie du salon en feu.

—J'étais évanouie c'est vrai, à demi suffoquée, mais tandis qu'il me portait pour me rendre à l'air pur du dehors, j'ai rouvert les yeux, l'espace d'une seconde; cela m'a suffi pour reconnaître mon sauveur même à travers le masque de fumée qui recouvrait son visage et malgré l'éblouissement du feu qui nous environnait. Ensuite j'ai été malade et chaque fois que j'ai ouvert la bouche pour parler de lui, on a détourné la conversation; j'ai cru que Maritzki lui-même désirait qu'on ne prononçât plus son nom... mais pouvais-je supposer l'horrible dénouement de cette nuit fatale?

—Ah! c'est lui qui vous a sauvée?... répéta l'enfant tout rêveur.

—Cela t'étonne?

—Oh! non, je ne suis pas surpris; lui seul était capable de se dévouer ainsi pour les autres. Quant à ce qui est d'avoir commie le crime, moi je sais que ce n'est pas lui.

—Eh! certainement, mais il faudrait des preuves...

—Moi j'en ai.

—Parle donc vite alors? pourquoi as-tu gardé le silence jusqu'à présent? Ah! au fait, tu es trop jeune... cependant il est de règle qu'on entende les dépositions des mineurs et qu'on en tienne compte si elles sont justes.

—Mais oui, on a bien écouté Pierrot que Trézon a fait parler, le méchant; seulement, moi, on ne fait pas attention à ce que je dis ou à ce que je fais; on me croit si bête!... et puis, on ne sait pas que j'étais là le soir de l'incendie.

—Où cela? au chalet?

—Oui.

—Et tu n'as pas parlé!... Imprudent!



Claude secoua sa tête blonde.

—Il faudrait accuser le père, madame, c'est pourquoi... je me suis tu jusqu'à présent.

—Allons, enfant, raconte-moi tout ; nous aviserons ensuite au moyen le plus prompt pour délivrer M. Fidès sans compromettre ton père... voyons, parle.

—Eh bien, mercredi soir, la mère avait prié papa d'apporter du pétrole en revenant de la mairie où il était allé faire une commission ; mais il ne rentrait pas vite parce que, depuis quelque temps qu'il s'est remis à boire, il ne sait plus ce qu'il fait ensuite, et peut tomber la nuit au milieu de la route ; alors elle m'a dit : "Claude, tes frères sont couchés et tu ne l'es pas encore ; voilà que le père ne rentre pas ; les chemins sont clairs ce soir avec la neige et les lumières du chalet qui s'y reflètent ; va donc un peu voir s'il n'arrive pas." Moi, je prends ma casquette et me voilà courant ; je suis allé ainsi jusqu'au chalet qui n'est pas loin de chez nous, puis, essouffé, je me suis un peu arrêté pour respirer ; le chalet était si joli tout illuminé et tout en fleurs ; voilà que j'avise le père qui revenait en effet, son bidon à la main ; au moment où j'allais l'appeler, j'aperçois Trézon qui lui parle ; faut que j'avoue que je n'aime pas Trézon, je ne sais pas pourquoi et c'est peut-être mal de ma part parce qu'il faut aimer tout le monde, mais je ne peux pas le souffrir ; j'ai donc un peu écouté ce qu'il disait au père, sans me montrer ; c'est ainsi que je l'ai vu lui prendre le pétrole et sans aller avec, tandis que le père qui n'avait pas de jambes pour se tenir, retombait contre la porte du hangar en parlant tout seul.

—Et puis ? et puis ? fit la châtelaine, suspendue aux lèvres de l'enfant.

—Comme j'étais inquiet du bidon et que la mère n'est pas riche, j'ai suivi Trézon, oh ! bien doucement, car j'ai peur de lui, mais je ne suis pas lourd, mes pieds ne font pas de bruit en marchant, et je suis si petit que l'ombre d'un arbuste suffit pour me cacher.

—Qu'as-tu vu ? dis vite ?

—J'ai vu Trézon retirer de dessous son bois un petit fagot de bois, y verser de ce qu'il y avait dans le bidon du père, puis jeter ce fagot de l'autre côté d'une fenêtre entr'ouverte dont il a repoussé le battant. Je croyais qu'il voulait jouer un tour aux gens de la fête, mais comme j'avais peur qu'il ne m'aperçut, je suis reparti tout doucement aussi ; j'allais emmener le père quand Trézon s'est avancé et lui a dit :

—Veux-tu bien filer chez toi ; ta femme s'impatiente en attendant son pétrole.

—Est-ce que tu ne vas pas le porter chez nous, Trézon ? a repris le père.

—Tu dis des bêtises, a répondu l'adjoint, est-ce que je suis ton commissionnaire ?

Et il est parti ; et moi j'ai emmené le père très vite car il avait tellement sommeil qu'il se serait endormi sur la route.

Je me déshabillais pour me coucher enfin, lorsque, entendant crier : "au feu !" ma mère sortit sur le pas de la porte et rentra en disant : Le ciel est tout rouge, c'est le chalet qui flambe.

Et je me suis endormi tout épeuré ; ce n'est que plus tard, en entendant partout parler de celui qui avait mis le feu, que l'action de Trézon m'est revenue à la mémoire.

—Pourquoi n'as-tu pas raconté cela quand tu as su qu'on accusait ton maître ?

L'enfant, étreignit ses petites mains l'une contre l'autre :

—Si j'avais su ! oui si j'avais su ! mais on ne me dit jamais rien, on ne me raconte rien ; j'ai appris ça en entendant causer deux voisines ; j'ai réfléchi à ce qu'il fallait faire et voulu aller trouver les amis de m'sieu Fidès ; j'ai pensé à m'sieu Marquand pour tout lui raconter, mais je n'ai pas été reçu chez lui : paraît qu'y a une des demoiselles qui est malade, la plus grande, je crois, et la servante m'a renvoyé ; alors j'ai pensé à vous, madame, et j'ai attendu votre rétablissement ;

je savais que vous m'écouteriez parce que vous aimez m'sieu Fidès, n'est-ce pas? et puis, vous étiez là le soir du feu, vous pourriez peut-être expliquer des choses; enfin quoi! vous êtes madame la vicomtesse, et vous, on vous écoute.

—Attends, mignon, dit la jeune femme après avoir réfléchi; il faut que j'inscrive tout ce que tu viens de me dire, répète-le en détail.

Elle s'assit à son secrétaire et prit ses notes.

Tout à coup, se retournant vers l'enfant qui rassemblait ses souvenirs en mordillant son pouce d'un air méditatif:

—Mais, petit, ton père devra témoigner aussi.

—Il ne le voudra jamais, madame.

—Il le faudra bien lorsqu'on l'appellera devant le tribunal après ta propre déposition et la mienne.

—Alors il me battra pour avoir parlé, s'écria Claude effrayé.

La vicomtesse sourit.

—N'aie pas peur, mignon, il n'y perdra rien, ton père; je me charge de le dédommager de l'ennui que cela lui causera et de le récompenser de sa franchise; mais, peut-il se souvenir que Trézon lui a pris son pétrole des mains, le soir où il était ivre?

—Je vas vous dire, madame; quand le père sort de son ivresse et revient à la raison il ne se rappelle plus ce qu'il a dit où fait pendant ce temps; mais s'il boit de nouveau, alors ça lui revient à la mémoire et on peut tout lui faire raconter; déjà depuis le jour de l'incendie il a été ainsi; même un soir il m'a battu bien fort; eh bien! pendant ce moment-là il croyait parler à Trézon et lui criait: "Pourquoi donc que tu me chipes mon pétrole, imbécile? c'est-y pour mettre encore plus de lumières au chalet? y z'en ont pourtant assez comme ça!

Bien sûr que si quelqu'un l'avait entendu on en aurait pensé long.

—Et qui l'entendait alors? toi seul?

—Non; la mère aussi tendait l'oreille et a voulu lui faire répéter ces pa-

roles, mais le père a crié qu'elle était une curieuse et qu'on l'ennuyait.

—C'est bien; à présent, mon cher enfant, tu peux te retirer; je vais sonner pour qu'on te mène à l'office et qu'on te fasse goûter; tiens, prends ce châle pour te couvrir dehors car il fait froid; tu rentreras chez toi et tu ne répéteras à personne autre qu'à ta mère ce que tu m'as dit. Si, un de ces jours, on vient te chercher de ma part, tu mettras tes habits les plus propres, et tu prendras ton courage à deux mains pour témoigner devant les juges. Enfin tu donneras de ma part cette bourse à ta maman qui ne paraît pas heureuse, la brave femme!

Claude prit la bourse, remercia et alla goûter.

#### XIV

Un nouvel aliment était donné à la curiosité du public: au moment où toutes les preuves se dressaient contre le jeune homme inculpé du crime d'incendie au chalet de Rougemont, de nouveaux témoignages s'élevaient, en sa faveur cette fois.

Aussi y avait-il affluence considérable d'auditeurs à la séance qui devait décider du sort de Maritzki.

D'ailleurs l'accusé était sympathique au public avec sa belle tête virile, sa stature élégante, ses formes classiques, sa physionomie grave dénuée de toute honte comme de toute forfanterie.

—Celui-là ne peut-être un criminel, se disaient les hommes.

—Si celui-là est coupable, murmuraient les femmes, c'est qu'il avait un motif légitime pour agir ainsi.

Depuis quelques jours, cependant, le courage de Fidélio s'était un peu affaibli; il ne savait rien de Xénie; il n'avait vu aucun ami; seul le brave Marquand qui n'abandonnait guère le chevet de Marthe, alors très souffrante, lui avait fait parvenir un billet laconique où il l'assurait de son amitié et le suppliait de ne pas se décourager; ou bien son innocence serait reconnue, ou

bien il serait acquitté faute de preuves suffisantes.

Mais cela ne consolait pas Maritzki : il ne voyait pas comment s'accomplirait la première hypothèse, puisque nulle lumière ne jaillissait pour éclairer la situation ; et être acquitté faute de témoignages plausibles n'était pas une perspective satisfaisante.

—Mourrai-je donc désespéré sans la revoir ? soupirait-il parfois. Ne viendra-t-elle pas avant que je meure ou que je sois exilé ?

Et voilà que le jour des dernières assises, il sentit son cœur sauter dans sa poitrine, lorsqu'une jeune femme toute pâle, toute faible, s'avança au banc des témoins avec un petit garçon à l'air timide et un homme à l'oeil farouché, dans lesquels il reconnut Lutrain et son fils accompagnant Mme de Folnard.

La vicomtesse avait décidé l'ivrogne à venir témoigner après qu'il eût rassemblé ses souvenirs, en lui promettant une forte somme et en intercédant pour lui auprès du patron de l'usine où il travaillait, pour l'y faire rentrer comme ouvrier.

Qui fut stupéfait d'entendre des dépositions contraires aux siennes, ce fut Trézon le calomniateur.

De plus, Pierrot raconta de nouveau sa soirée au chalet : il y avait bien vu Fidès ; Trézon avait pris assez le soin de lui faire remarquer son air sombre et préoccupé ; mais le jeune homme avait quitté la cour et gagné la route au moins dix minutes avant l'incendie.

Puis Lutrain, quoique d'une manière hargneuse et ennuyée, avoua que Trézon, tandis qu'il était en état d'ébriété, lui avait emprunté un instant le bidon de pétrole.

Enfin, pour couronner le tout, Claude, "l'innocent des Lutrain", raconta tout ce qu'il avait vu le mercredi soir en allant à la recherche de son père.

Vint ensuite le tour de la vicomtesse ; elle était encore mal remise de sa récente indisposition, mais le désir de sauver l'honneur de son ami décuplait ses forces ; néanmoins elle paraissait si faible que le président l'invita à de-

meurer assise.

Ce fut d'un ton très net, d'une voix tranquille et haute qu'elle dit comment elle avait reconnu Maritzki dans l'homme généreux qui l'avait retirée des flammes, et par quelle délicatesse infinie il s'était soustrait aux éloges et à la reconnaissance.

Elle rappela en feignant de passer là-dessus, le bien qu'il avait fait au village pendant l'année qui venait de s'écouler, les services qu'il y avait rendus, la gratitude des pauvres gens qu'il s'était attirée par sa charité et son courage.

Bref le discours de l'avocat se ressentit de ce plaidoyer fait par une femme courageuse et aimée, elle aussi, et le réquisitoire du Procureur de la République fut applaudi à outrance ; l'acquiescement de Maritzki fut prononcé aux acclamations de tous ; ses amis lui firent une telle ovation que pour s'y soustraire, il dut accepter la voiture que lui offrait Mme de Folnard.

—Mais où aller ? dit-il tristement.

—Comment pouvez-vous le demander ?

Votre place est chez mes beaux-parents avant que vous preniez un parti quelconque. D'ailleurs nous aurons à causer.

Quant à Trézon il tenta de s'éclipser dans la foule, mais une main de fer le saisit au moment où il gagnait la porte : c'était M. Marquand qui, abandonnant sa maison une demi-journée à la prière de Marthe pour assister à l'audience, avait entendu le verdict qui acquittait son ami ; il traîna le misérable jusqu'à l'huissier qui faisait évacuer la salle ; Trézon eut beau faire pour s'échapper, il fut mis en état d'arrestation pour faux témoignage et soupçon d'incendie volontaire ; Fidélio intercéda en sa faveur ainsi que la vicomtesse. Le premier se disait : "Il m'a procuré la joie de sauver Xénie. Mon aïeul a tué la mère et j'ai épargné la mort à la fille, le crime est en partie racheté." Trézon vit donc sa peine commuée ; néanmoins celle qu'il eut à subir fut légère à côté du mépris universel qui l'accueillit au

village lorsqu'il sortit de prison, sans parler de celui de la jolie Simone qui ne devait pas lui pardonner sa lâcheté.

Lutrain rentra comme ouvrier à l'usine, se corrigea peu à peu du vice d'ivrognerie qui lui était fatal à lui et à sa famille, et on ne le vit plus retomber dans son ancien péché.

XV

—Mais ma fille chérie, pensez-vous bien à ce que vous dites? Une Folnard épouser un Maritzki... c'est une mésalliance cela.

Xénie releva fièrement sa tête blonde pour répondre à sa belle-mère, :

—Avant d'être une Folnard, n'étais-je pas la princesse Zurkine?... Et puis le nom de Maritzki n'est pas celui du premier venu; le poète adoré de la Pologne n'y est pas oublié encore, et son fils à toute sa noblesse et toute sa fierté.

—C'est vrai, murmura la bonne dame ébranlée.

—Et puis, s'écria le comte en caressant sa barbe blanche du fond du grand fauteuil, où il étendait sa jambe goutteuse, ce n'est pas là la meilleure raison; mais ce jeune homme nous a conservé notre fille au mépris de sa propre vie, et à cause de cela il a failli subir une peine infamante; n'est-ce pas un devoir pour nous que de le considérer comme notre fils?... Et enfin, ajouta le vieillard en étouffant un soupir, nous en avons eu un fils, la chair de notre chair et le sang de notre sang, qui n'a pu donner de bonheur ni à ses vieux parents ni à sa femme, Xénie est libre; si son coeur parle cette fois, pourquoi ne serait-elle pas dédommée de tout ce qu'elle a souffert dans une première union?

Xénie souriait.

La comtesse avait un pli sur le front.

—Mignonne, dit-elle toute songeuse à la jeune femme, je ne sais où j'ai entendu déjà ce nom de Maritzki... autrefois... Rappelle-moi donc celui de l'homme qui a... qui a... tu sais bien... par qui ta pauvre mère a été... en-

fin...

—Cet homme était un pauvre vieux fou; j'ai oublié son nom... ne m'en parlez jamais. Quant à Fidélio, je le tiens pour l'être le meilleur et l'âme la plus élevée qui soit sur la terre; n'est-ce pas la plus grande garantie de bonheur qui me puisse être donnée?

—Qu'il en soit comme tu voudras, ma fille, répondit la vieille dame; tout ce que tu feras sera bien fait.

—Et puis, poursuivit M. de Folnard, aussi bien nous ne sommes éternels ni l'un ni l'autre; Xénie a besoin d'un protecteur au cas où nous viendrions à lui manquer.

Le même soir, Xénie et Fidélio causaient ensemble dans la douce tiédeur du boudoir bien clos; le second parlait tristement mais avec fermeté du départ qu'il voulait effectuer le lendemain, sa présence pouvant être mal interprétée au château de Folnard.

D'ailleurs, lui-même, en son âme extrêmement délicate, sachant qu'une affection réciproque les unissait l'un à l'autre, se disait que jamais cette amitié, doublée de reconnaissance de sa part, ne se changerait en un lien plus étroit. Mme de Folnard était vicomtesse, lui n'avait pas de titre; elle était riche, il était pauvre. C'était un motif suprême pour s'éloigner d'elle à jamais, car la fierté ombrageuse du jeune homme ne lui permettait aucun espoir.

—Et que comptez-vous faire? où irez-vous? demanda Xénie.

Fidélio soupira:

—Où il plaira à Dieu! ce que je ferai? Je n'en sais trop rien... Je suis isolé ici-bas comme une épave qui roule à la mer ou une feuille dans le tourbillon des vents. Je suis dégoûté de mes fonctions d'instituteur... Je crois que je vais m'occuper de musique... La musique n'est-elle pas le baume qui soulage toutes les blessures?...

La vicomtesse leva sur lui ses yeux de velours empreints d'une indéfinissable expression de tendresse:

—Mon ami, avant de nous séparer, j'ai besoin que vous m'affirmiez que

vous n'éprouvez plus pour moi ni colère ni rancune.

—Oh! fit le jeune homme en lui prenant les deux mains, pouvez-vous parler ainsi quand je ne ressens pour vous que de l'adoration?

—Mais le passé est entre nous... mrumura la vicomtesse.

—Je ne m'en souviens plus... Dieu dit de pardonner... Nous avons l'un et l'autre à pardonner... oublions.

—Fidélio, savez-vous ce que j'ai pensé? Dieu nous a peut-être réunis de nouveau pour que nous nous donnions la tâche de réparer ensemble la faute de nos parents.

—Que voulez-vous dire?

—Il nous a créés pour nous rencontrer dans les mêmes désirs du bien. Fidélio, unissons nos deux vies et travaillons au bien de l'humanité. Ma mère a été fatale aux vôtres, votre aïeul me l'a prise... Mais vous m'avez sauvé la vie, nous ne sommes donc pas quittes l'un envers l'autre; c'est moi qui vous reste redevable; je ne veux vous payer qu'en tendresse et en bonheur. Fidélio Maritzki, voulez-vous que je sois votre femme?

—Vous?... s'écria Maritzki en se levant d'un bond, pâle comme un mort.

—Ah! fit tristement la vicomtesse, vous ne voulez pas? cependant, ne venez-vous pas de dire: oublions le passé?

—Eh! ce n'est plus au passé que je songe, répondit le jeune homme avec agitation, mais votre générosité m'écrase; vous ne pensez pas que vous êtes riche, très riche et que je suis pauvre; que vous êtes habituée au luxe, au monde et que je suis obscur; enfin que vous êtes la vicomtesse de Folsard et que je ne suis que Fidélio.

—Le nom de Folsard m'a été lourd à porter, murmura Xénie; je serai fière du vôtre, mon ami; et il me semble que ceux que nous avons perdus et qui ont dû éteindre toute haine de l'autre côté de la tombe, nous souriront de là-haut en nous voyant unie. Quant à ma fortune elle est la vôtre; ce sera l'instrument que nous prendrons pour faire le bien; je suis une femme, on écoute

volontiers une femme, et puis l'or soulage tant de misères, apaise tant de caractères aigris! Vous, vous avez votre belle intelligence et votre autorité douce à laquelle rien ne peut résister.

Elle ajouta d'une voix plus mélodieuse encore en le regardant au fond des yeux:

—Une dernière fois, Fidélio, voulez-vous de moi?

Il ne répondit pas parce qu'il pleurerait de joie, et qu'il remerciait Dieu tout bas.

—Je croyais le bonheur si loin de moi! dit-il enfin, et ce bonheur là me semblait tellement impossible que je n'osais même pas le rêver. Oh! Xénie, Xénie! qu'il sera doux de chérir un ange tel que vous et de faire le bien à vos côtés, avec vous!

## XVI

Lorsque, quelque temps après, monsieur le curé, du haut de la chaire, publia les bans de Mme de Folsard et de Fidélio Maritzki, une rumeur parcourut l'église; on avait bien un peu deviné que la jeune femme et le jeune homme avaient de l'attachement l'un pour l'autre, mais on ne s'attendait pas à ce prompt dénouement.

A part quelques mauvaises langues qui, par habitude, se crurent obligées de gloser sur les gens du château, tout le village se réjouit de la félicité des futurs époux, et celle qui y applaudit le plus fort fut certainement la gentille Fanchette qui ne put s'empêcher de dire, l'incorrigible:

—Pour un beau gars, c'est un beau gars que l'ancien maître, et madame la vicomtesse n'a pas mauvais goût.

Le mariage eut lieu à Paris et les nouveaux époux firent ensuite un long voyage; mais au lieu de leur allégresse ils n'oublièrent ni les vieux parents de Folsard, ni Saint-Martin, et ce fut là qu'ils se fixèrent au retour de leurs pérégrinations en Europe.

On les accueillit avec une joie indescriptible; toutes les petites Marquand étaient folles de plaisir; une seule

manquait à l'appel : Marthe qui, après avoir servi de demoiselle d'honneur au mariage de ses amis, auquel elle montra une sérénité angélique et pria avec une ferveur de sainte, avait demandé à son oncle la permission d'entrer au Carmel comme novice.

Il avait bien un peu fait la grimace le pauvre oncle Auguste, mais la vocation de sa nièce était si bien décidée qu'il y consentit en soupirant.

La gentille Fanchette épousa un brave métayer des Folnard, d'un caractère heureux comme celui de la jeune paysanne; aussi leur maisonnette n'engendre pas la mélancolie.

Les Lutrain, sans cesse protéger par Maritzki et sa jeune femme ne se rappellent plus leurs jours de misère; d'ailleurs ils ne sont pas les seuls ainsi à Saint-Martin.

Quant à Simone, nous sommes désolé d'apprendre au lecteur qu'elle n'a pas eu de chance; peu aimée au village, pourvue d'une dot presque nulle, de

beaucoup de coquetterie et de goûts dispendieux, elle risquait de coiffer sainte Catherine après avoir repoussé avec indignation la demande de Trézon qui n'est plus adjoint comme on le pense; aussi finit-elle par se décider à devenir Mme Trézon après que bien des mois se fussent écoulés depuis la malencontreuse histoire de l'incendie de Rougemont.

Elle n'aimait pas Trézon mais Trézon était riche; elle aurait toujours des rubans pour s'attifer et des serviteurs pour lui éviter toute peine.

Seulement elle comptait sans l'avarice de son mari dont le caractère s'est encore aigri en se voyant à jamais déconsidéré au pays. Aussi le ménage est-il fort désuni; on entend souvent jurer, crier, blasphémer dans la maison du fermier et, chose triste, personne ne les plaint.

Espérons que la bonne influence des Maritzki ramènera la paix là comme ailleurs.



## CONSEILS PATERNELS



Le père.—Que cette montre, cadeau d'anniversaire, te rappelle, ma fille, qu'une femme doit toujours lui ressembler.. Comme une bonne montre, elle ne doit pas être bavarde et cependant toujours répondre exactement lorsqu'on l'interroge.

# IDYLLE DES ANCIENS JOURS

Par F. de Verneuil

Il ne faut faire la guerre qu'à cinq choses: aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du coeur, aux séditions des villes et à la discorde des familles. Voilà les cinq choses qu'il faut combattre de toutes ses forces, même par le fer et par le feu.

(Pythagore.)

AU pied de la falaise escarpée de Québec et à l'extrémité de la ville s'élevait une maisonnette rustique mais coquette, à demi-enfouie dans un bouquet d'arbres. L'aspect riant de cette demeure perdue dans la verdure contrastait singulièrement avec le triste spectacle de l'intérieur.

Deux femmes priaient silencieusement près d'un lit où reposait un homme dont la pâle mais énergique figure révélait l'habitude du commandement. Un uniforme d'officier de la cavalerie anglaise, accroché au mur, renseignait du reste sur la situation sociale du blessé, car c'était un blessé qui gisait là. Le capitaine Henry Harrison, attaché à l'état-major du général Wolfe, avait reçu, dans la poitrine, un coup de feu qui avait brisé une côte et déterminé un violent épanchement sanguin en lésant les poumons.

La plus âgée des deux femmes paraissait quarante ans au plus; l'autre, qu'il était facile de reconnaître pour sa fille, en avait dix-neuf à peine. Toute frêle et mignonne, on eût dit encore une enfant, tant étaient délicats les traits de son visage où brillaient deux yeux admirables d'expression.

—Henry ne reprend pas encore connaissance! soupira la mère. Elle considéra anxieusement le visage du blessé et reprit:—Quelle horrible journée! Cette date du 13 septembre aura semé le deuil dans bien des familles et fait couler bien des larmes!

A ce moment, l'officier ouvrit les yeux, un faible soupir s'échappa de ses lèvres; les deux femmes s'empressèrent. Il les regarda un instant comme sans comprendre, puis son visage s'éclaira d'un pâle sourire.

—Mary, ma dévouée compagne, Ellen, ma fille chérie, je mourrai content puisque vous êtes là!

La jeune fille éclata en sanglots et s'agenouillant près du lit:

—Père, ne dites pas que vous allez mourir, je vous en supplie! nous vous guérirons!

—Je sens que ma blessure est mortelle, dit l'officier qui ne s'exprimait qu'avec difficulté, la vie peu à peu se retire de moi. Je voudrais pourtant savoir, avant de m'en aller, si nos troupes sont victorieuses...

—Nous ne savons rien, mon ami, répondit sa femme, sauf que la lutte a été acharnée aujourd'hui dans la plaine d'Abraham. Dans une extrême angoisse nous interrogions tous ceux qui passaient sans rien apprendre. Ce sont des Indiens Iroquois qui nous connaissent qui vous ont ramené ici, eux non plus ne savaient rien.

—J'ai dû être frappé dans le milieu de la journée; je me souviens d'une grande douleur là, brutalement à la poitrine... puis plus rien...



—Vous étiez évanoui quand on vous a amené, nous vous avons pansé sans que vous repreniez connaissance. La blessure est profonde, mais nous prions tellement Dieu qu'il ne voudra pas vous enlever à notre affection.

—Oh! je ne crains pas la mort, articula le moribond, mais que deviendrez-vous toutes deux... seules au monde... Terrible chose que la guerre!...

Au dehors, des pas se firent entendre; on frappa à la porte. Ellen alla vivement ouvrir et se trouva en présence d'un Indien soutenant un nouveau blessé, un jeune homme dont l'uniforme indiquait immédiatement un adversaire de celui qui se mourait dans la maison. Instinctivement, la jeune fille allait refermer la porte quand la voix faible de son père prévint le mouvement.

—Laisse-le entrer, mon enfant.

—Quoi! mon père, vous voulez? Mais c'est un ennemi!

—Il n'y a plus d'ennemis devant la mort. Puis, leur nation est généreuse et soigne nos blessés comme les siens. Laisse entrer.

Les nouveaux arrivants pénétrèrent. L'Indien appartenait à la tribu des Hurons; le jeune homme portait l'uniforme des dragons du roi avec les galons de lieutenant; son visage trahissait une vive souffrance. Lui aussi avait eu un mouvement de recul en reconnaissant où il entraît, mais les paroles du capitaine anglais l'avaient ému; d'un regard il remercia le mourant, puis il s'assit.

—Où êtes-vous blessé? demanda la mère d'Ellen.

—Au bras gauche qu'une balle a fracassé, mais un pansement sommaire suffira pour me permettre de me rendre à nos ambulances.

Rapidement l'Indien découvrait la plaie; aidé des deux femmes, il confectionna en quelques instants un simple mais confortable appareil qui fit éprouver un soulagement immédiat au blessé. L'opération terminée, le jeune officier voulut se retirer. Le capitaine Harrison s'y opposa.

—Il est tard maintenant. Attendez au jour, au jour de demain que je ne verrai sans doute pas moi-même. Puis, formulant le désir de connaître qui le hantait.

—Vous me direz comment cela s'est passé aujourd'hui. J'ai été frappé au commencement de l'action; je voudrais savoir... vous ne pouvez pas refuser cela à celui qui va mourir... Wolfe est-il victorieux?

—Wolfe est mort, répondit le jeune homme.

—Mort! dit en pâlisant davantage encore Harrison que cette nouvelle parut affecter profondément.

—Oui, mais il a eu le temps de savoir la victoire de ses troupes, plus heureux en cela que Montcalm frappé mortellement aussi presque à la même heure.

—Wolfe mort, votre général mourant! répétait pensivement le capitaine Harrison.

A partir de cet instant son état empira; la fièvre s'empara de lui; bientôt la raison sombra et ce ne furent plus que des phrases incohérentes qui sortirent de ses lèvres.

Eplorées, comprenant que la fin était proche, les deux femmes se laissaient aller à leur douleur. Le jeune officier français Roger d'Entraygues, oubliant sa propre souffrance, se sentait violemment ému; parfois son regard s'arrêtait sur la jeune Ellen et, devant le chagrin de cette angélique jeune fille, il sentait les larmes lui monter aux yeux et ne pouvait trouver que d'impuissantes paroles de consolation et d'encouragement.

Vers minuit, le délire de l'officier anglais parut cesser un peu; dans ses yeux où la raison semblait réapparaître, mais que voilait déjà l'approche de la mort, une lueur passa; il fit signe à Roger d'Entraygues de s'approcher.

—Plus près, lui dit-il d'une voix faible et saccadée, donnez-moi votre main, je vais mourir... mourir content, l'Angleterre est victorieuse... mais vous avez été braves... nos deux pays feront la paix... ce sont deux grandes nations que l'avenir rapprochera. Il

ne faut plus d'ennemis sur ce sol rougi de trop de sang des nôtres et sous lequel je vais reposer... Promettez-moi de ne pas oublier ma tombe...

—Je vous le jure, dit Roger que l'émotion envahissait.

Le capitaine Harrison eut un soupir, puis le sang afflua à son visage; la fièvre le reprenait.

—Mary! Ellen! cria-t-il.

Elles se penchèrent hâtivement sur lui. Mais déjà la figure de l'officier reprenait sa blancheur de cire, les yeux se troublèrent, sa main qui n'avait pas lâché celle de Roger d'Entraygues, la serra convulsivement dans une dernière étreinte, un peu d'écume sanglante vint aux lèvres...

Le capitaine Harrison n'était plus.

Le lendemain, quand Roger d'Entraygues se dirigea vers les ambulances françaises, il emportait au coeur une profonde impression. Cette nuit passée près de l'ennemi de la veille qui était mort la main dans la sienne, la vision de cette jeune fille abîmée dans son chagrin et qui lui avait aussi serré la main à son départ, tout cela l'agitait profondément. Sa blessure le faisait cruellement souffrir; l'appareil, hâtivement installé, s'était dérangé, la plaie menaçait de s'envenimer et lui causait la fièvre habituelle en pareil cas.

Arrivé aux ambulances, à bout de forces, il s'évanouit. Pendant de longs jours il ne devait plus avoir conscience des gens ni des choses; les fatigues endurées, jointes aux privations, l'avaient considérablement affaibli; le délire s'empara de lui puis une fièvre cérébrale se déclara.

Deux mois s'écoulèrent avant que Roger, enfin guéri, quoique toujours faible, pût sortir.

Depuis deux mois déjà, Wolfe et le capitaine Harrison dormaient du dernier sommeil, Montcalm les avait suivis dans la tombe le lendemain; quatre jours plus tard, Québec avait dû capituler...

Roger d'Entraygues pensait avec

une infinie tristesse à tout cela; il songeait aussi à la France lointaine où, hélas! on oubliait ceux qui étaient morts victimes d'une coupable indifférence; puis sa pensée se reporta vers la demeure du capitaine Harrison. Il revit le charmant visage d'Ellen et se souvint de la promesse faite au mourant d'aller prier sur sa tombe.

Doucement, il s'achemina vers l'extrémité de la ville.

Un an exactement s'était écoulé depuis la sanglante rencontre de la plaine d'Abraham; on était au 13 septembre 1760. La maisonnette de l'ancien capitaine Harrison avait toujours son riant aspect dans la verdure, mais elle n'abritait plus aujourd'hui le deuil et les larmes.

Devant le seuil, sur un banc rustique, lisait une femme dont la blanche chevelure contrastait avec le visage jeune encore; un bruit de pas la tira de sa lecture, elle leva la tête et dans un sourire ému, elle murmura:

—Chers enfants!

Un jeune couple s'avancait lentement et vint s'asseoir sur un rocher face au St-Laurent. Pendant quelque temps, les nouveaux arrivés contemplèrent en silence le magnifique panorama qui se teintait des feux du soleil couchant, puis, sortant de sa rêverie, le jeune homme dit à sa compagne:

—Voici juste un an aujourd'hui que j'ai fait votre connaissance, ma chère Ellen, et dans quelles tragiques circonstances!

—Un an déjà! Et voici trois mois seulement que nous sommes mariés!

—Trois mois de bonheur!

La jeune femme se rapprocha plus près de son mari.

—Dites-vous bien vrai, Roger? Ne regrettez-vous rien? votre pays? votre grade d'officier?

—Que regretterai-je? Non, en vérité. Mon pays? oui, j'y pense bien souvent, mais ceux qui m'ont élevé ne sont plus; depuis longtemps ils reposent dans le cimetière du petit village natal. Mon rang dans l'armée? Non en-

core, car avec le roi Louis XV ce n'est ni le courage ni le dévouement qui sont en honneur; regardez comme il a abandonné Montcalm. Y pense-t-il parfois seulement? Il n'a peut-être même jamais su les prodiges de valeur qui ont été accomplis sur cette terre qu'on lui représente comme "quelques arpents de neige". Là-bas, c'est l'intrigue et la duplicité qui règnent en maîtresses à la cour. Ici, c'est l'oubli des chagrins dans le calme d'une vie reposante. Là-bas, enfin, c'est l'isolement parmi les indifférents ou les envieux; ici, c'est le bonheur près d'une femme dont l'amour remplit toute ma vie...

—Et moi, je suis heureuse de votre

amour, Roger; pourtant, j'aurais dû rester pour vous l'étrangère, la fille de votre adversaire dans la plaine d'Abraham!

—Ellen, votre père agissait en loyal soldat de son côté comme moi du mien et c'est le devoir d'un soldat de mourir pour son pays sans discuter les ordres; mais, souvenez-vous aussi, qu'en sa noblesse de cœur, il désirait et présentait la paix entre nos deux patries.

—Oui, mon Roger, ce fut son dernier vœu...

Et nous l'avons accompli pour nous, ma femme bien-aimée, dit l'ancien officier en appuyant longuement ses lèvres sur celles de sa compagne.

## LE PRINTEMPS

Il fait un ciel léger et mouillé d'aquarelle  
Où flottent dans du bleu des flocons de pigeons,  
Nous écoutons, du banc où nous nous ombrageons,  
La roulette qui fait tourner la tourterelle.

Le gravier du jardin pétille, l'air est frêle,  
Tous les blancs églantiers nous disent: nous neigeons;  
Je regarde s'ouvrir ainsi que les bourgeons  
Le volubilis mauve et lilas d'une ombrelle.

La première hirondelle a rayé le ciel pur,  
Tous les liserons bleus regardent sur le mur  
Et, levant au soleil ses prunelles baignées

Où leur neige déjà mire ses tourbillons,  
Le printemps, dans les fleurs, lance à pleines poignées  
Vers le ciel ébloui des vols de papillons.

E. GOJON.

## PROSE PRINTANIERE

Hier, en voyant une hirondelle  
Qui nous ramenait le printemps.

**L**A vie est un rêve, et ce rêve, tel que la durée de la vie, est bien éphémère. Heureux ceux dont l'existence n'est qu'un beau songe ; mais pour d'autres, si la plupart de leurs visions ne deviennent pas des réalités, combien est-ce de par leur faute ! Hélas ! trop souvent nous tirons l'écran funeste et sombre qui teinte d'endeuillantes couleurs les horizons les plus beaux.

Ainsi méditais-je ce matin-là, secouant la tristesse vague d'une nuit agitée de mauvais songes provenant d'ennuis passés, comme c'est le lot de chacun de nous ici-bas. D'ailleurs, un soleil joyeux, filtrant à travers mes persiennes et les rideaux, égaya les meubles et les tableaux qui prirent un air de fête inaccoutumée, qui effaça petit à petit les mauvaises impressions de la nuit.

Il était relativement très matin ; aussi, tout ragaillardé par la promesse d'une belle journée dont l'accoutumance s'était oubliée, me prêlassai-je paresseusement dans mon lit, fermant à demi les paupières, prenant l'air béatement heureux d'un matou qui ronronne.



Tout à coup, au milieu des piailllements des pierrots qui se disputaient sans doute, dans les gouttières des toits, la croûte de pain ou le morceau d'échaudé dérobé à la cage de quelque midinette, j'entendis un gazouillement charmant.

— Les hirondelles ! m'écriai-je, sautant à bas du lit, ouvrant avec précaution mes persiennes pour ne pas apeurer les gentes messagères du printemps. — Les hirondelles ! c'en est fait de l'hiver attristant et froid ; voilà les hirondelles !

Hélas ! avais-je parlé trop haut, fait un bruit épouvantable en ouvrant ma fenêtre ?... Je les vis s'envoler à tire-d'aile, piquant de minuscules points noirs le bleu zénith du ciel.

— Maladroit ! pensai-je, tu viens peut-être de chasser le bonheur de la maison !

Et je me mis à me remémorer les vers de Mûrger :

Hier, en voyant une hirondelle  
Qui nous ramenait le printemps.

— A quoi penses-tu donc ? fit ma femme en se posant sur un coude, voyant ma mine renfrognée. — Qu'y a-t-il ? ajouta-t-elle en me rejoignant et venant à son tour passer son visage curieux au travers des rideaux.

— Les hirondelles, les exquisés petites créatures de souvenir et d'espoir, si chères aux poètes, étaient là sur ce toit, il y a un instant, et elles ont disparu. Tiens, regarde, les voilà, là-haut, tout là-haut, d'où jamais elles ne reviendront, qui sait !

— Pourquoi, mon chéri, leur as-tu fait peur ; mais elles reviendront. En tous cas, si elles sont loin, très loin, c'est vers la campagne fleurie qu'elles s'en sont allées. Veux-tu, allons les rejoindre ?

Comme je ne répondais pas assez vite à son gré, avec le sens presque divi-

natoire que possèdent les femmes qui vous connaissent bien, semblant parodier à son ami Rodolphe, de la "Vie de Bohême", elle reprit, très chatte, presque enfantine :

Je remettrai la robe blanche  
Dont je me parais autrefois,  
Et, comme autrefois, le dimanche  
Nous irons courir dans les bois.

—Mais, mais, mon amie, m'écriai-je, j'ai tant de choses à faire et laissées en suspens, hier encore, et mon article, mon...

Mais comment ne pas céder à un désir de femme lorsque ses deux bras vous enlacent, et que des yeux rieurs accompagnent des paroles tendrement cajoleuses.



Une demi-heure plus tard, montés à bicyclette, nous roulâmes, et nous roulâmes gaiement par les routes, inconscients du chemin parcouru, semblant fuir la ville, traversant sans nous arrêter les hameaux où tout nous rappelait la douleur de vivre au milieu de douleurs latentes, le "struggle for life", en quelque caste que ce fût. Comme des hirondelles terrestres qui paraissent vouloir lutter de vitesse avec les hirondelles célestes, nous pédalions, sans souci des chiens de bergers qui nous regardaient d'un mauvais œil, des gardeuses d'oies et de dindons, qui, tout en maugréant contre nous pour être obligées de rassembler leurs troupeaux à grands coups de gaule, nous enviaient. Et nous roulâmes ainsi, emportés par une sorte de course fébrile, vertigineuse, jusqu'à ce que le soleil fût au milieu du firmament, jusqu'à ce que, harassés, une hôtellerie en plein bois se montrât à nous, avec ses tables

prêtes sous des arbres fruitiers tout en fleurs.

Quel délicieux endroit, quel exquis déjeuner au milieu de la verdure, sous la griserie des abricotiers, des cerisiers, des pêchers, qui semaient leurs pétales parfumés jusque dans nos plats et dans nos verres, y ajoutaient une saveur particulière et faisaient paraître meilleur ce qu'ils contenaient. Et quand l'hôtesse nous apporta le "moka supérieur", qui n'était que de l'affreux jus de chicotin, nous bûmes sans murmurer, le trouvant parfait, tant nous étions heureux de nous revoir par la pensée tels que nous étions dix ans auparavant, un siècle pour ceux qui ne surent point s'aimer, et je payai l'addition sans protester de l'exagération de ses prix, tant nous avions eu de bonheur à nous trouver seuls en ce petit coin paradisiaque où des hirondelles, de vraies hirondelles, voltigeaient alentour et remettaient en état l'ancien nid. Et cela emplit mon cœur de doux émoi compris par ma chère compagne qui murmura :

—Tu vois, nous les avons rejointes les hirondelles; tu avais tort de te désoler ce matin.

Je ne me souviens plus de ma réponse; mais ce que je sais, c'est que depuis ce jour j'ai aimé encore davantage les hirondelles. Et que, jamais, je n'en puis voir, ni entendre gazouiller la première, sans ressentir en moi un frémissement très doux. C'est que, si l'existence n'a pas toujours des horizons roses, si des autans sont rudes, si des larmes glissent parfois des paupières lasses et meurtries, si la durée de la vie est éphémère et qu'elle ne soit qu'un rêve creux et souvent mauvais, elle a ses heureuses matinées de printemps, aussi ses hirondelles qui nous font oublier le passé, aimer le présent, espérer en un avenir non chimérique de joies renouvelées avec le réveil printanier de la nature.





La vie drôle

## LA VEINE DU JOURNALISTE

EN quelques joyeuses enjambées, Joseph Dupaigne, homme de lettres, gravit les six étages de son sous-ciel mansardé.

—Pour une fois, mon vieux, se répétait-il, avoue que tu as de la veine. A toi d'en profiter.

Sur le dernier palier, sa voisine était assise, en train d'écosser des petits pois. Dupaigne, en passant devant elle, ne put se retenir de lui dire :

—Si vous saviez ce que je suis embêté : un article terriblement pressé à écrire !

—M'en parlez pas, monsieur Dupaigne, c'est comme mes petits pois, ils ne seront jamais cuits.

Quelques secondes après, le jeune écrivain était installé à sa table de bois blanc, un porte-plume dans une main, sa tête dans l'autre, devant une grande feuille de papier où la flamme instable d'une bougie faisait passer des alternatives d'ombre et de lumière.



A quoi tient la fortune ! Il y avait des années que Dupaigne frappait inutilement à la porte des éditeurs et des salles de rédaction ; jamais encore il n'avait eu la satisfaction de voir son nom imprimé autre part que sur sa carte de visite. Or, tout à l'heure, en flânant, découragé, sur les boulevards, il était tombé sur un ancien camarade de collège, un crétin de première force, Célestin Vaucher, qu'il avait complètement perdu de vue depuis leur échec commun aux derniers examens. Ce Cé-

lestin Vaucher, dans l'intervalle — le tripotage, les "affaires"—était devenu un gros, un très gros monsieur ; du moins en avait-il l'air : auto, havane, huit-reflets, gants de peau, qui avaient d'abord singulièrement humilié le veston-pelure de Dupaigne et son feutre mou à effondrements. Mais Vaucher, flatté dans sa vanité, avait joué au bon garçon : bras dessus, bras dessous, les deux condisciples d'autrefois avaient évoqué quelques souvenirs de collège, puis Vaucher avait demandé :

—Avec ça, mon vieux, qu'est-ce que tu deviens ?

Alors Dupaigne avait raconté ses désirs, ses ennuis, ses espérances : écrire, être imprimé, se lancer, devenir riche, célèbre ; mais les débuts étaient si difficiles, avec les éditeurs, les directeurs qui ne voulaient pas vous recevoir.

—Eh ! eh ! avait interrompu Vaucher, ne sais-tu pas, mon petit, que tu parles au rédacteur en chef d'une revue ? Si je peux faire quelque chose pour toi... Voyons, qu'est-ce que tu écris ?

—De tout : romans, contes, nouvelles, théâtre...

—Aïe ! bien littéraire. Enfin, peut-être... Est-ce que tu lis quelquefois la "Revue Porcine ?" Nous y étudions toutes les questions relatives à l'élevage du porc. C'est très spécial, comme tu vois, très technique. Mais ça se lit, ça se lit même beaucoup ; c'est le principal.

—Et tu crois que dans tes colonnes ?...

—Pourquoi pas, après tout ? Un con-

te, tout le monde aime lire ça. Ça repose, ça amuse. Nos abonnés ne sont pas ennemis d'un peu de littérature entre deux articles sérieux. Par exemple, il me faudrait quelque chose de très court.

—C'est facile.

—Rien de léger non plus : nous sommes une publication qui se respecte.

—Repose-toi sur moi.

—Tiens, un conte de fée ne déplairait pas à nos lecteurs.

—C'est justement là que j'excelle.

—Parfait, alors. Envoie-moi ça demain matin, rue Vivienne. Nous payons deux sous la ligne. Mais le plus court possible, hein ?



Accoudé à sa table de travail, Dupaigne souriait au souvenir de cette conversation. Dupaigne, rédacteur littéraire à la "Revue Porcine", ça ne faisait pas mal. Imprimé et payé, c'étaient tous les bonheurs à la fois. Ah ! ah ! ses chers confrères n'avaient plus qu'à bien se tenir, à présent.

Précisément il avait une idée de conte tout-à-fait délicieuse : "La princesse Barba", tel en était le titre.

C'était la fille d'un roi, qui était merveilleusement belle, mais une méchante fée, qu'on avait oublié de convier à sa naissance, avait décidé, pour se venger, que toutes les fois que la princesse se trouverait en présence d'un prince à marier, il lui pousserait sur tout le visage une barbe abondante. De là son nom de Barba. La prédiction se réalisait, au grand chagrin de la pauvre enfant, qui courait grand risque de demeurer fille, puisqu'elle était belle pour tout le monde, sauf pour ceux qui auraient pu l'épouser. Heureusement, le beau prince Dodor, s'étant épris d'elle, se jurait de mettre un terme à ce phénomène capillaire et, après mille surprenantes aventures, il obtenait enfin, d'un vieux sorcier, une pâte magique qui rendait les joues de la princesse à tout jamais improductives.

Raconté aussi sèchement, ça n'a l'air

de rien, car la beauté de l'histoire résidait surtout dans les détails, dans la forme, dans les descriptions. Dupaigne usa deux pouces de bougie à dépeindre la princesse, son nez, ses yeux, sa bouche, ses oreilles. Autant pour le prince Dodor. Et la forêt enchantée où habitait le vieux génie ! Et le chagrin de la pauvre princesse, chaque fois que sa barbe repoussait ! Et sa joie, lorsqu'elle put enfin embrasser son amoureux sans le piquer !

Certes, ce fut pour Dupaigne une nuit blanche bien remplie : il eut, en se relisant, l'impression très nette d'avoir produit un chef-d'œuvre. Au matin, il le recopia avec amour, le mit sous enveloppe et alla sans retard le déposer rue Vivienne, dans les bureaux de la "Revue Porcine". En sortant, il avait dit à sa concierge d'un air détaché :

—Si l'on me demande, vous direz que je suis à la Revue.

Vers le soir, un garçon de bureau lui rapporta sa copie avec ce mot de Vaucher :

"Epatante, mon cher, ta petite histoire, très poétique, mais beaucoup trop longue ; coupe-moi ça, mon vieux, coupe-moi ça."

Dupaigne dut passer une seconde nuit blanche à couper ça et à rafistoler les tronçons. Il coupa le nez de la princesse, il coupa la forêt, il coupa le prince Dodor. Quel serrement de cœur à chaque coup de plume.

—Ah ! le vandale ! soupirait-il.

Il rangea religieusement dans un tiroir les débris de cette coupe sombre avec l'espoir de les faire servir une autre fois. D'ailleurs, après lecture, son conte ainsi émondé lui parut encore d'une belle tenue littéraire, serré, rapide, puissant et capable d'émouvoir la critique.



Le dimanche où devait paraître la "Revue Porcine", Dupaigne assista à l'ouverture des kiosques de journaux. Il eut quelque peine à se la procurer. C'était une revue chic : dix sous. Sur

la couverture, une gravure en couleurs représentait une truie cherchant des truffes, des articles porcins, mais il eut beau feuilleter et refeuilleter : pas de "Princesse Barba", par Joseph Dupaigne. Navré, il pensa que sa copie avait dû arriver trop tard et qu'il paraîtrait la semaine suivante. Pour en avoir le coeur net, il courut rue Vivienne.

Il tomba justement dans les bras ouverts de Vaucher :

—Eh ! bien, mon cher, tu as vu, ça y est !

—Comment, ça y est ? Où ça ?

—Mais ici, mon vieux, tu ne sais donc pas lire ?

A la page réservée à la publicité, Vaucher appuyait son ongle épais sur une annonce ainsi conçue :

"La princesse B... était affectée, au visage, de poils abondants et disgracieux contre lesquels elle avait vainement tout essayé. Le prince D... lui

indiqua la pâte épilatoire du docteur Trop, qui la guérit radicalement. Comme suite de cette cure merveilleuse, on annonça que le prochain mariage du prince D... et de la princesse B... etc. Demander la pâte épilatoire du docteur Trop dans toutes les bonnes pharmacies."

Joseph Dupaigne.

—Tu vois, mon cher ami, nous avons malheureusement été obligés de te raccourcir. C'est cette diable de place qui manque toujours. Par bonheur, nous avons besoin d'une formule de réclame pour pâte épilatoire, alors nous avons fait d'une pierre deux coups. Mais, n'est-ce pas, ton nom y est en toutes lettres ; des centaines de gens vont le lire, c'est le principal. Te voilà lancé, mon vieux, profite-en. Excuse-moi, je suis très pressé ! Et surtout, n'oublie pas de passer à la caisse !...

## SOLEIL

Par ce jour pluvieux, j'ai compris la beauté,  
Le charme, la grandeur de l'astre qui rayonne,  
Et la douceur de voir un calme jour d'été  
Plonger le disque en feu dans le flot qui bouillonne.

Et puis, le clair soleil engendre la bonté.  
Quand les yeux sont joyeux, notre âme aussi frissonne.  
Le criminel a peur de la grande clarté  
Que verse un pur soleil sur le champ qu'on moissonne.

Il caresse la terre, il dore le feuillage,  
Il réchauffe le sol détrempé par l'orage,  
Sa splendeur est un cri qui sonne le réveil.

Seuls, les faux sentiments naissent dans un coin sombre :  
La lâcheté, la haine, aiment sourdre dans l'ombre ;  
La colère et l'amour éclatent au soleil.

Lucien MAYRARGUE.





# MA PREMIERE COMMUNION

Par Chateaubriand

L'EPOQUE de ma première communion approchait. Ma piété paraissait sincère; j'édifiais tout le collège: mes regards étaient ardents; mes abstinences répétées allaient jusqu'à donner de l'inquiétude à mes maîtres. On craignait l'excès de ma dévotion; une religion éclairée cherchait à tempérer ma ferveur.

J'avais pour confesseur le supérieur du séminaire des Eudistes, homme de cinquante ans, d'un aspect rigide. Toutes les fois que je me présentais au tribunal de la pénitence, il m'interrogeait avec anxiété. Surpris de la légèreté de mes fautes, il ne savait comment accorder mon trouble avec le peu d'importance des secrets que je déposais dans son sein. Plus le jour de Pâques s'avoisinait, plus les questions du religieux étaient pressantes. Ne me cachez-vous rien, me disait-il.

Je répondais: Non, mon père. N'avez-vous pas fait telle faute?

Non, mon père.

Et toujours: Non, mon père.

Il me renvoyait en doutant, en soupirant, en me regardant jusqu'au fond de l'âme; et moi, je sortais de sa présence, pâle et défiguré comme un criminel. Je cachais des fautes.

Je devais recevoir l'absolution le Mercredi-Saint. Je passai la nuit du mardi au mercredi en prière, et à lire avec terreur le livre des Confessions mal faites. Le mercredi, à trois heures de l'après-midi, nous partîmes pour le

séminaire; nos parents nous accompagnaient. Tout le vain bruit qui s'est depuis attaché à mon nom n'aurait pas donné à madame de Chateaubriand un seul instant de l'orgueil qu'elle éprouvait comme chrétienne et comme mère, en voyant son fils prêt à participer au grand mystère de la religion.

En arrivant à l'église, je me prosternai devant les sanctuaires, et j'y restai comme anéanti. Lorsque je me levai pour me rendre à la sacristie où m'attendait le supérieur, mes genoux tremblaient sous moi. Je me jetai aux pieds du prêtre; ce ne fut que de la voix la plus altérée que je parvins à prononcer mon Confiteur.

Eh bien! n'avez-vous rien oublié? me dit l'homme de Jésus-Christ.

Je demurai muet. Ses questions recommencèrent, et le fatal: non, mon père, sortit de ma bouche. Il se recueillit; il demanda des conseils à celui qui conféra aux apôtres le pouvoir de lier et de délier les âmes. Alors faisant un effort, il se prépara à me donner l'absolution. La foudre que le ciel eût lancée sur moi m'aurait causé moins d'épouvante; je m'écriai: Je n'ai pas tout dit!

Ce redoutable juge, ce délégué du souverain Arbitre, dont le visage m'inspirait tant de crainte devint le pasteur le plus tendre; il m'embrasse et fond en larmes: Allons, me dit-il, mon cher fils, du courage!

Je n'aurai jamais un tel moment

dans ma vie. Si l'on m'avait débarassé du poids d'une montagne, on ne m'eût pas plus soulagé; je sanglotais de bonheur. J'ose dire que c'est ce jour que j'ai été créé honnête homme, je sentis que je ne survivrais jamais à un remords: quel doit donc être celui du crime, si j'ai pu tant souffrir pour avoir tu les faiblesses d'un enfant. Mais combien elle est divine cette religion qui se peut emparer ainsi de nos bonnes facultés! Quels préceptes de morale suppléeront jamais à ces institutions chrétiennes?

Le premier aveu fait, rien ne me coûte plus...

Le prêtre prononça, en levant la main, la formule de l'absolution. Cette seconde fois ce bras foudroyant ne fit descendre sur ma tête que la rosée céleste; j'inclinai mon front pour la recevoir; ce que je sentais participait de la félicité des anges. Je m'allai précipiter dans le sein de ma mère qui m'attendait au pied de l'autel. Je ne parus pas le même à mes maîtres et à mes cama-

rades; je marchais d'un pas léger, la tête haute, l'air radieux dans tout le triomphe du repentir.

Le lendemain, Jeudi-Saint, je fus admis à cette cérémonie touchante et sublime dont j'ai vainement essayé de tracer le tableau dans le Génie du Christianisme. J'y aurais pu retrouver mes petites humiliations accoutumées; mon bouquet et mes habits étaient moins beaux que ceux de mes compagnons; mais ce jour-là tout fut à Dieu et pour Dieu. Je sais parfaitement ce que c'est que la Foi; la présence réelle de la victime dans le Saint Sacrement de l'autel m'était aussi sensible que la présence de ma mère à mes côtés. Quand l'hostie fut déposée sur mes lèvres je me sentis comme tout éclairé en dedans. Je tremblais de respect, et la seule chose matérielle qui m'occupât était la crainte de profaner le pain sacré. Je conçus alors le courage des martyrs et j'aurais pu, dans ce moment, confesser le Christ sur le chevalet et au milieu des lions.

## *Premières Communions*

Calmes, elles s'en vont, défilant aux allées  
De la chapelle en fleurs, et je les suis des yeux,  
Religieusement, joignant mes doigts pieux,  
Plein de l'ardent regret des ferveurs en allées.

Voici qu'elles se sont toutes agenouillées  
Au mystique repas qui leur descend des cieux,  
Devant l'autel piqué de flamboiements joyeux  
Et d'une floraison de fleurs immaculées.

Leur séraphique ardeur fut si lente à finir  
Que tout à l'heure encore, à les voir revenir  
De l'agape Célestè au divin réfectoire,

Je crus qu'elles allaient vraiment prendre l'essor  
Comme si, se glissant sous leurs voiles de gloire,  
Un ange leur avait posé des ailes d'or...

Emile NELLIGAN

# LE CANADORAMA

## RIVIERE DU LOUP

Les chutes de la Rivière du Loup (en bas) sont à juste titre mises au nombre des plus belles de notre pays. Elles ne sont pas loin du St-Laurent et les eaux qui y viennent partent de montagnes avoisinant la frontière du Maine. L'ensemble des chutes représente une descente de 200 pds.

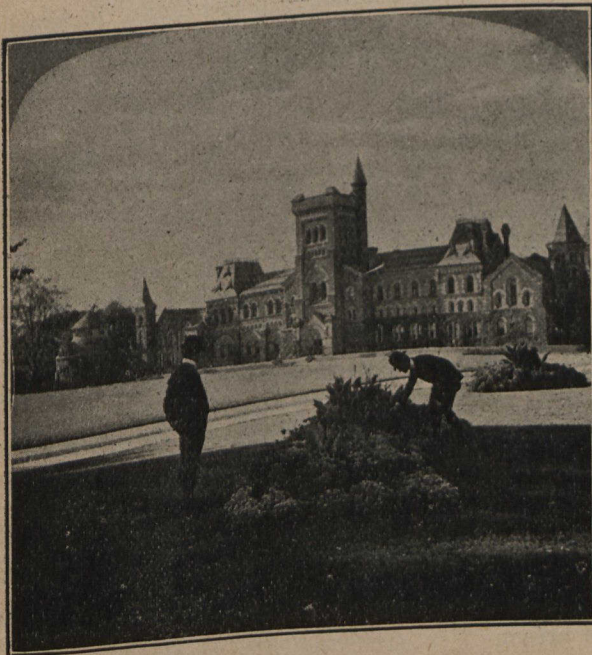
Le vocable de Rivière du Loup n'a rien à faire avec le fauve forestier de ce nom; il vient des "loups de mers" ou marins qui furent les premiers colons de la région, laquelle est devenue une place d'été très fashionable, fréquentée par des gouverneurs et par la crème de nos citadins.



## L'UNIVERSITE DE TORONTO

Cette institution déjà vaste et remarquable va le devenir davantage grâce aux trois millions qu'elle vient de recevoir. Elle compte aujourd'hui près de 1500 étudiants. Notre gravure ne vous montre qu'un des édifices dont elle se compose; neuf autres collèges affiliés sont ailleurs.

L'Université de Toronto est un champ de préparation définitive pour n'importe quelle profession. Elle possède de nombreux professeurs choisis avec soins, des cabinets de science et d'expérience des mieux agencés, une très riche bibliothèque, etc.





## UN DRAME TERRIBLE

**D**EPUIS vingt ans, Valpy et moi, nous étions intimes. Garçons et possesseurs tous deux d'une fortune assez rondelette, nous avons parcouru le monde de compagnie, et lorsque nos voyages terminés, nous demeurions quelques mois à Paris, nous occupions le même appartement qu'ornaient tous nos souvenirs de route, tous nos trophées de chasses.

J'étais donc loin de me douter de l'événement terrible qui allait sous peu se passer, et qui, je dus bien le reconnaître, avait été prémédité par mon malheureux ami.

Le filet dans les mailles duquel j'allais me trouver pris soudain devait être d'une force telle que nul effort humain ne pouvait me venir en aide pour m'en échapper.

Mais j'arrive aux faits.

Valpy, un malin, à déjeuner, avait lu dans les colonnes d'un grand quotidien, comme par hasard, en ma présen-

ce, l'annonce d'une mine de charbon située dans la région nord de la France, abandonnée depuis longtemps et que les héritiers du dernier propriétaire cherchaient à vendre.

Je me pris à rire, en demandant à mon ami en quoi cette annonce pouvait l'intéresser. Il ne répondit pas et l'incident en resta là.

Au dîner, cependant, il revint sur ce sujet, et m'en entretint encore au café où nous restions quelques heures le soir, pour passer le temps.

—Sais-tu bien, Calvert, que je commence à me fatiguer de cette continuelle existence de globe-trotter, de désœuvré? L'idée d'avoir une occupation dans la vie et devenir propriétaire d'une mine me sourit assez. Qu'en dis-tu? Je t'assure que si cette mine répond aux promesses de l'annonce, j'ai bonne envie de m'en rendre acquéreur. Veux-tu venir la visiter avec moi?

## Un drame terrible

J'avais ri et promis de l'accompagner.

Le lendemain et les jours suivants, Valpy était tout feu tout flammes pour son nouveau projet et les pièces de notre appartement furent bientôt littéralement jonchées de plans, de rapports, de tables et spécimens de charbon de toutes sortes.

Vingt fois par jour mes oreilles furent rebattues des détails de cette mine. Elle se trouvait située à proximité d'un filon de charbon récemment exploité; le puits descendait plus bas que ce filon et était connu sous le nom de Fosse-Profonde. Il n'avait pas été exploité depuis de nombreuses années et était inondé. L'eau désinfiltrait maintenant d'elle-même—comme le cas se présente dans les mines une fois sur mille—et les travaux étaient prêts à être repris sur l'heure. C'était, somme toute, une bonne affaire où l'on pouvait risquer des fonds.

Nous convînmes d'un jour pour nous rendre à Lanville—c'était le nom de la mine—et au jour dit nous arrivions sur place.

\*  
\* \*

On éprouve une sensation bizarre à descendre au fond d'une fosse où nul être humain n'a pénétré depuis près de vingt ans, et je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque à Valpy, tandis que la cage descendait lentement dans le puits, en ériant sous le frottement de la tige de fer toute rouillée.

Nous arrivions enfin au terme de notre descente, et sautant de la cage sur une sorte de plate-forme de bois, portant nos lampes allumées à hauteur d'épaule, nous nous trouvions bientôt dans un cloaque de boue.

La galerie était basse et nous fûmes obligés de baisser la tête; l'air était imprégné d'une humidité glaciale.

Au bout d'un instant nous parvînions dans une petite caverne oblongue qui avait dû jadis servir de chambre de repos et de réfectoire aux mi-

neurs.

Valpy entra le premier et me demanda de rester dans la galerie. Il m'appela ensuite et je me rendis auprès de lui.

—Tiens, me dit-il, en me glissant un rouleau de papier dans la main; regarde encore ces plans, et vois exactement où tu es, il nous sera plus facile alors de nous orienter. Moi, je vais voir si la petite galerie qui tourne derrière



**Mais comme je la parcourais mes cheveux se dressèrent.**

celle-ci est en bon état ou si elle s'est éroulée.

—A tout à l'heure.

Il s'était éloigné, et bien que la faible lueur de sa lumière eût disparu, j'entendais ses pas faire "floc!" dans la boue liquide. Je fixai ma lumière dans une entaille du mur, et déroulai

négligemment les papiers que m'avait remis Valpy.

J'étais tellement certain que c'étaient là quelques plans de la mine, que je ne fus pas peu surpris d'y trouver à la

anfractuosité qu'il me désignait un revolver et des cartouches, et m'annonçait qu'il était muni d'une seconde arme et d'un nombre égal de munitions.

Il avait observé que l'heure de nos deux montres coïncidait, de sorte que je saurais exactement quand il serait 10 heures et demie, l'heure où devaient commencer les hostilités; jusque-là il y avait armistice entre nous.

Valpy me donnait sa parole d'honneur qu'une seconde après il ferait tout son possible pour essayer de me tuer.

Mon ami, mon vieux camarade avec qui je vivais presque depuis l'enfance, était devenu fou; une lésion cérébrale lui avait fait perdre la raison, et comme tous les déments, son premier ressentiment s'était tourné contre son plus fidèle ami. S'il en avait maintenant l'occasion, il m'abattrait d'une balle comme une brute.

Ma première surprise passée, un mouvement instinctif de conservation me fit jeter les yeux sur ma montre; il me restait encore quatre minutes de grâce.

Je retournai sur mes pas, et trouvai facilement le revolver et les cartouches désignés dans la lettre... Puis brusquement, je soufflai la lumière, en mettant toutefois la bougie dans ma poche, en cas de besoin.

Je n'avais qu'une idée à ce moment: prendre Valpy par surprise, le désarmer, après quoi le reste n'était plus rien pour moi, car ma force était de beaucoup supérieure à la sienne. Mais il fallait d'abord le trouver sans qu'il se doutât que je le cherchais, jusqu'au moment où nous en serions venus aux mains.

A peine étais-je entré dans la galerie que je compris les difficultés de ma position: il y avait deux tournants, l'un montant, l'autre descendant, au bout desquels venaient s'embrancher d'autres galeries; en un mot le puits était percé de part en part de galeries souterraines qui, mises bout à bout, auraient formé un tunnel de plusieurs kilomètres de longueur.

J'écoutai attentivement, et le silence troublé seulement du bruit d'une eau



—Je n'ai pas besoin de te recommander de faire de ton mieux pour me tuer.

place une note griffonnée au crayon bleu. Mais comme je la parcourais, mes cheveux se dressèrent.

Valpy m'y accusait de toute une série de crimes imaginaires dont je m'étais rendu coupable à son égard, avec force détails et les circonstances qui les avaient environnés.

Il y mentionnait, en outre, que notre mécanicien, resté en haut du puits, avait reçu des instructions pour retourner chez lui et ne venir nous remonter à la surface de la terre que huit heures plus tard. Il me provoquait alors à un duel à mort au fond de la fosse.

Avant mon entrée dans la caverne, il avait eu soin de disposer dans une

## Un drame terrible

qui tombait quelque part goutte à goutte, se trouva soudain coupé par ces paroles qui m'épouvantèrent :

— Dix heures et demie, Calvert. Je vois que tu as éteint la lumière, nous allons donc commencer à chasses égales. Je n'ai pas besoin de te recommander de faire de ton mieux pour me tuer. Parce que, si tu n'y parviens pas, aussi vrai qu'il y a un Dieu pour nous voir même au travers de ces roches immenses, je vengerai mon honneur, en prenant ta vie.

La voix semblait venir de tout près de moi, et aux premiers sons, j'avais commencé à m'avancer dans cette direction ; mais je remarquai bientôt que la voix demeurait toujours à la même distance, tel un feu follet (si j'ose employer cette expression en parlant d'un son) et je compris que Valpy avait prévu ma manoeuvre et battait en retraite à pas égaux aux miens.

Il m'était impossible de savoir la distance originale qui nous séparait, à cause des tunnels dont l'action était semblable à celle des tubes acoustiques et transportait le son avec une diminution de volume très minime.

\*  
\* \*

Je marchai ainsi pendant deux cents mètres au moins, raidissant tous nos muscles pour bondir, et sentant mes nerfs parvenus à leur plus grand degré de tension. Je m'arrêtai pour écouter.

Le silence me sembla d'abord absolu, puis je crus entendre le halètement contenu d'une respiration : à ce moment quelques petits morceaux de roc tombèrent à mes côtés, Valpy m'avait contourné et c'est lui qui maintenant de poursuivi devenait poursuivant.

J'avoue que ma première pensée fut de fuir. En y réfléchissant toutefois, je compris qu'il faisait mon jeu : s'il venait sur moi dans l'obscurité, je m'emparerais de lui et le désarmerais. La

galerie ici était assez élevée et je m'aplatiss de toute ma hauteur le long de la paroi.

Je me souvenais maintenant que dans nos chasses à travers le monde, Valpy s'était gagné une réputation peu ordinaire pour son habileté à suivre l'empreinte des pieds d'animaux, et l'idée me vint qu'en ce moment il se livrait des doigts à cette reconnaissance de ma marche, par la trace de mes pas.

Son instinct animal, activé encore par la démence, lui fit découvrir mes mouvements ; il leva le canon de son revolver et tira.



Il tira plusieurs coups en s'enfuyant mais aucune balle ne m'atteignit.

Mes yeux éblouis n'aperçurent que la face blafarde de Valpy et le revolver dans un cercle de flamme. La balle toucha le mur, à très peu de distance de moi, et amena une avalanche de débris

de charbon.

Je ne pensais même pas à tirer sur lui, et, de fait, j'avais encore mon revolver non chargé dans ma poche. Je bondis sur lui, pensant l'empêcher de décharger un nouveau coup, mais avec une agilité inouïe, il m'échappa, ne laissant entre mes mains que la poche arrachée à son veston.

Il tira plusieurs coups en s'enfuyant, mais aucune balle ne m'atteignit. Un instant après, je l'entendais laisser tomber les cartouches vides et rechar-

Je battis en retraite pendant longtemps, tournant par les galeries au fur et à mesure que je les rencontrais, mais un incident se produisit qui me glaça le sang dans mes veines : j'avais senti le sol monter, puis redescendre et je reconnaissais maintenant que le sol et la partie supérieure allaient en se rejoignant, j'étais pris au fond d'une galerie sans issue.

C'était la mort certaine, et le fou n'était qu'à quelques mètres de moi. Comme une bête traquée je me retournai,



**Au secours! par pitié, au secours! Calvert...**

ger son arme.

Mon premier sentiment envers mon compagnon, en apprenant qu'il était fou, avait été celui de la compassion. Mais il faisait place maintenant à une colère sauvage. Qu'avais-je donc fait pour être aussi brutalement attaqué?

Valpy s'était arrêté; moi aussi. Je percevais maintenant qu'il marchait sur moi et qu'il ne s'arrêterait que lorsque le canon de son revolver entrerait en contact avec ma personne—pour me tuer à coup sûr.

prêt à défendre chèrement ma vie.

Un rire fantastique vint résonner à mes oreilles. Valpy comprenait la situation dans laquelle je me trouvais.

A mes pieds gisaient des masses de débris de charbon récemment tombées: instinctivement je les saisis et les lançai dans la direction de mon adversaire. Mes projectiles, au lieu de l'atteindre dans l'ombre, frappaient les parois de ce boyau et faisaient tomber des masses nouvelles.

Allais-je donc me construire moi-mê-



me une tombe vivante? Je m'élançai de nouveau dans sa direction, prêt à tout, chargeant avec fureur.

J'avais oublié l'ami de vingt ans, son irresponsabilité, l'indulgence que j'aurais dû avoir. Il était maintenant mon plus mortel ennemi et si j'avais pu le saisir à ce moment, je me serais acharné après lui et ne l'aurais lâché que mort.

J'armai mon revolver, et, grinçant des dents, je me disposai à tirer. J'étais, à cet instant, certainement aussi fou que le pauvre insensé lui-même...

\*  
\* \*

Soudain la scène changea. Un "floc!" de pieds dans la boue, le bruit d'un corps tombant dans l'eau, un cri étouffé, puis le silence... Puis plus rien qu'un clapotis de petites vagues et ces mots de détresse:

—Au secours, par pitié, au secours, Calvert!

Brusquement une révolution se produisit dans mes sentiments. Valpy, fou ou non, se noyait dans une nappe d'eau terrible et invisible. Il ne savait pas nager. C'était une mort horrible pour cet ami que j'avais si longtemps entouré d'une affection sincère.

J'avançai et glissai dans une eau glacée. Au même moment, Valpy revint à la surface tout auprès de moi, et je le saisis par les cheveux. Glissant son

corps sur ma hanche, je me mis à nager pour deux.

J'eus l'horreur alors de notre situation. J'avais perdu l'orientation de la rive que j'avais quittée pour secourir cet homme, et peut-être nous trouvions-nous dans un lac souterrain d'une étendue immense, aux rives distantes de plusieurs kilomètres!

Je nageai pendant un temps qui me sembla être des heures—des mois—des années! Et lorsque ma main atteignit enfin une roche, en s'y cramponnant, et que j'y eus remonté Valpy, je tombai à ses côtés, étendu sans connaissance.

Combien de temps restâmes-nous là, je n'en sais rien, mais c'est dans cette position que nous trouvèrent les hommes de Lanville, qui, conduits par le mécanicien alarmé de notre absence prolongée, s'étaient mis à notre recherche.

Une fois remontés à la lumière du jour, Valpy et moi nous fûmes de suite confiés aux soins d'un docteur, et pour ma part je fus vite remis.

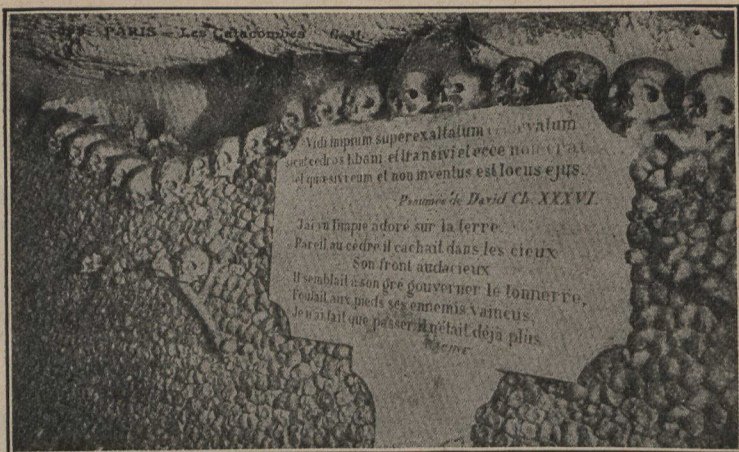
Il n'en fut pas de même de mon pauvre ami. Il revint à lui avec une fièvre cérébrale terrible et le docteur m'assura qu'il avait dû couvrir cette maladie depuis longtemps pour qu'elle eût pu arriver à ce degré.

Il en guérit pourtant, et nous sommes restés amis comme par le passé, mais je ne lui ai jamais raconté notre duel de la fosse profonde de Lanville, et lui ne s'en est jamais souvenu.

## **SOUS BOIS**

Dans l'air des bois je renaiss.  
Plus de souci, plus de fièvre!  
La fauvette jase. Un lièvre  
Saute à travers les genêts.

Je m'attarde, oubliant l'heure.  
Je vais, je rêve. Et je vois  
La source aux yeux bleus, parfois  
Sourire au saule qui pleure.



Petit Musée

## Choses Rares et Choses Originales

Par Le Liseur

**N**OTRE autre magazine, **Le Samedi**, publie depuis déjà quelques semaines, sous la rubrique "Courrier des Curiosités", des gravures montrant des choses rares, originales, très curieuses, les unes instructives, les autres amusantes mais toutes ayant leur valeur et leur attrait. Et ces gravures sont accompagnées d'explications brèves mais soignées et précises.

On nous a prié de vouloir bien créer un département analogue dans la **Revue Populaire**. Nous n'y voyons pas d'objection. A preuve, ceci même: un premier article de cette nature lequel sera suivi d'autres aussi régulièrement que les circonstances le permettront.

\*  
\* \*

La gravure qui sert d'entête à cet article nous fait voir un coin des catacombes de Paris, dont les parois sont absolument "tapissés" de crânes.

Ces catacombes sont des galeries

constituées autrefois par l'extraction de la pierre pour les constructions de la grande ville.

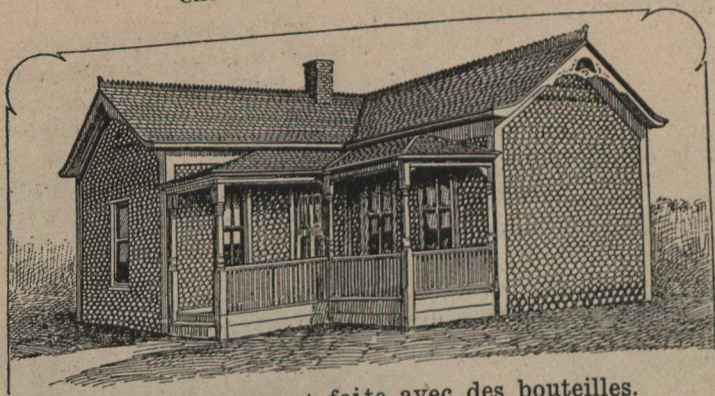
Plus tard, quand la plupart des cimetières furent abolis et désaffectés, tous les restes humains qu'on en put exhumer furent transportés dans ces catacombes dont vous voyez le "coin funèbre".

Pour toute épitaphe collective, on a posé un marbre sur lequel sont gravés quelques paroles du psalmiste et leur admirable traduction par Racine.

\*  
\* \*

On construit des maisons avec les matériaux les plus inattendus, les plus inimaginables. Mais je crois bien que c'est la première fois qu'il soit question d'une seule qui ne se compose, sauf quelques pièces de charpente, que de bouteilles.

Celle que montre notre gravure a nécessité le groupement et l'arrange-



Maison entièrement faite avec des bouteilles.

ment de 5,000 bouteilles. Ce n'est pas une maison pour rire; loin de là, c'est une habitation confortable qui s'élève à Rhyolite, Nevada. une très petite ville minière où les matériaux de construction sont rares et coûteux; par contre les bouteilles—surtout celles à bière—abondent. De là l'idée. Disons en passant que dans la plupart des camps miniers où le bois est rare, on trouve toujours les genres de construction et les matériaux les plus originaux.

\*  
\*\*

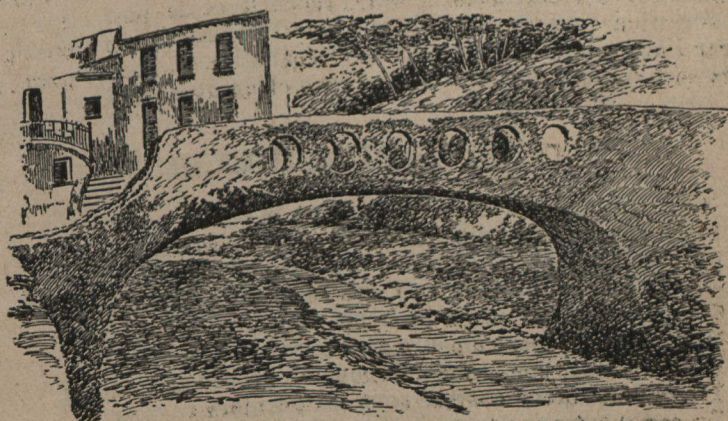
Quand on s'est mis, au commencement du vingtième siècle—le présent—à se servir de ciment, armé ou non,

pour des variétés infinis de travaux, le gros public et même les gens bien informés ont cru que c'était là une nouveauté vraie.

Or, il est prouvé, une fois de plus, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

En effet, il existe depuis près de quinze cents ans, près d'Amalfi, sur le golfe de Salerne, en Italie, un pont qui, examiné de près par des touristes connaisseurs, a révélé qu'il était fait de ciment naturel mêlé à de la pierre concassée d'un format moyennement gros.

C'est un pont dont les lignes sont d'une architecture vraiment classique; par ses ornements et emblèmes, il indique qu'il fut construit par les Turcs à



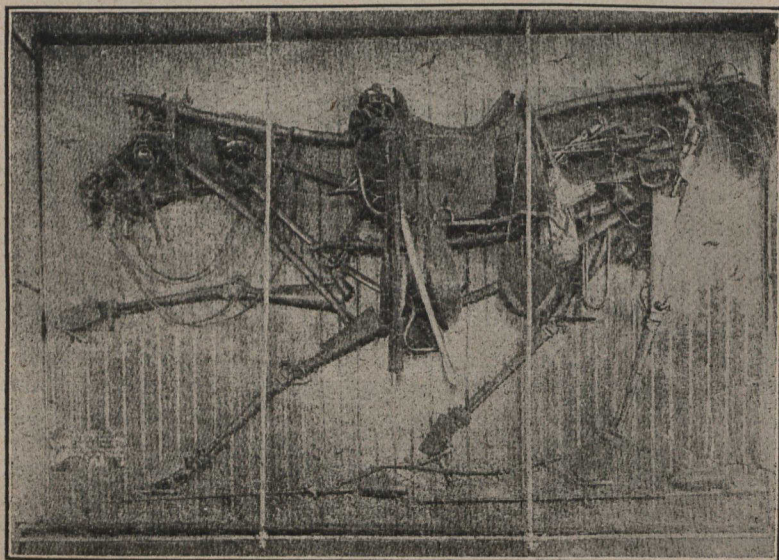
Un pont en ciment qui date du seizième siècle.

l'époque où l'Orient dominait encore en Italie.

\*  
\* \*

Il n'y a pas que les industriels ou

Les survivants du poste de cavalerie de la Grande Armée, à Philadelphie, ont composé un exhibit des plus remarquables, des plus appropriés à leurs quartiers généraux qu'il orne depuis. C'est un cheval fait uniquement de ce qui entre dans dans l'équipement militaire, plus particulièrement la cavalerie. Ainsi des carabines simulent les



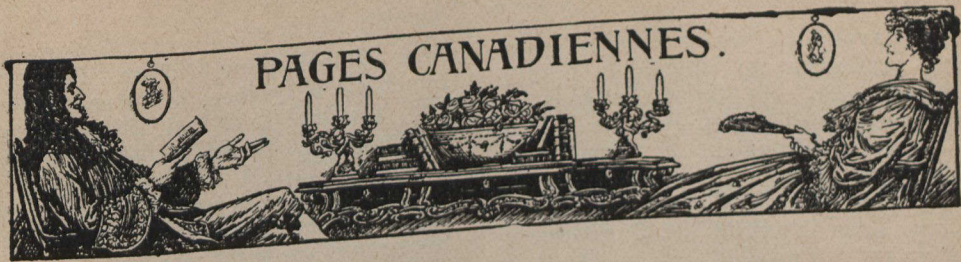
Un cheval fait de pièces d'équipement militaire.

les marchands qui, dans un but de réclame, se servent de certaines séries d'objets pour n'en former qu'un seul et lui attirer l'attention du public. Des particuliers se livrent à ce jeu.

pattes, des sabres et des trompettes fournissent le postérieur, etc. On dit que l'apparence de l'ensemble est très "réaliste" et que les proportions sont bien observées.

## LE SEMEUR

Un large ruban d'or illumine la cime  
Des coteaux dont la brume a noyé le versant,  
L'horizon se déchire ; et le soleil descend  
Sous les nuages roux qui flottent dans l'abîme,  
Comme un riche archipel dans une mer de sang.  
De confuses rumeurs s'éveillent par la plaine ;  
Et dans son champ, debout au rebord des sillons,  
Travailleur obstiné sous les derniers rayons,  
Un semeur devant lui lance au loin sa main pleine  
Et chasse les oiseaux en criards tourbillons.



## FAITS ET ANECDOTES

### “FACTORY HANDS”

VOICI un épisode de la carrière au Canada de feu M. Goldwin Smith qui donnera une idée des sentiments qu’il ressentait à notre égard.

Dans une série de lettres, publiées dans une revue anglaise sur les questions canadiennes (“On the Canadian question”) il disait que, si notre pays avait autant d’industries que la Nouvelle Angleterre, les Canadiens-français, au moins, pourraient se rendre utiles comme “factory hands”—hommes de peine dans les ateliers.

A son retour d’Europe, M. de Nevers lui adressa un exemplaire de son volume “L’Ame Américaine”, avec son autographe, auquel il ajouta : “who might have been a good factory hand”—qui aurait pu devenir un bon homme de peine dans un atelier.

M. Goldwin Smith comprit et lorsque ses lettres parurent en volume, il en fit disparaître la phrase insultante pour les Canadiens-français.

### POISSON D’AVRIL PARLEMENTAIRE

IL Y A plusieurs anecdotes canadiennes assez notoires sur le premier avril. Il s’en est passé une, à la Chambre, à Ottawa, en 1871. Une revue de l’époque racontait ainsi l’aventure :

“Les ministres de Sa Majesté étaient les principaux acteurs. La victime était aussi un ministre ; mais pas fédéral, et

ni Anglais, ni Ecossais, ni Irlandais ; nous ne dirons pas quelle province il habite. La scie était bien montée, quoique ce fut pendant un débat des plus ardents sur la Colombie. Sir Georges lui-même trempa dans le complot ; car son absence était nécessaire à sa réussite. Un page vient annoncer à l’hon. M... Oh ! nous ne le nommerons pas, que sir Georges le demandait dans une chambre du comité. Le monsieur de s’y rendre en toute hâte. Il n’y trouva qu’un messager chargé de lui dire qu’il était au second étage, à l’autre bout, quelque chose comme un arpent de marche. Là, sir Georges venait, dit-on, de laisser pour un étage encore plus haut et le monsieur d’y courir, mais de ce bureau ce fut à un troisième, puis à un quatrième, puis à un cinquième, jusqu’à ce qu’enfin, arrivant tout en sueur dans un dernier bureau, il trouva affiché à la porte un immense Poisson d’Avril”.

### LE PERE ANCÉ

J’AI consacré, récemment, un article aux curés guérisseurs, mais j’ai omis de parler du Père Ancé, parce que je ne possédais pas sur lui, alors, des renseignements suffisants. Aujourd’hui, que je suis mieux informé, sans l’être encore complètement, je répare cette omission volontaire.

Le Père Ancé eut une grande vogue à Montréal surtout entre 1860 et 1880. Né en 1804 dans le diocèse de Nancy, France, il vint au Canada en 1848.

Après avoir été vicaire à Saint-Eustache, professeur au collège de Sainte-Thérèse, curé de Sainte-Julienne et premier curé de Saint-Jean de Matha, il se retira subitement du ministère en 1856, à la suite de difficultés avec des supérieurs. Il vécut pendant quelque temps dans le comté de Berthier, se plaignant qu'on le persécutait, puis, finalement, vint s'établir à Montréal où il vendit des remèdes pour vivre. Sa principale panacée était un onguent d'ailleurs excellent dans plusieurs cas. Il logea rue Craig, puis rue Sainte-Marie, (ancienne partie est de la rue Notre-Dame) et sa clientèle était répandue.

Grand et beau vieillard, aux longs cheveux blancs, en autant que je me le rappelle, son aspect et sa parole en imposaient beaucoup. Il a été inhumé dans le cimetière catholique de Montréal, le 21 mai 1888, à l'âge de 84 ans.

E.-Z. Massicotte.

## UN SOUVENIR

**L**A Cour des Requêtes! En voilà un tribunal dont le nom même semble avoir été oublié depuis longtemps. Il fut, il est vrai, de courte durée. Créé en 1839, par une ordonnance du Conseil Spécial, 2 Vis, ch. 58, il cessa d'exister le 1er janvier 1842, par l'acte 4-5 Vic. ch. 20. On l'appelait dans nos campagnes, j'en ai souvenance, la Cour de "tournée." Elle avait juridiction concurrente en certaines matières avec la Cour du Banc du Roi, et dans les actions personnelles au civil jusqu'à dix louis sterling. Les juges (commissaires) qui la présidaient, étaient nommés sous le grand sceau de la Province et devaient être choisis parmi les avocats d'au moins dix ans de pratique, un pour le district de Montréal, et un pour le district de Trois-Rivières. Alexander Buchanan fut nommé pour Montréal, Pierre Benjamin Dumoulin, pour les Trois-Rivières, et André Hamel, cousin germain du père de Monsei-

gneur Hamel, pour Québec. Ce juge Hamel, né à Québec, le 30 septembre 1788, appointé le 8 mai 1839, ne fut que quelques mois sur le banc; inhumé le 27 mars 1840, Il s'était marié le 23 juni 1819, à une demoiselle Roy, tante de feu l'honorable P. J. O. Chauveau. Il fut remplacé le 19 mai 1840, par feu William Power, qui devint plus tard juge de la Cour de Circuit, et subsequmment juge de la Cour Supérieure pour Montmagny et Beauce. La Cour devait siéger pour le district de Québec, à dates fixées par l'acte, à St-Joseph de la Beauce, aux Eboulements, à Rimouski, à Craig's Road, à Kamouraska, au Cap Santé, à St-Gervais, à Lotbinière et à L'Islet. Des greffiers, obligés d'y résider, furent nommés pour chacune de ces localités: à St-Joseph de la Beauce, Thomas Jacques Taschereau, (plus tard shérif); à Rimouski, James Reeves; à Craig's Road, Frederick Andrews; à Kamouraska, Pierre Chalou; au Cap Santé, Laurent Aurey, de St-Georges; à St-Gervais, Joseph Jolivet; à Lotbinière, Pierre Antoine Doucet; à L'Islet, Robert Chevalier; à D'Estimauville et aux Eboulements, Thomas Place, puis Edward Slevin.

Une Cour semblable, "Court of Requests," existait en Angleterre jusqu'en 1846, abolie par l'art. 9-10 Vic. ch. 95.

H. E. Taschereau.

## CE QU'IL FAUT POUR FAIRE UN SAVANT

**L**E premier évêque des Trois-Rivières, Mgr Cooke, était un esprit cultivé dans les lettres. Il avait eu l'honneur, autrefois, de faire la classe de rhétorique au séminaire de Québec. Depuis, il avait cultivé les muses à ses heures; aussi il écrivait d'une manière peu ordinaire: son style était précis, coulant, limpide.

Etant un jour à causer avec lui sur la difficulté de devenir savant, il me fit

# Le Samedi

(fondé en 1889)

Magazine hebdomadaire illustré Le véritable organe des familles.

40 Pages

Par numéro

40 Pages

### Contient :

Des chroniques ou articles instructifs, des contes intéressants, des notes encyclopédiques, et un courrier des curiosités du plus haut intérêt. Chaque semaine il donne également un concours avec prix aux gagnants.

La partie gaie est largement représentée par les "Coups de piston" illustrés et une quantité de bons mots.

De belles et nombreuses gravures, d'un tirage soigné donnent un attrait particulier à ce magazine qui publie en outre, comme feuilleton, les oeuvres choisies des meilleurs auteurs. L'achat en librairie de ces seuls romans coûterait bien plus que le prix d'abonnement au **Samedi**.

Instruisez-vous en vous amusant.

Prix d'abonnement: Pour le Canada et les Etats-Unis: \$2.50 par année; \$1.25 pour six mois.

### Coupon d'Abonnement:

Sous ce pli, veuillez trouver la somme de.....

pour.....mois d'abonnement au journal **Le Samedi**.

Nom .....

Rue .....

Localité .....

POIRIER, BESSETTE & Cie, Edit.-Propriétaires.  
200 Bld. St-Laurent, Montréal.

cette interrogation :

—Savez-vous ce qu'il faut pour faire un savant ?

La question me surprit tout d'abord, et je balbutiai une réponse telle qu'elle. Je lui dis, je crois, qu'il faut une bonne intelligence et un long travail.

—Pas trop mal, dit-il; mais ce n'est pas parfait. Pour devenir un savant dans la force du terme, il faut trois grandes choses: l'intelligence, le travail et la mémoire.

La mémoire; me dis-je à moi-même intérieurement, je n'y pensais guère.

—Oui, il faut ces trois choses, continua mon vénérable interlocuteur; et l'une d'elles manquant, l'homme qui étudie ne peut devenir un savant. Maintenant, dites-moi laquelle de ces trois choses est la plus importante ?

Hein! nouvel embarras. Je me risquai encore cependant, et je répondis que c'était l'intelligence.

—Vous vous trompez, me dit le prélat: c'est la mémoire.

La mémoire! me dis-je encore une fois.

—Soyez intelligent et étudiez tant que vous voudrez, si vous n'avez pas de mémoire, vous travaillerez en vain: "vous mettez de l'eau dans un panier percé". Vous oubliez à mesure ce que vous étudiez, et peu à peu vos connaissances se nuagent et finissent par s'évanouir.

Abbé J. E. Panneton.

## GOVERNEUR ET CULTIVATEUR

SIR Georges Prévost, gouverneur du Canada (1811-1815) voyageait sans pompe, mais suivi de quelques officiers de son état-major; un jour, il passait dans une paroisse des environs de Montréal et s'arrêta chez un riche cultivateur du lieu qu'il avait surpris au milieu des travaux du champ. Sir Georges le connaissait pour être un officier supérieur de la milice et lui avait demandé à dîner sans façon, l'habitant y consentit bien volontiers, et comme l'heure du dîner était arrivée, il le fit entrer dans une immense cuisine où

tous, maître et valets de ferme devaient prendre le repas, et plaça le gouverneur à la tête de la table. Sir Georges faisait bonne figure, ses officiers grimâçaient, quand tout à coup le maître lui dit: Excellence, je vous ai fait dîner en habitant, maintenant venez dîner en gouverneur, et en même temps il ouvrit la porte d'un appartement où une table somptueusement servie était dressée; le gouverneur et son état-major y firent honneur.

P. T. Bédard.

— o —

Ma mère m'a fait tout ce que je suis.

## Mesdames,

Voulez-vous unir **L'ELEGANCE** au **CONFORT** ? ¶ Il n'y a qu'un **moyen**; c'est de porter les merveilleux

# Corsets- Ceintures

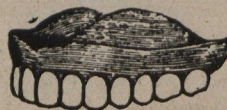
de A. CLAVERIE, de Paris

Etablis strictement sur mesure.

Magnifique brochure illustrée envoyée gratuitement.

A. CLAVERIE,

970 rue St-Denis, - - - - - Montréal.



Nos **DENTS** sont très belles naturelles, garanties. Institut **Dentaire, Franco - Américain** (Incorporé).

162, RUE ST-DENIS, -  
- - - - - MONTREAL



# PROF. LA VOIE

Maison fondée en 1860

## Perruquier

Satisfaction assurée



SANS

Toujours en mains un assortiment complet de Perruques, Toupets, Tresses et Boucles en cheveux naturels.  
 Importateur direct de Paris, Londres et New-York.

Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs.

SPECIALITE

Cheveux teints de toutes les couleurs, coiffures pour Bals et Soirées.



Tél. M. 6106



AVEC

Aussi Peignes et Ornaments de tous genres pour cheveux, ainsi que les articles de toilettes des meilleures marques pour l'Embellissement du Teint et Conservation de la Chevelure.

**8, NOTRE-DAME OUEST, MONTREAL, CAN.**

POURQUOI NE PAS VOUS ABONNER A

# La Revue Populaire

C'EST LE SEUL MAGAZINE MENSUEL "A L'AMERICAIN" QUI SOIT PUBLIÉ EN LANGUE FRANCAISE, SOIT AU CANADA OU AUX ETATS-UNIS.

Il est illustré avec goût.

Il publie un roman complet dans chaque numéro.

Il contient un choix superbe d'articles instructifs et amusants.

Il donne 116 pages de texte et de gravures par mois.

Il ne coûte qu'un dollar par année ou 50c par six mois.

Si vous désirez passer d'agréables moments procurez-vous cette publication.

**POIRIER, BESSETTE & Cie, Edit.-Props.,**

### COUPON D'ABONNEMENT

1910

Ci-contre veuillez trouver la somme de.....  
 ..... pour ..... mois d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom .....

Adresse .....

Ce coupon n'est valable que pour les personnes demeurant aux Etats-Unis et au Canada (Montréal excepté.)

**200, Blvd. St-Laurent.**

PRINTEMPS ET ÉTÉ 1911

**ABONNEZ - VOUS**  
— A —  
**LA REVUE DE LA MODE**

**Le Seul Journal de Mode en Français**

**POUR**

**50 cts par an.**

**VOUS AVEZ DROIT**

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

**A LIRE ATTENTIVEMENT**

Sur réception de 5c il est adressé un No spécimen de la "Revue de la Mode". à toute personne nous en faisant la demande. ....

**ADRESSEZ VOS COMMANDES**

**LE SAMEDI, 200 Boulevard St-Laurent, Montréal.**

**Coupon-Mode "Revue Populaire"**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour **DEUX CAHIERS DE MODE** et 12 suppléments de 8 pages, tel que dit ci-haut.

Nom . . . . .

Adresse . . . . .

Adressez, Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

# W. LEGAULT

## Horloger, Bijoutier et Opticien

Tient un stock des plus variées et des plus modernes.

Toutes réparations : celles des montres est une spécialité de l'établissement.



Le Département d'Optique est complet, up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES.

626 PARC LAFONTAINE,  
MONTREAL.

## LA PHARMACIE CHIC

Au centre des beaux quartiers

La Pharmacie Moisan est reconnue comme la pharmacie chic du centre de la ville. Le site est admirable, le service distingué et les produits ultra selectifs.

Les Capsules Anti-Chill pour l'Influenza (la grippe), frissons, accès de fièvres sont sans rivales devraient aussi être employées comme Préventifs. En vente partout. Si votre pharmacien ne les a pas adressez-vous à la Pharmacie Moisan.

### PRESCRIPTIONS

Sous le rapport des prescriptions remplies avec célérité et minutie, en n'usant que des meilleurs ingrédients, la Pharmacie Moisan n'a pas de rivale.

On y trouve tous les accessoires pour photographie.

Téléphonez si vous voulez que le messager de l'établissement aille chercher chez vous les ordonnances à remplir: il retournera avec les médicaments.

S. MOISAN, Pharmacien,  
Angle St-Laurent et Sherbrooke  
Tel. Bell Est 4730

# Le Samedi

Numéro de Pâques

Comme chaque année à pareille époque, le Samedi édite un numéro exceptionnel où de magnifiques gravures rivalisent d'intérêt avec une abondante chronique.

Malgré les sacrifices qu'impose la publication d'un semblable numéro, le prix reste invariablement fixé à 5 cents.

C'est une bonne aubaine dont il faut profiter et faire profiter vos amis.

En vente dans tous les dépôts, au prix de 5 cents, ou chez les Editeurs-Propriétaires,

POIRIER, BESSETTE & Cie,

200, Bld. St-Laurent, Montréal.

# Une table bien servie

L'ambition de toute maîtresse de maison est d'offrir à ses hôtes un menu choisi—à quelques minutes d'avis. Voici des produits—prêts à servir—à cinq minutes d'avis, produits de choix et dont la qualité est toujours strictement maintenue:

Conserves de Légumes "**SOLEIL**"

Petits Pois "**SOLEIL**"

Flageolets "**SOLEIL**" Fonds d'Artichaut "**SOLEIL**"

Macédoines de Légumes "**SOLEIL**", et les Fameuses Soupes "**SOLEIL**", au Cerfeuil, aux Pois, Julienne et aux Tomates.

CHAMPIGNONS LECOURT, de A. & L. LEHUCHER, PARIS.

COGNAC PH. RICHARD, Ph. Richard, Cognac.  
SCOTCH WHISKY MITCHELL, Mitchell Bros., Glasgow.  
IRISH WHISKY MITCHELL, Mitchell & Co., Belfast.  
WHISKY CANADIEN, J. P. Wiser & Sons, Prescott.

CHAMPAGNE,

**PIPER-HEIDSIECK**

Kunkelman &  
Co., Reims.

VINS CLARETS ET SAUTERNES, VIGNEAU & CAMBOURS,  
Bordeaux.

CLARET ESPAGNOL, Companhia Vinicola Del Norte, Espagne.

VINS DE BOURGOGNE, MORIN, PERE ET FILS, Beaune.

VINS DU RHIN, Frédérick Krote, Coblenz.

VINS DE PORT, F. Bartissol, Portugal.

VINS DE PORT, Réal Compenhia Vinicola, Portugal.

VIN SHERRY "FAVORITO", DIEZ HERMANOS, Jérés de la  
Frontera.

VIN DE MALAGA, GARRETT & Co., Malaga.

VIN DE BANYULS, Soc. des Vins Banyuls Bartissol, Banyuls-  
sur-Mer.

Votre fournisseur vous procurera tous ces produits.

LAPORTE, MARTIN & CIE, LIMITEE,

Distributeurs Généraux,

Montréal.